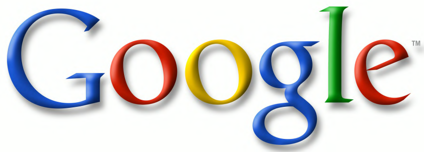




PARIS. — TYP. DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.

MARIE FONTENAY

(Mme Manoël de Grandfort.)

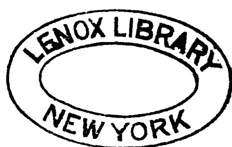
L'AUTRE MONDE

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE.

1855



A MONSIEUR L. T. DRUMMOND

MINISTRE DE LA JUSTICE A QUÉBEC (CANADA.)

Que ne puis-je animer ces pages du même souffle vivifiant qui a fait naître et qui fera vivre la reconnaissance profonde, l'estime sincère et l'amitié inaltérable que je vous ai vouées!

MARIE FONTENAY.
(Mme Manoël de Grandfort.)

TROIS CITATIONS

QUI EN DIRONT DAVANTAGE QUE LA PLUS LONGUE PRÉFACE.

AUX PHILOSOPHES ET AUX HOMMES D'ÉTAT.

I

L'autorité a dû cesser ses poursuites contre le vagabond, le banqueroutier frauduleux, le repris de justice, le voleur, le faussaire, le meurtrier ou le séditieux dont nous avons parlé il y a quelque temps. On sait maintenant qu'IL S'EST RÉFUGIÉ AUX ÉTATS-UNIS.

(Fait quotidien dans toutes les gazettes d'Europe depuis cinquante ans.)

II

La plupart des emplois publics, aux États-Unis, sont occupés PAR DES EUROPÉENS NATURALISÉS, VENUS ON NE SAIT D'OU.

(Statistique politique de l'Union.)

III

Les Américains sont UN GRAND PEUPLE!!!

(Opinion d'une foule d'hommes éminents d'Angleterre, de France et d'Allemagne.)

L'AUTRE MONDE

SARAH CARDWELL

LA NEW-YORKAISE.

I

Il y a bientôt trois ans, le brick français *l'Espérance* mettait à la voile pour New-York. Parmi les passagers qu'il emportait en Amérique se trouvaient deux jeunes hommes unis par la plus sincère amitié, bien que de goûts et de caractères opposés.

On leva l'ancre au chant des matelots, et bientôt après, grâce à une fraîche brise de sud-est qui enflait les blanches voiles du léger navire, on perdit de vue la terre de France pour se retrouver le lendemain matin longeant les côtes d'Angleterre.

Après quarante et un jours de pénible traversée, Richard et Julien débarquèrent dans la première ville de l'Union. Ils tentèrent à la fois de vivre et de travailler ensemble; mais, au bout d'un mois, l'enthousiaste Julien, fatigué de la vie occupée et sérieuse qu'il menait de concert avec Richard, reprit sa casquette de voyage et sa légère valise.

Il avait hâte de s'échapper de la poudreuse cité, et d'aller respirer dans les vertes savanes un air libre et pur. Il s'attendait aux émotions brûlantes, aux rencontres merveilleuses, aux aventures inouïes; il voulait surprendre les secrets de l'Indien, et vivre sous la même cabane, indépendant et fier comme lui! Il serra, non sans une vive émotion, la main que lui tendait cordialement son compagnon d'enfance, et s'éloigna avec ses rêves poétiques, laissant Richard supputer le bénéfice probable de ses opérations à la hausse sur le sucre et le café.

II

Dix-huit mois plus tard, deux hommes se rencontraient dans *Broadway*, à New-York. L'un avait l'apparence libre et jeune, l'allure franche et presque heureuse; il portait la barbe longue et le cou dégagé; ses vêtements, d'une mode inconnue, annonçaient par leur ampleur l'enfant du caprice et de la fantaisie.

L'autre contrastait en tout avec cette riante physionomie. La préoccupation et le calcul perçaient dans ses traits, l'ordre et l'économie dans son costume. Sa figure ronde et blanche, entièrement rasée, ressemblait à un zéro; il y avait presque des chiffres dans son regard.

En s'apercevant, deux exclamations s'échappèrent simultanément de leurs poitrines :

— Richard!...

— Julien!...

Et les deux jeunes hommes s'embrassèrent avec effusion.

— Eh! mon cher Richard, voilà deux jours que je te

cherche! J'ai un monde à te raconter!... Comment vas-tu?... Où demeures-tu? s'écriait Julien sans s'inquiéter, selon son habitude, de la réponse de son ami.

— Et toi, te voilà donc revenu de chez les sauvages? demanda Richard d'un ton demi-amical, demi-ironique.

— Oui, et je suis sûr d'avoir mieux employé le temps que toi!

— J'en doute.

— Allons donc! Qu'as-tu fait depuis que nous nous sommes séparés? Tu as vécu; tu es parvenu peut-être à doubler les deux mille piastres qui formaient alors ton capital, et cela en travaillant comme un vieux cheval de manége, et en vivant comme on vit ici : en brute ou en mercenaire. Il est vrai que ce genre d'existence va à tes goûts et à ton caractère. Moi, j'ai habité avec les Indiens de la Floride; j'ai vagabondé avec les nègres marrons [1] de la Louisiane; j'ai fait l'amour avec une belle fille du Wisconsin, sur les bords du lac Michigan. J'ai dormi dans de magnifiques champs de cannes, dont le suc cuisait sous un ardent soleil; dans de belles et sombres forêts, pleines la nuit de cris étranges, d'éclairs brillants, de visions fantastiques; dans de frêles et longues pirogues qui descendaient comme la flèche des *bayous* [2] aux bords escarpés. La carabine sur l'épaule, les pistolets à la ceinture, le couteau à deux tranchants au côté, j'ai toujours marché devant moi, capricieux, insouciant et libre, et sentant que le monde entier m'appartenait. J'ai toujours trouvé des fruits le long des chemins, du gibier dans les taillis et

[1] *Nègres marrons*, esclaves fugitifs.

[2] *Bayous*, petites rivières à travers les bois.

des sources d'eau vive dans les bois! Oh! qu'il est facile de vivre quand on aime le soleil, les grands horizons, et qu'on fait comme l'oiseau, qui se confie à la Providence, et qui se contente de ce qu'il trouve au bord des fleuves ou sur la lisière des forêts! Et qu'il est beau de vivre ainsi, indépendant de toute autorité comme de tout travail, et de pouvoir, quand il vous plaît, vous coucher à l'ombre d'un arbre magnifique, ou vous étendre, au grand soleil, sur l'herbe des prairies! Oh! l'être le plus intelligent de la création, ce n'est pas l'homme, c'est le lézard!

— Voilà bien l'extravagant incorrigible! reprit Richard en souriant à la fois de la boutade artistique de son ami, et en consultant un petit agenda de maroquin noir qu'il tenait à la main. Les voyages, loin de la rendre sage, ont rendu encore plus légère, je crois, ta folle tête de poëte; mais, malgré tout le charme de ta conversation pittoresque, me voici obligé de te serrer la main jusqu'à ce soir. Sixième avenue, 21, mon cher Julien; là, il te sera permis de divaguer tout à ton aise, et je te promets une attention soutenue, tout en parcourant la dernière page du *Herald*.

— Ah çà! est-ce que ton vieux sournois de caractère n'aurait fait que croître et embellir depuis que je t'ai quitté? Voilà deux ans que je ne t'ai vu, et...

— Allons, allons! un discours? Tu me diras cela chez moi en prenant le thé. J'ai hâte d'aller à mes affaires.

— A tes affaires! Et quelles affaires?

— Nous causerons ce soir, te dis-je, adieu!

— Je ne te lâche pas; je vais t'accompagner.

— C'est inutile; j'ai plusieurs courses à faire du côté de la *Batterie;* cela t'ennuierait.

— Eh ! quand même cela m'ennuierait ?

— Eh bien ! alors, viens; mais hâtons-nous. A trois heures, il me faut avoir payé à la *Banque d'Amérique* un *check*[1] de trois mille piastres ; à quatre heures, j'ai à préparer l'expédition de deux mille sacs de cacao pour le Havre, puis à surveiller le déballage de vingt-cinq caisses arrivant de l'Inde, et renfermant des cachemires qui doivent être dirigés dès cette nuit vers les cités de l'intérieur.

— Hein ! fit Julien en relevant la tête ; un *check* de trois mille piastres, deux mille sacs de cacao, vingt-cinq caisses de cachemires !... d'où tires-tu ces richesses ?

— De ma maison.

— De ta maison ? Diable ! mon cher, tu as fait du chemin, et je ne m'étonne plus de ce parfum de piastres qui s'exhale de ta personne et que je me plais à savourer.

— Avoue que ce parfum-là vaut mieux que celui de tes savanes ? répondit Richard en souriant, tandis que son ami, les mains dans les poches de son gilet, l'examinait comme il eût pu le faire d'un lingot d'or.

Tout en causant, nos deux amis étaient entrés dans *Wall-street*, la rue mille fois millionnaire de New-York. Incroyable est le nombre de compagnies d'assurances, de banques publiques et particulières, de bureaux de change et autres établissements financiers que renferme cette riche partie de la ville. Entre tous les autres bâtiments, celui de la *Banque de New-York* est remarquable par sa lourdeur et l'énormité des blocs de granit employés à sa construction. Rien qu'à voir ce palais de la finance, on devine qu'une préoccupation de voleurs et de pinces de

[1] *Check*, mandat.

fer a poursuivi l'architecte qui en a fourni et fait exécuter le plan.

Richard, qui était entré à la *Banque d'Amérique*, eut bientôt rejoint Julien. Après plusieurs autres courses et l'expédition du cacao et des cachemires, nos deux jeunes gens montèrent dans un omnibus et se dirigèrent vers les salons du Chevet de New-York : Robelin.

III

Robelin n'a pas de *restaurant* ouvert à toute heure. Il ne prépare les dîners que sur commande. Bien différente de la cuisine américaine, qui ne sent rien, qui n'a goût de rien, la cuisine toute provençale du traiteur de *Grand-street* réjouit autant l'odorat que le palais. Aussi est-il en train de faire fortune.

Richard et Julien se mirent à table.

— A la bonne heure! s'écria Julien, voilà une cuisine d'hommes intelligents! Ah! mon cher Richard, quel triste pays pour les gourmands que l'Amérique! Toutes les fois qu'il m'est arrivé d'aller dans les villes, depuis la Nouvelle-Orléans jusqu'à Albany, je n'ai trouvé partout qu'une nourriture fade, insipide et réchauffée. On dirait du foin, de la paille et du son cuits à l'eau et sans sel, absolument une nourriture de cheval. Entrez dans une maison américaine à l'heure du dîner : au lieu de ce parfum appétissant qui se répand à la même heure dans toutes nos maisons de France, votre odorat n'a pour se délecter que la vapeur nauséabonde de l'eau chaude qui va servir à préparer la boisson de famille. Et vous appelez ça un peu-

ple intelligent? un peuple qui ne sait pas manger; un peuple qui déjeune à sept heures du matin et dîne à trois heures dans l'après-midi; qui, en fait de potages, ne connaît que la soupe aux huîtres; qui mange au bout du couteau; qui casse les œufs dans son verre; qui place le jambon au-dessus des perdreaux truffés, et le *whiskey*[1] au-dessus du vin de Bordeaux; qui ne soupe jamais; qui, pour douceurs, ne connaît que les tartes aux pommes? Allons donc! On voit bien que c'est un peuple neuf, trop occupé encore à se bâtir des maisons et à défricher des forêts, pour avoir pu songer à sa cuisine. Parlez-moi plutôt de la France!

— Bravo! avec toi on est toujours sûr de voir revenir le refrain :

Ah! qu'on est fier d'être Français... »

— Oserais-tu nier ce que je viens de dire?

— C'est une peine que je ne me donnerai pas. Cependant je t'apprendrai une nouvelle qui répondra à toutes tes déclamations contre ce pays. Il y a déjà quelques mois, *j'ai fait mon application*[2] pour devenir citoyen américain, et j'espère, en effet, jouir avant peu pleinement de ce titre.

— Quoi! tu renierais ta patrie? et cela pour devenir *Yankee!* Mais qu'est-ce qui t'a donc forcé à pareille monstruosité?

— Rien, sinon que je veux me fixer dans ce pays.

[1] *Whiskey,* sorte d'eau-de-vie faite avec du maïs.

[2] *Faire une application,* locution francisée en Amérique, signifiant *adresser une demande.*

— Être Français et laisser ce titre pour n'importe quel autre dans le monde, c'est une indignité!

— Mon Dieu! je suis loin de voir les choses comme toi. J'ai laissé hier le titre de Français, parce que je prévois que mon commerce et mes relations s'en trouveront agrandis.

— Et... probablement, ta politique et tes votes seront à la hauteur de tes idées en matière de naturalisation?...

— Très-certainement; et c'est parce que tout le monde ici juge à mon point de vue que les affaires vont aussi bien. Ici on n'a pas d'opinions, on n'a que des besoins. Voilà un pays pratique et sérieux!

— Heureux pays, en effet, qui peut vivre sans principes et sans moralité, et qui n'a pas d'autre boussole politique que ses appétits!

— Tu reconnaîtras pourtant que c'est le premier pays du monde pour l'esprit d'entreprise, et celui relativement où il y a le plus de progrès matériel accompli?

— C'est ce que je suis loin de t'accorder, et je vais te prouver le contraire...

— Ah! pardieu! j'aime mieux te donner raison tout de suite que de discuter plus longtemps avec un fou de ton espèce. Veux-tu que nous allions ce soir à quelque théâtre?

— Ma foi! je ne vois pas trop quel plaisir je pourrais y prendre. Les acteurs américains avalent la moitié de leurs mots, et, certes, je ne suis pas assez fort sur l'anglais pour comprendre ce qu'ils disent avec l'autre moitié.

— Comme tu parles en l'air! Il est précisément reconnu que les acteurs américains sont les gens du monde qui accentuent le mieux. Mais fais-moi passer ce *Herald*,

nous allons y trouver la liste des amusements pour aujourd'hui... Bon!... A Wallack's, on joue *Palais et Prison;* au théâtre Broadway, *l'Irlande, Notre Foyer;* à Purdy's, *la Cabine de l'oncle Tom;* à Saint-Charles, l'opéra d'*Alervandro Stradella;* chez Barnum, *l'Enfant du naufrage;* chez les Buckley's, l'opéra burlesque de la *Norma;* à Niblo, figurent les *Ravel;* à Castle-Garden, chante la *troupe de Maretzeck*... Dis, n'y en a-t-il pas là pour tous les goûts? Choisis... où veux-tu que nous allions?

— Quel opéra joue-t-on ce soir à Castle-Garden?

— *Les Puritains.*

— Allons entendre *les Puritains.*

Et nos deux amis, se levant de table, sortirent et furent prendre au coin de Grand-street l'omnibus qui descendait Broadway.

Et qu'on ne soit pas étonné de voir Richard, à la tête d'une grande maison, se priver pour ses courses d'un coupé ou même d'un cab, et aller tout simplement en omnibus. Ces voitures publiques sont d'un usage général à New-York : les femmes les plus élégantes ne dédaignent pas d'y monter, et les plus gros bonnets de la finance, sous prétexte que c'est la mode, sont trop heureux d'appliquer par elles leurs principes de liardage et d'économie.

Arrivés à Castle-Garden, les deux jeunes gens prirent place au milieu d'un nombre inaccoutumé de spectateurs. La salle, qui est la plus vaste de New-York, et qui a contenu jusqu'à six mille personnes au temps des concerts de Jenny Lind, était ce soir-là au tiers remplie. L'audience était à peu près toute composée de Français, d'Italiens et autres étrangers. Quant aux Américains, partout où il y a

de la bonne musique à entendre, on est sûr de les voir briller par leur absence. Il a fallu le génie de Barnum pour les amener à assister en masse aux concerts du rossignol suédois; mais, alors même, ce n'étaient pas des amateurs venus pour admirer un gosier prodigieux, mais bien des oisifs d'occasion, fiers de se pavaner à des places payées un prix extravagant, et glorieux de se presser dans la caque que leur avait tendue l'habile faiseur, leur compatriote.

— Où irons-nous à présent? demanda Julien à Richard à la fin du spectacle.

— Prendre une glace, si tu veux, chez Taylor ou chez Maillard.

— Chez Maillard. C'est un établissement français; tout y doit être plus soigné et plus fin qu'ailleurs; allons là!

IV

Il n'y a pas de pays où l'on prenne plus de glaces, où l'on mange plus de gâteaux, où l'on croque plus de bonbons qu'en Amérique; aussi, ne peut-on faire cent pas dans les grandes villes sans rencontrer un pâtissier ou un confiseur. Voilà, certes, une prédominance de goûts des plus louables. C'est si beau d'être gourmand, et surtout de l'être avec intelligence! Malheureusement, ce dernier cas n'est pas celui des Américains. Ils ingurgitent d'énormes gâteaux aux pommes, aux fraises ou aux groseilles, d'incroyables quantités de candi, et laissent vieillir misérablement, dans les bocaux ou les vitrines, les plus fines productions des Marquis et des Félix de New-York. N'é-

taient des confiseurs français établis en Amérique, on ne connaîtrait là-bas que la tarte aux fruits, genre de gâteaux lourds et communs, qui convient parfaitement aux estomacs américains.

Richard et Julien étaient donc allés chez Maillard; ils s'étaient attablés dans un coin du salon et prenaient silencieusement un beau granit à la fraise. Presque toutes les tables étaient occupées, et les physionomies comme le langage étaient généralement français.

— Ah çà! s'écria Julien, il me paraît que nous sommes entourés de compatriotes; si j'offrais un punch à tout ce monde-là?

— Il l'accepterait en se moquant de toi, répondit Richard en haussant les épaules.

— Ne connais-tu personne des gens qui sont ici?

— Pardon, mais nous ne nous voyons pas.

— Et pourquoi cela?

— Ce n'est pas l'usage.

— Eh quoi! parce que vous êtes en Amérique, vous vous croyez tenus de vivre à l'américaine, sans société, sans relations? Je croyais que les Français faisaient partout les mœurs et ne les subissaient pas.

— Au contraire; nous avons tout ce qu'il faut pour devenir cosmopolites; nous nous approprions en un jour les habitudes, les intérêts et jusqu'aux antipathies du peuple parmi lequel il nous plaît d'aller vivre. Les plus fervents Américains des États-Unis, ce sont les Français qui y ont fixé leur séjour!

— Cela ne fait pas leur éloge. Je comprends bien qu'on se fasse Grec par amour du jeu ou de l'antiquité; j'admets

qu'on se fasse Turc dans l'espérance de devenir pacha ; mais Américain! Il n'y a qu'un amour déréglé du jambon, du tabac ou des femmes libres [1] qui puisse porter à un acte aussi extravagant! Mais, dis-moi, connais-tu cette femme assise à la table la plus voisine du comptoir qui est de ce côté?

— Oui, certes.

— Qui donc est-elle?

— C'est *miss Sarah Cardwell,* une de nos élégantes et fashionables *ladies.*

— Et... parle-t-elle français?

— Très-bien; dans les riches familles américaines, tu dois savoir qu'il est tout à fait de mode de ne parler que notre langue.

— La connais-tu assez pour me présenter à elle ce soir?

— Certainement.

— Quel est ce jeune homme qui semble si empressé auprès d'elle?

— *William Barnett,* un *clerk* de la Banque de l'Union.

— Mais c'est qu'elle est admirablement belle! Voyons! mon nœud de cravate est-il droit? Mes cheveux ne sont-ils pas défaits? Allons, monsieur l'Américain, venez me présenter à votre charmante compatriote.

Un instant après, Julien était admis dans l'intimité de miss Sarah, qui semblait prendre un vif plaisir aux boutades poétiques du jeune Français.

[1] Les *Bloomëristes* sont en faveur dans quelques parties des États-Unis.

V

Miss Cardwell avait dix-neuf ans, sa famille était une des plus riches et des plus considérables de New-York. La jeune Américaine, déjà renommée pour son luxe et sa prodigalité, était intelligente et belle ; belle de cette beauté des femmes de son pays : taille régulière, cheveux splendides, regard provoquant, allure déterminée, peau blanche et rose, bouche éclatante, tous ces charmes enfin qui font des New-Yorkaises de très-jolies femmes depuis l'âge de quinze ans jusqu'à celui de vingt-cinq. Après cette époque, où la Française, au contraire, voit sa beauté mûrir et se développer, il ne reste plus à l'Américaine qu'une laideur à peine supportable. L'usage excessif des gâteaux et du pain brûlants a bientôt perdu leurs dents d'ivoire, et l'abus des plaisirs du monde flétri leur peau rosée et fané leur teint transparent.

Julien, on l'a vu, avait un de ces caractères mobiles et enthousiastes qui revêtent de passion et de fougue jusqu'à la plus légère de leurs sensations. C'était, suivant le choc que recevait son âme, une imprécation vivante ou un dithyrambe animé. Rien n'égalait la chaleur et le pittoresque de son débit. Je ne me souviens pas bien de la ville où il avait pris naissance ; mais s'il n'était pas de Marseille, il méritait assurément d'en être. Il eût pu, les trois quarts du temps, se dispenser de parler, tant ses gestes étaient nombreux et imagés.

Il y a des gens qui n'aiment pas les populations du midi de la France, à cause de leur pantomime ; moi, j'aime au

contraire ces natures tout en dehors qui, éprouvant sans cesse le besoin de se passionner, n'en dévoilent que mieux leur âme; natures de feu qui vibrent et résonnent sous tous les souffles sympathiques! Pourquoi les femmes de presque toutes les nations aiment-elles généralement les Français? Eh! mon Dieu, la raison en est bien simple! C'est que, chez eux, il y a plus de chaleur, de démonstrativité que chez les autres hommes.

Les femmes sont les mêmes par tous pays; elles aiment qu'on s'occupe d'elles, qu'on les flatte et qu'on ait l'air non-seulement de penser ce qu'on leur dit d'aimable, mais aussi d'y prendre le plus vif plaisir.

La conséquence naturelle du caractère de Julien dans ses rapports avec les femmes, c'était de le rendre d'une bizarrerie, d'une originalité et d'une véhémence dans la conversation, qui le faisaient l'homme du monde le plus amusant aux yeux des femmes du Nord, habituées à ne rencontrer chez leurs compatriotes que des manières froides et sérieuses. Parlait-il à une femme jolie, il en devenait inévitablement amoureux. De là aussi une exagération de langage qui ne manquait pas de plaire à celles qui l'écoutaient.

L'impression que fit Julien sur sa charmante interlocutrice fut sans doute favorable, puisque la jeune *miss*, lorsqu'elle se leva pour se retirer, lui dit en lui tendant la main :

— Eh bien! à demain donc! Messieurs, ajouta-t-elle en se tournant vers William et Richard; demain, vous le savez, je donne un grand bal aux jeunes gens, mes amis. Je vous préviens d'avance qu'à cette soirée monsieur Julien sera mon cavalier favori.

— Ah! fit Richard avec malice, la France triomphe de l'Amérique; dites, William, qu'allez-vous devenir?

— Hélas! répondit celui-ci avec reproche, voilà donc le prix de trois jours d'attachement!

— Pauvre William! dit *miss Sarah* d'un ton libre et cavalier, consolez-vous : c'est votre tour ce soir, ce sera votre tour encore après-demain.

Et là-dessus, saluant Richard et Julien, elle sortit au bras de *William* pour se diriger du côté de *Washington-place,* tandis que nos deux amis regagnèrent en se promenant le numéro 21 de la sixième avenue.

VI

Les salons de miss Cardwell resplendissaient de lumière et de fleurs, lorsque, le lendemain soir, Richard et Julien se présentèrent chez elle. Les plus belles Américaines et les plus gracieuses créoles s'étaient donné rendez-vous dans ce centre jeune et animé. C'était à qui serait la plus belle, la mieux parée, la plus fêtée. L'Américaine étalait orgueilleusement ses longs et vaporeux cheveux blonds, sa carnation rosée et ses épaules blanches; la créole du Sud lissait ses bandeaux de jais, riait pour montrer, la coquette, l'émail humide de ses dents de perles, faisait onduler sous le feu des lustres sa riche et souple organisation, et montrait en valsant, dans son bas de soie, son tout petit pied mutin que jalousait l'Américaine.

Jamais la *flirtation* n'avait été aussi séduisante; jamais les *corting-chair* n'avaient réuni couples plus amoureux et plus élégants. Le salon de *flirtation* était d'un goût dé-

licieux, et rien n'était propre aux rêves poétiques comme cette douce lueur habilement ménagée, qui tombait en vagues rayons dans ce voluptueux boudoir.

Que se murmure-t-il pendant ces longues heures de tête-à-tête, alors que les deux visages sont tournés l'un vers l'autre, que les cheveux se touchent presque, que les respirations se confondent?

J'ai demandé à une enfant rose et blanche, aux doux yeux bleus, aux bras mignons, une jeune fille à peine :

— Qu'est-ce que *flirter?*

Elle m'a regardé avec moquerie.

— C'est le mot d'un secret maçonnique, me dit-elle.

— Mais, repris-je, parmi les nombreux *beaux* qui vous entourent et avec lesquels vous faites de la *flirtation,* vous ferez sans doute bientôt un choix?

— Non, dit l'enfant rose et blanche, pas avant vingt-cinq ans; mes *beaux* de New-York me fatiguent déjà, et j'irai passer l'hiver prochain à Boston[1]. Je n'ai pas fait *ma vie de jeune fille,* ajouta-t-elle gravement.

Elles disent toutes *ma vie de jeune fille,* absolument comme on dit en France *ma vie de jeune homme.*

— Voilà de beaux projets, fis-je en souriant; mais pouvez-vous répondre de garder votre indépendance aussi longtemps que vous vous le promettez?... Vous êtes très-jolie, vous allez être entourée de tout ce que Boston offre de *gentlemen* accomplis...; encore une fois, jeune fille, pouvez-vous répondre de votre cœur?...

L'Américaine me jeta un regard que je n'oublierai ja-

[1] Boston est considérée comme l'*Athènes* des États-Unis.

mais. Il était en même temps plein de mépris et de pitié.

— Répondre de mon cœur, fit-elle en haussant ses charmantes épaules, il faut bien être créole ou Française pour faire de ces questions-là!

Et elle s'éloigna de moi, ne me jugeant plus digne de causer avec elle. Il paraît que j'avais commis une énormité en lui supposant un cœur.... Je restai stupéfaite.

Du reste, les quelques jeunes Français que j'ai vus lancés dans la société américaine s'accommodaient très-bien de la *flirtation*, et prétendaient même que c'était la chose la plus agréable du monde. Les jeunes *ladies*, si réservées vis-à-vis de nous, le sont beaucoup moins à l'égard de ces messieurs, pour lesquels elles se montrent très-gracieuses et très-bienveillantes. La plupart des jeunes gens de ma connaissance ont appris l'anglais et la *flirtation* par les soins intelligents d'une belle et élégante miss qu'ils conduisaient le soir au théâtre, au concert, à la promenade, ou bien souper dans un de ces riches restaurants dont fourmille New-York. C'est l'usage; c'est plus encore : c'est la mode. Quant au père et à la mère, ne me demandez pas ce qu'ils deviennent... Je ne les ai jamais vus. Mon opinion à leur égard est qu'ils n'existent pas...

VII

Julien et Richard traversèrent des flots de femmes richement parées, debout dans les salons, causant à haute voix et échangeant de bruyantes exclamations avec les nouveaux arrivants de leur connaissance.

— *How do you?* s'écriaient les Américaines en riant aux éclats.

— *How do you do?* répondaient les *gentlemen* sur le même ton retentissant.

Et c'étaient des poignées de main générales à vous arracher les bras.

Les Américaines rient beaucoup. Ce n'est point qu'elles soient d'un naturel expansif et gai, au contraire; mais, chez elles, c'est un signe de plaisir exigé par les convenances.

Un jour, je lisais dans le coin d'un immense salon d'hôtel; à quelques pas de moi, riaient follement deux jeunes filles très-jolies et très-bien mises.

J'essayai d'écouter leur conversation; mon livre me fatiguait, et je ne demandais pas mieux que de partager un peu leur gaieté. Elles doivent être spirituelles et bonnes, me disais-je; le rire m'ayant toujours paru le signe d'une excellente nature.

— *It's very warm to day, Emma,* disait l'une en éclatant.

— *Oh! very warm indeed!* répétait l'autre en se tordant.

Je repris mon livre avec empressement.

Adossée à une console chargée de bougies et de fleurs, miss Sarah, triomphante et belle, souriait à ses adorateurs, et formait, au milieu de sa petite cour, des projets pour le lendemain.

A la vue de Julien et de Richard, elle fit un mouvement, et, allant au-devant d'eux :

— Vous arrivez bien tard, leur dit-elle, et il y a déjà longtemps que nous dansons. Polkez-vous, monsieur Julien?

— Avec vous! répondit-il en la regardant avec admiration.

L'Américaine sourit. On entendait les premières mesures de l'orchestre; de belles jeunes femmes, les épaules et la poitrine nues, passaient, emportées par de funèbres Yankees de noir tout habillés, comme le page de Marlborough. J'ai souvent cherché parmi les hommes d'Amérique une aimable et jeune physionomie : je ne l'ai jamais rencontrée. Ils paraissent tous avoir de trente-cinq à quarante ans et ne fournissent que deux types : le *clergyman*[1] et le marchand de savon.

Julien et la jeune New-Yorkaise tourbillonnèrent un instant.

Puis ils s'arrêtèrent; elle, toujours suspendue au bras de Julien, et lui l'enlaçant doucement et lui parlant tout bas.

Miss Sarah rayonnait. Ses yeux étaient humides et sa jolie bouche semblait aspirer avec délices les paroles brûlantes que lui murmurait le jeune et ardent voyageur.

Toute la soirée ils continuèrent ainsi à errer ensemble dans les salons, cherchant une embrasure ou un pan de rideau pour s'abriter tous deux contre les yeux de la foule.

C'est une justice à rendre aux sociétés américaines; on ne s'y occupe nullement de ces mille commérages qui défraient si souvent nos conversations françaises. Les femmes, loin de se déchirer mutuellement, se soutiennent avec ardeur, et malheur à l'imprudent ou au malhabile qui oserait glisser contre la vertu de l'une d'elles la plus petite insinuation. Honni de toutes parts, il se verrait immé-

[1] *Clergyman*, ministre d'une religion réformée quelconque.

diatement fermer les portes amies. Si une jeune fille a été trompée par un homme, on la plaint et on la console, tandis que son séducteur est abandonné de tous. L'Amérique est bien réellement le royaume des femmes ; néanmoins, pour nos rêveuses françaises, Quimper-Corentin vaudrait encore mieux que New-York.

— Adieu ! disait vers trois heures du matin Julien à miss Sarah, adieu, vous si belle et si aimable !

Et lui serrant tendrement la main en déposant un furtif baiser sur son front :

— Est-ce là de la *flirtation?* ajoutait-il en souriant.

— De la *flirtation!* fit-elle en minaudant, nous n'en avons point fait encore.

— Ah ! se dit en lui-même le poëte, je lui ai serré la taille et baisé le front ; j'ai effleuré de ma main et de mon souffle son col et ses cheveux, et ce n'est pas encore de la *flirtation!* Qu'appelle-t-elle donc *flirter?*

— A demain, reprit miss Sarah ; venez me prendre à sept heures. On joue à *Niblo* : je veux y aller.

Julien rejoignit Richard en murmurant :

> Elle est à moi, divinités du Pinde !

VIII

Tandis qu'ils se retiraient paisiblement, nos deux amis causaient ensemble de la jeune New-Yorkaise.

— Sais-tu, disait Julien, que cette femme m'a paru aussi intelligente que belle?

— Oui, intelligente... répondit Richard d'un ton goguenard, assez pour faire de toi comme de tant d'autres qu'elle a mis de côté après trois jours de connaissance.

— Peut-être !

— Ne vas-tu pas t'imaginer qu'elle est amoureuse de toi ?

— Et pourquoi pas ? Je le suis bien d'elle.

— Belle raison en effet ! N'as-tu pas habité quelque ville du nord ?

— Non, je ne connais que le sud, l'ouest et le Canada ; quant aux États du nord, je n'ai fait qu'y passer.

— Alors, je dois t'apprendre les mœurs de nos jeunes Américaines.

— Je les connais, je sais qu'avec elles les choses qui paraîtront le plus compromettantes en France ne sont pas considérées ici comme de grande conséquence. J'ai appris aussi que, sous leur air libre et prompt, leur allure franche et dégagée, elles cachent une profonde dissimulation et un étrange égoïsme ; mais il n'y a point de règle sans exception, et si sur trois mille Américaines il s'en rencontre une capable d'aimer, pourquoi ne la trouverais-je pas ? Miss Sarah, je dois l'avouer, m'a paru bien supérieure à ses compatriotes ; il m'a semblé voir flotter sous la prunelle de la jeune Américaine un monde d'amour et de rêverie ; tandis que je lui parlais, elle avait de ces poses comme n'en peut inspirer que la plus profonde coquetterie, ce sentiment suave qui précède ou suit l'amour, et que les femmes de ce pays comprennent si différemment de nos belles Françaises. Ou je me trompe fort, ou cette blonde *miss*, lasse de *flirter* à droite et à gauche, ne demanderait pas mieux que de fixer son cœur quelque part. Qui sait si je ne lui ai pas paru réaliser son idéal ? Car enfin, ajouta Julien en jetant sur sa personne un regard d'évidente satisfaction, je suis loin d'être un cavalier désa-

gréable. Toutes mes maîtresses m'ont dit que j'étais beau et que je savais aimer. Je gagerais que Sarah déjà me voit et me juge comme elles!

— C'est ce que tu verras, dit Richard à Julien ; en attendant, comme nous voici arrivés et que le déraisonnement d'ailleurs n'est pas contagieux, je t'offre de venir coucher chez moi. Viens ; seulement tu me pardonneras de changer de conversation.

IX

Lorsque le lendemain Julien se réveilla, le soleil déjà haut dans l'azur du ciel envoyait dans sa chambre, à travers les bandes mobiles de ses jalousies, de longs et lumineux rayons. Il appela Richard ; celui-ci, livré à des habitudes laborieuses, avait quitté la maison depuis plusieurs heures.

Julien se leva, mais n'ayant rien à faire qu'à songer à sa rencontre de la veille, il sortit et monta dans l'omnibus qui se dirigeait vers Broadway.

Broadway est le *boulevard des Italiens* de New-York. C'est le rendez-vous des élégantes oisives qui vont de magasin en magasin visiter les plus belles étoffes, choisir les bijoux les plus nouveaux ; elles appellent cela *chopper*. Une New-Yorkaise qui n'aurait pas quelques centaines de dollars à jeter par mois dans ces courses se considérerait comme très-pauvre et par conséquent comme la plus malheureuse femme du monde.

Une Américaine dîne rarement chez elle. Son mari, occupé dans la partie basse de la ville, ne rentre que le soir

et laisse ainsi à sa jeune femme toute sa liberté, liberté dont celle-ci profite. Alors la maison est abandonnée; les enfants sont envoyés au collége quand ils sont grands, ou bourrés de candi par leur *nurse* tant qu'ils restent *babies*. La journée, pour l'Américaine, c'est la vie, c'est le bonheur! car la soirée est souvent monotone et ennuyeuse, alors qu'on n'a point envie d'aller au spectacle ou que le froid vous garde au logis. On ne connaît point là-bas les douces relations de famille, l'intimité du coin du feu.

Le mot de M. de Talleyrand : « Les Américaines ne font pas d'enfants, elles font des petits, » garde encore toute sa vérité. Un enfant de quatorze ans, déjà saute-ruisseau dans un magasin où sa mère dépense par an cinq ou six mille piastres, paye souvent sa nourriture dans la maison paternelle, ou la quitte pour vivre en grand garçon. Si dans la rue ou ailleurs il lui arrive de rencontrer un membre de sa famille, c'est à la hâte qu'il échange quelques paroles et qu'il demande : *How is the old man going?* (Comment va LE VIEUX?)

Julien prit donc l'omnibus de Broadway, et il était à peine installé qu'une femme à l'allure déterminée, aux sourcils épais, au front proéminent, entra dans le véhicule. A New-York, il n'y a point de conducteurs pour mettre l'écriteau *complet*, et pour aider les dames à monter ou à descendre. La *lady* jeta un rapide coup d'œil dans l'intérieur, et ne distinguant point de place libre :

— Levez-vous! dit-elle à Julien d'un ton dur, *and make haste* (et dépêchez-vous)!

Julien s'empressa d'obéir, croyant que l'inconnue avait oublié son porte-monnaie ou son mouchoir sur la ban-

quette. Quel fut son étonnement quand il la vit s'installer tranquillement à sa place sans lui accorder le plus simple merci, une parole, un regard.

Julien ne savait trop que faire de sa personne, et lançait à l'Américaine des regards furieux. Il se décidait enfin à descendre lorsqu'il s'entendit appeler du fond de l'omnibus.

— *Sir! sir!* criait une petite voix féminine.

Julien se retourna. C'était une très-jeune et très-jolie fille, mise avec goût et distinction.

— Venez vous placer ici, lui dit-elle en riant.

— Mais il n'y a pas de place, mademoiselle, répliqua Julien.

— *Never mind* (ne faites pas attention), venez toujours!

L'appel était trop gracieux pour qu'il n'y fût pas répondu. Julien s'avança donc vers la jeune Américaine.

Celle-ci se leva, et donnant à son tour sa place à Julien:

— Mettez-vous là, lui dit-elle.

— Oh! miss... Non, je ne souffrirai pas... murmura le jeune homme confus.

— *What a stupid fellow!* (quel stupide camarade!) s'écria la jeune fille, en le poussant avec impatience sur la banquette. Puis, carrément et résolûment, elle se plaça sur ses genoux.

Avec cette présomption qui caractérise le Français, Julien ne manqua pas d'attribuer la familiarité de la jeune *miss* à l'influence de son élégante tournure et à la fraîcheur de ses gants; il se trompait grossièrement: elle en eût fait autant pour le premier *Yankee* venu.

X

Julien se promenait dans Broadway, lorgnant les jolies femmes, lorsqu'il fut frappé par la désinvolture leste de deux jeunes Américaines qui marchaient devant lui. Il lui sembla reconnaître la démarche légère de l'une d'elles, et son empressement à les dépasser égala sa curiosité.

— Ah! dit tout à coup l'une d'elles en se retournant et en montrant, souriante et éveillée, une fraîche figure encadrée de soyeux cheveux blonds; c'est vous, monsieur Julien? Êtes-vous fatigué de votre nuit de bal?

Julien s'inclina devant *miss* Sarah.

— Laissez-moi vous présenter à mon amie, lui dit-elle; Laura, ajouta l'Américaine, je vous présente un Français, un peintre, un poëte. — Êtes-vous poëte? — Un poëte dont je n'ai pas lu les vers; mais ils doivent être charmants s'ils ressemblent à sa prose, reprit la jeune fille en lançant à Julien un malicieux regard.

— Je n'aime point les poëtes français, dit *miss* Laura avec assurance; ce sont eux qui ont gâté vos femmes.

— Comment cela? demanda Julien.

— Ils les ont flattées et encensées, reprit Laura; ils les ont placées sur un trône, c'est vrai, mais ils les y ont rivées à une chaîne, et leurs flatteries sentent le maître. Eh! tenez, le plus suave de vos poëtes, Lamartine, a écrit des monstruosités! Que signifie sa *Graziella?* N'est-ce point honteux que vos femmes s'enthousiasment pour une création qui les rabaisse? Que vous semble de cette jeune

fille dont il se fait adorer, et dont il semble diriger le cœur... qu'il dédaigne et méprise ensuite? Où est la dignité de la femme; où est sa puissance; où est son orgueil?

— Ouf! se dit Julien à part; c'est une bloomériste; va-t-elle parler ainsi longtemps?

Mais *miss* Laura semblait méditer profondément.

Elle avait à peine vingt-cinq ans; des yeux ardents et fixes, une bouche expressive, un teint légèrement jauni. Ses cheveux étaient coupés et tombaient en boucles brunes autour de son cou.

— Venez avec nous, dit Sarah, toujours légère et rieuse; nous allons prendre une glace chez Taylor, et pendant que je la mangerai vous disserterez avec Laura.

— J'aime mieux la glace! pensa Julien. Et il suivit les deux jeunes femmes dans cet immense établissement, d'un luxe et d'une richesse inconnus en France. Néanmoins, malgré son apparence *fashionable*, ses glaces de Venise et ses lustres aux mille gerbes, la fille de la verte Érin, rouge et luisante dans sa robe graisseuse, se place, le dimanche, sur le canapé de velours nacarat pour prendre, à côté des plus élégantes *ladies*, sa crème glacée à la vanille.

L'*indienne* ainsi fraternise avec la soie; c'est une conséquence toute naturelle de l'esprit d'égalité qui règne aux États-Unis :

Quand on est démocrate, on ne saurait trop l'être.

Après avoir savouré leur glace et croqué quelques bonbons, les jeunes femmes, accompagnées de Julien, sortirent de chez Taylor.

— Adieu, dit *miss* Laura à son amie; je vous quitte ici pour aller à la *Tribune;* viendrez-vous ce soir à *Cottage-Place?*

— Je ne sais, répondit Sarah, j'avais envie d'aller à Niblo.

— Non, venez et amenez-nous ce jeune Français, fit l'Américaine en désignant familièrement Julien.

— C'est bien; je vous réponds de moi et de lui. Qui aurez-vous donc?

— Mais tous les nôtres... excepté pourtant Lucy Stone, qui est maintenant dans le Kentucky. Elle rédige, avec Lucretia Smooth et Antoinette Brown, une pétition pour établir nos droits politiques: j'ai envoyé ma signature. Voudrez-vous en faire autant, Sarah?

— Je ne sais; nous en reparlerons.

— Voulez-vous aller réellement chez elle? dit avec appréhension Julien à l'oreille de *miss* Sarah. Il sentait déjà l'envelopper comme une lourde atmosphère de dissertations.

— Certainement, Laura est une femme très-supérieure, et vous verrez là tous nos avancés. Ce sera pour vous une excellente étude; vous pourrez dire à vos Françaises ce que sont les Américaines: des femmes au cœur fier et à l'esprit sérieux, qui se font indépendantes et libres, tandis qu'elles sont encore esclaves et enfermées dans un cercle d'étroits préjugés. Oh! s'écria *miss* Sarah avec véhémence, j'aimerais mieux, je crois, être la fille d'un Indien que la femme d'un Français, fût-il duc ou marquis!

— Pourquoi cela? demanda Julien.

— Pourquoi? parce que vos femmes sont lâches et

vaines, et que leur unique plaisir est de se déchirer entre elles et de se trouver en faute. Nous autres, filles anglo-saxonnes, nous nous soutenons mutuellement, avec persévérance et courage, et nous sommes ainsi fortes et grandes. Si une de nous s'est laissée entraîner au delà des bornes, loin de la dédaigner, de la repousser avec mépris, comme vous le faites en France, nous l'appuyons de toute notre âme. Selon nos mœurs plus simples et plus vraies, nous n'infligeons pas l'opprobre et le châtiment à la victime, mais au séducteur.

— Oui, je sais que vos lois protégent la femme, dit Julien.

— Sans doute, reprit *miss* Sarah, et nous n'en sommes que plus aimées et honorées... mais j'anticipe sur la soirée, fit la jeune fille en riant, et sur les droits de *miss* Laura... J'ai failli, je crois, vous faire un discours! Adieu! à ce soir!

Et les deux Américaines, continuant encore ensemble leur promenade, s'éloignèrent rapidement.

XI

Il était à peine deux heures. Julien, pour *tuer* le reste de l'après-midi, fut faire une visite au ***Palais de Cristal***.

On parle beaucoup de l'esprit d'entreprise des Américains ; on dit :

« Rien n'égale leur audace et leur énergie en matière d'industrie et de commerce. Dans une période de temps relativement courte, ils ont fondé de grandes choses et réalisé d'étonnants progrès. A peine existent-ils depuis

trois quarts de siècle, et déjà ils sont en toutes choses à la hauteur des plus vieux royaumes de l'ancien monde... »

C'est vrai; mais loin de rien voir à cela d'extraordinaire, je trouverais, au contraire, surprenant qu'il n'en fût pas ainsi.

L'Amérique est un pays nouveau, qui a profité de toute une civilisation déjà ancienne et glorieuse. Vers ses rivages se portent chaque année, non-seulement un peuple de laborieux émigrants, mais aussi les individus de toutes les parties de l'Europe, qui, soit à cause de leurs crimes, de leurs mauvaises affaires ou de leur curieuse avidité, ne peuvent ou ne veulent plus rester dans leur patrie. C'est là, après tout, l'élément le plus vivace de la civilisation américaine. Poussés sans cesse par ce flot de nouveaux venus, qui arrivent avec tant de passions, d'intérêts et de vices divers, les Américains cèdent peu à peu du côté des forêts, ou bien restent dans leurs villes pour lutter avec les étrangers d'adresse, d'habileté et même de rouerie.

C'est à qui trouvera la voie la plus rapide pour faire fortune. Cet esprit d'ambitieuse émulation, dans un pays ouvert au monde entier, doit à la fois développer l'intelligence générale et créer un monde d'entreprises, d'institutions et de produits. En effet, je ne crois pas que, *pour les affaires*, il y ait un peuple mieux doué que celui de l'Union. Quant à leurs entreprises, elles se ressentent malheureusement de la précipitation qu'ils apportent dans toutes leurs tentatives pour arriver à la fortune. Leurs chemins de fer, par exemple, presque tous construits sur une seule voie, ont plutôt l'air d'être des essais de chemins

de fer que des lignes définitives. Je comprendrais cela dans les États de l'ouest, où les voies ferrées sont le seul moyen de prompte colonisation, et où l'on a le plus grand intérêt à faire vite et à bon marché; mais, dans les États du nord et de l'est, la majorité des chemins de fer déshonore la civilisation américaine. Les lignes télégraphiques sont généralement ou mal organisées, ou mal entretenues; et je connais vingt dépêches, envoyées de New-York vers le Kentucky ou l'Ohio, qui ne sont jamais parvenues.

C'est que, sûrs qu'ils étaient d'avoir un public qui aimerait encore mieux être transporté ou servi mal par eux, que de ne pas l'être du tout, les actionnaires fondateurs de toutes ces entreprises n'ont cherché qu'à économiser le plus possible sur leurs frais d'installation. Puis, la hausse étant venue, ils ont repassé leurs actions à des capitalistes moins habiles, qui auront à refaire toute la besogne au bout d'un certain temps.

De cette hâte apportée dans presque tout ce qu'ils établissent, peut résulter, sans doute, un élan favorable à tous les genres de spéculation; mais rien de grand, de monumental, ne saurait naître sous l'influence d'intérêts aussi pressés.

Il me serait facile d'accumuler les preuves de ce que j'avance; mais, pour ne parler ici que du Palais de Cristal de New-York, voyez déjà la différence énorme avec ce qui a été fait dans cette voie en Angleterre comme avec ce qui va être tenté prochainement en France! Quoi de plus pauvre, *par comparaison*, de plus froid, de plus désenchantant? Et cependant, rien n'a été négligé pour faire *mousser* ce bâtiment qui, bien loin d'avoir été le *Palais*,

n'a été que la *Prison de l'Industrie ?* Barnum lui-même a été appelé, Barnum, le faiseur des faiseurs, le charlatan par excellence ! On a fait des ouvertures et des réouvertures auxquelles on a convié les artistes, les écrivains, les vétérans de l'armée, les corporations de la ville et des cités environnantes, le commerce... que sais-je ? Et à quoi tout cela a-t-il abouti ? à un immense *fiasco,* à la démolition de l'édifice et à la vente de ses matériaux ; sans parler du vide affreux qui s'est fait dans la poche des bénévoles actionnaires !

XII

Julien, je n'ai pas besoin de le dire, n'était allé au *Palais de Cristal* ni en industriel, ni en philosophe, ni même en artiste. Je me trompe : il y était allé en flâneur, et quels plus grands philosophes que ces gens-là ? Le bruit, le mouvement, les physionomies contrastantes, les jolies promeneuses, toutes choses qui s'entendaient, se voyaient ou s'épanouissaient si diversement et si joyeusement à l'exposition de Londres, il avait espéré les rencontrer là. Mais au lieu de cette vie, il ne trouva qu'une perspective froide et inanimée ; un silence de mort régnait dans toutes les parties de l'édifice ; de rares et mornes figures d'*exposants* erraient ainsi que des ombres parmi les machines et les produits, tandis qu'une araignée immense enveloppait silencieusement de sa trame grise le *Cheval du grand Washington.*

Julien se hâta de fuir cette nouvelle nécropole et d'aller exposer au grand soleil sa tête et ses membres effrités.

— Parbleu ! disait-il en sortant, j'ai bien mal choisi

mon jour ! J'ai rendez-uous dans quelques heures avec une jolie femme et je viens passer mon temps dans ce grenier, où la température, en plein mois de juin, est au-dessous de zéro ! Voilà de quoi éteindre la plus fougueuse imagination, et je mériterais bien que la belle Sarah me trouvât ce soir aussi bête que l'art américain !

XIII

Fidèle à son rendez-vous, Julien, à sept heures sonnantes, entrait dans le parloir de *miss* Sarah, et un quart d'heure après, la jeune fille, revêtue d'une robe grise décolletée, se présenta.

— Allons ! vite, vite ! dit-elle, le révérend B*** doit ce soir nous lire un discours sur l'esclavage ; j'ai hâte d'arriver.

La figure de Julien s'allongea ; il se rappelait la soirée de la veille.

Puis, retenant l'Américaine, et la menant sur le canapé :

— Qu'est-ce que la *flirtation?* murmura-t-il tout bas, en attirant la jeune fille bien près de son cœur.

L'Américaine renversa sa blonde et jolie tête sur l'épaule du jeune homme, et lui dit :

— Vous le saurez, mais pas ce soir ; partons, partons !

Miss Sarah et Julien, montant en voiture, furent bientôt rendus chez la bloomériste de Cottage-Place. Les deux salons étaient déjà remplis d'invités aux physionomies les plus bizarres et aux caractères les plus divers. Un homme se leva et se dirigea vers une petite estrade, préparée pour cette occasion. Il était à la fois mince et d'une très-haute taille. Son cou maigre était aussi raide que sa cravate

blanche, et de longs cheveux bruns descendaient sur ses épaules grêles comme celles d'un enfant. Son nez, d'une longueur démesurée, contrastait singulièrement avec ses yeux obliques et petits comme ceux des Chinois. Il tenait à la main un manuscrit dont l'énorme volume fit frissonner Julien.

« *Ladies and gentlemen,* s'écria-t-il en commençant, vous formez l'auditoire le plus intelligent qui soit réuni dans le monde à cette heure ! Je suis fier d'avoir à vous parler sur une question aussi importante que celle de l'*abolition de l'esclavage*. Mais je n'abuserai pas de vos moments, et je me bornerai, pour ce soir, à quelques rapides observations. »

Il parla une heure et demie ! La création du monde, le déluge, la formation des langues, l'esclavage dans l'antiquité, la fusion des races, les grandes découvertes modernes, l'égalité universelle... il passa tout en revue ; il termina par une apostrophe véhémente aux *slaveholders* [1] et par un long dithyrambe à la louange des États-Unis, qu'il proclama, cela va sans dire, la plus grande, la plus généreuse et la plus puissante nation du monde.

Son auditoire l'applaudit bruyamment; Julien soupira.

— Il faut que cet homme soit à la fois bien épris et bien convaincu de ses opinions, pensa-t-il, pour oser en faire le texte d'un discours aussi assommant.

Il apprit le lendemain que cet orateur abolitionniste était un ancien planteur de la Caroline, qui, avant de déclarer ses opinions nouvelles, avait eu la précaution de vendre tous ses noirs.

[1] *Slaveholders*, propriétaires d'esclaves.

Après ce premier discours, une femme vêtue d'un pantalon noué sur la cheville, d'une blouse et d'un mantelet, demanda la parole.

« *Ladies and gentlemen,* dit-elle, la liberté des femmes, vous le savez, est un principe admis aujourd'hui dans presque toutes les parties de l'Union américaine; mais son application est retardée par l'influence étrangère et jésuitique. Il faut, par des adresses et des *meetings* publics, obliger le gouvernement à le faire passer dans la législation. Certes, à des esprits aussi élevés que les vôtres, je n'ai pas besoin de démontrer l'excellence des idées dont je me suis déclarée l'apôtre depuis longtemps. La femme en tout est l'égale de l'homme; elle a les mêmes besoins, les mêmes aspirations: elle doit avoir les mêmes droits que lui. Lisez l'histoire! et voyez combien de grands noms de femmes y figurent glorieusement! Et pourtant la position qu'on nous a faite jusqu'ici a été sans cesse inférieure! Mais qu'on nous accorde une liberté complète; que pour nous, comme pour les hommes, soient ouvertes toutes les voies : — professionnelles, législatives, commerciales et politiques; que le divorce ne soit plus entouré de conditions qui le rendent quelquefois impossible; ou mieux, que le mariage, ce reste de la servitude, soit aboli; que l'amour, ce mot menteur qui cache une chaîne, soit remplacé par le libre choix des femmes... et alors, seulement alors, le monde, débarrassé de ses langes, sera devenu adulte; alors le progrès, qui n'a marché jusqu'ici qu'à pas de tortue, aura les ailes de la vapeur et de l'électricité; alors la civilisation sera en bon chemin, car l'influence de la femme sera générale et son règne universel! »

Trois salves de bravos couvrirent les dernières paroles de l'oratrice.

Miss Sarah, se tournant vers Julien, lui dit avec enthousiasme :

— Des femmes qui parlent ainsi ne méritent-elles pas tous les droits qu'elles réclament?

— Elles méritent tout, répondit Julien; seulement, je regrette, pour l'intérêt de sa cause, que cette éloquente femme ne soit pas plus jolie et n'ait pas vingt-cinq ans de moins.

— Vous voilà bien, vous autres Français! esprits superficiels qui n'appréciez une femme que pour sa jeunesse et sa beauté, et qui n'avez pour tout le reste que la plus profonde indifférence ou le plus grand dédain. — Tenez, continua la jeune *miss* avec un geste d'indignation, je n'aime pas vos Françaises; ce sont des caractères sans élévation, créés pour la servitude. Si on pouvait en un jour transporter seulement cinq cents Américaines dans votre pays et les assujettir à ses mœurs et coutumes, il ne se passerait pas quarante-huit heures sans qu'il y eût une révolution au profit de la femme!

— Vous me répondez là, chère Sarah, comme si vous n'étiez pas belle, belle à rendre amoureux tous les Français du monde!

— Le principe de la liberté des femmes, répondit fièrement l'Américaine, je le place au-dessus de tous les avantages physiques, et, pour aider à son triomphe, je n'hésiterais pas, s'il le fallait, à faire le sacrifice de ma beauté.

— Voilà une réponse, se dit à part Julien, à laquelle une Française n'aurait jamais pensé.

Et, prévoyant que l'enfer et le ciel ne pourraient rien contre des opinions aussi carrément assises, il prit le seul parti raisonnable qui lui restât pour ne pas être mis à la porte : il s'inclina profondément devant la New-Yorkaise; ce que celle-ci prit pour un geste d'assentiment et d'admiration.

— A la bonne heure! s'écria-t-elle, j'aime à vous voir convaincu ! Après tout, vous et vos compatriotes, vous êtes de généreuses natures; il ne faut que vous placer sous une influence libre et féconde.

— Plaise à Dieu, murmura tendrement Julien, que je sois toujours placé sous la vôtre!

Sarah donna sa main à baiser à l'amoureux jeune homme.

Tout à coup, une grande agitation s'aperçoit dans le salon voisin. Sur l'ordre de miss Sarah, Julien s'empresse d'aller en connaître la cause. C'est un ami de la maison, qui vient de tomber frappé d'une attaque d'apoplexie. On l'emporte, et trois femmes-médecins qui se trouvent dans la réunion se disputent l'honneur de le saigner, tandis que Julien revient s'asseoir auprès de la belle Américaine.

Mais celle-ci, le présentant à un *gentleman* de sa connaissance, lui dit :

— Écoutez, je vais voir si je puis être utile à mes amies les doctoresses; en attendant, je charge M. Westerveltconing, rédacteur du *New-York Tribune* et l'un de mes meilleurs amis, de vous tenir compagnie. Adieu!

Julien aurait de bon cœur envoyé M. Westerveltconing au diable. Encore un *libre penseur*, se dit-il, qui va m'assommer d'une colonne de son pâteux journal! Oh! que

n'en suis-je encore à cette délicieuse soirée d'hier? Hélas! les jours se suivent...

— Vous paraissez bien rêveur? lui dit à ce moment sa nouvelle connaissance.

— En effet, je songeais à cette femme qui était si belle hier, qui a tant d'éclat aujourd'hui... Étiez-vous au bal charmant qu'elle nous a donné?

— Non ; j'étais allé comme rapporteur à un *meeting* bloomériste de Troy. Vous ne sauriez croire l'effet prodigieux qu'a produit cette réunion, où l'éloquence...

— Nous y voilà, dit à part le poëte.

— L'enthousiasme pour le droit et la justice...

— Y avait-il au moins de jolies femmes? demanda Julien, espérant échapper, par une conversation incidentelle, à la tirade qui grondait sur lui.

— Je ne sais, monsieur, répondit froidement M. Westerveltconing ; nous autres Américains, ce que nous recherchons d'abord chez les femmes, ce sont des principes politiques et des opinions indépendantes. Car enfin...

— Ah ! pardieu! s'écria Julien, bouillant d'impatience, vous tombez bien ! Ces femmes-là je les abhorre ! je n'aime que celles qui sont jeunes et jolies, et qui cherchent le plaisir.

— Quel homme vous êtes ! Calmez-vous ; je n'ai pas l'intention de heurter vos idées. Je suis même persuadé qu'au fond vous vous rapprochez de ma manière de voir. Tenez, allons nous asseoir dans ce coin, sur ce canapé, et lorsque je vous aurai exposé mon système, vous me direz le vôtre, et nous comparerons.

— C'est inutile, monsieur. Vous êtes républicain et vous

voulez l'émancipation de la femme ; moi, je suis absolutiste et je fais chaque jour des vœux pour le retour des femmes en esclavage. Vous, votre ambition serait d'être président dans un pays où les femmes auraient le droit de voter ; moi, je ne connais pas de position à la fois plus légitime et plus enviable que celle du sultan à Constantinople !...

Et après cette belle réponse, Julien tourna les talons à M. Westerveltconing, qui resta ébahi de tant d'extravagance, et scandalisé d'un sans-façon dont il ne croyait capables que les gentlemen du Kentucky.

Mais Julien avait ce soir-là du malheur. S'en étant allé causer avec un petit homme, à la physionomie mélancolique, à l'apparence inoffensive, au regard terne, quel ne fut pas son effroi de voir tout à coup les yeux de son interlocuteur devenir hagards, ses narines se dilater, ses traits prendre une expression violente, ses cheveux se hérisser, et de l'entendre s'écrier, en montrant du doigt un groupe d'oiseaux empaillés qui ornait la cheminée : « Et nous aussi nous aurons une queue ! »

Ce petit homme n'était rien moins que le célèbre Fitzcaltop, l'enthousiaste traducteur et l'ardent disciple de Charles Fourier.

Il était trop bon apôtre pour s'en tenir à cette exclamation. Il ne manqua donc pas de *suivre son idée* et d'initier Julien aux charmes et surtout aux avantages de sa doctrine, mais celui-ci, voyant l'orateur *absorbé* bientôt par son sujet, en profita pour aller rejoindre *miss* Sarah.

— Eh bien ? fit celle-ci en l'apercevant.

— Je viens vous enlever.

— Ah ! par exemple !

— Oui, les philosophes de la soirée me fatiguent, et je meurs si vous ne venez avec moi.

— Cela vous plaît ? à moi aussi, allons !

Et, prenant congé de *miss* Laura, ils partirent et convinrent d'aller souper chez *Thompson*, dans *Broadway*.

XIV

Arrivés là, ils montèrent dans le salon supérieur. Il n'y avait personne. Ils furent s'asseoir dans le coin le plus confortable, et firent ensemble une carte extravagante. Tout le temps du souper, cela va sans dire, Julien fut très-amoureux ; à son tour, *miss* Sarah parut très-tendre. Le jeune homme lui prenait les mains, elle se penchait sur son épaule ; il la pressait dans ses bras, chose à laquelle la jeune fille s'abandonnait avec une facilité qui exaltait l'amour-propre du poëte non moins vivement que son imagination. Il se croyait aimé, et ce fut d'une voix basse et tendre qu'il murmura à l'oreille de la jeune Américaine :

— Sarah ! m'aimes-tu ?...

— Oui, je t'aime !...

— Sois donc à moi, toute à moi !...

— Mon beau poëte ! fit Sarah en passant ses doigts effilés dans les bruns cheveux du jeune homme, m'aimeriez-vous encore si je vous disais non ?

Julien ne l'écoutait plus ; il était fou, il avait perdu la tête ; mais Sarah avait conservé toute sa présence d'esprit.

— Tenez ! dit-elle à Julien en se levant et s'approchant

d'un splendide rosier qui étalait dans une élégante jardinière ses belles fleurs épanouies ; — voyez !

Et penchant son gracieux visage vers une magnifique rose, elle sembla en aspirer tout le parfum ; elle la baisa et la rebaisa ; elle inclina plusieurs fois la branche qui la portait de manière à ce que la fleur brillât un moment dans ses cheveux ou sur son sein ; puis, revenant s'asseoir sans la détacher de sa tige, elle dit d'un air dégagé :

— Voilà une explication de la *flirtation*...

— Que voulez-vous dire ?

— Si vous comprenez les images, vous devez à présent savoir jusqu'où peuvent aller vos espérances.

—Et... est-ce irrévocable ? risqua Julien d'un ton presque tendre.

— Irrévocable comme la liberté des femmes en Amérique ! prononça la jeune *miss* d'un ton sec et majestueux.

A cette réponse, Julien sentit tout d'un coup se glacer son imagination. Cependant, il ne voulut pas avoir l'air d'abandonner si piteusement la partie ; un reste d'espérance lui souriait encore au fond du cœur.

— Allons, je vous aime assez pour vous attendre, lui dit-il en effleurant sa joue d'une main caressante.

Et, se levant tous deux, ils sortirent. Julien arrêta la première voiture qui passait, et reconduisit *miss* Sarah chez elle... sans autre incident.

XV

Ainsi qu'il avait été convenu, Julien se rendit le lendemain chez la belle Américaine. Elle était sortie. Après

avoir été perdre le temps à droite et à gauche, Julien revenait tranquillement dans Broadway, lorsqu'en passant devant le restaurant Lovejoy, l'idée lui vint d'aller souper.

Quelle ne fut pas sa surprise de voir dans un des coins de la salle *miss* Sarah attablée, non pas avec M. William, qu'il avait rencontré chez Maillard, mais avec un autre *gentleman* qu'il n'avait jamais vu!

Elle était tendrement penchée sur son épaule, et sa position, du reste, était aussi compromettante qu'elle pouvait l'être pour une Américaine,

Dès qu'elle eut vu Julien, elle se prit à rire et à l'appeler bruyamment.

— Julien! mon ami Julien! êtes-vous fâché avec moi?

— Mais... lui répondit celui-ci avec une amertume contenue, je n'en verrais pas le motif.

— A la bonne heure! vous avez un aimable caractère, et je suis prête à vous signer un brevet de bon camarade.

— L'effrontée! pensa Julien en lui-même.

— Vous savez, continua-t-elle, que je vous attends demain? Venez donc vous asseoir près de moi. Nous pouvons causer en français, mon *gentleman* n'en sait pas un mot.

Julien fut s'asseoir près d'elle.

— Miss Sarah, lui dit-il, j'ai eu tort de vous aimer.

— Ah! et pourquoi donc?

— Parce que vous entendez l'amour d'une autre façon que moi.

— Comment cela?

— En France, une femme qui aime est toute à celui qu'elle aime.

— La France, mon cher monsieur Julien, est un vieux

pays qui n'a que de vieilles routines, de vieilles idées et de vieilles mœurs.

— Ah!... je croyais que le mot *amour* signifiait la même chose par tous pays.

— Chez nous, ce mot-là n'a pas de signification; je me trompe : il est ridicule.

— Et moi qui n'avais que de l'amour à vous donner!

— C'est parce que je m'en doutais, dit en riant la jeune New-Yorkaise, que j'ai permis à ce *gentleman* de me faire la cour. Vous n'avez pas de fortune, tandis que lui jouit de quarante mille piastres de revenu.

— Ah! voilà donc votre amour, à vous, Américaines?

— Nous n'en connaissons pas d'autre. L'homme, à nos yeux, ne représente qu'une certaine somme d'argent, c'est-à-dire de bien-être. Quand nous nous marions, nous n'épousons pas un homme, nous épousons une fortune.

Julien était littéralement abasourdi de cette franchise qui articulait tout et ne dissimulait rien.

— Et pourtant, dit-il, comme s'il se fût parlé à lui-même, un homme et une femme qui s'aiment sont heureux! Quand l'homme est fort et énergique, il trouve toujours quelques pans de mousseline blanche à jeter sur les épaules de sa femme ou de sa maîtresse, et une fleur pour parer son corsage ou poser dans ses cheveux. Qu'importe d'ailleurs que toutes les aspirations vers le luxe ne soient point satisfaites, si le cœur, la main, les lèvres, les yeux ont un cœur, une main, des lèvres, des yeux qui leur répondent? Y a-t-il dans le monde une somme d'argent ou une position qui vaille les transports, les extases

de deux âmes qui s'abandonnent à leur amour? Ah! Sarah! s'écria-t-il en s'adressant à l'Américaine, dont la beauté semblait à cette heure plus provoquante que jamais, je voudrais avoir un million de piastres : je les jetterais dans la baie pour un seul battement de votre cœur!

— Si vous aviez cette somme, vous seriez plus sûr d'arriver à vos fins en m'en faisant présent. Mais ce n'est pas votre faute, mon cher monsieur Julien, si vous déraisonnez. La faute en est à vos Françaises, qui sont bien, comme je vous le disais hier, les femmes les plus stupides de la terre. Ce sont elles qui entretiennent dans le monde la somme d'idéal, c'est-à-dire de mensonge, qui s'y trouve. Au lieu de ne s'attacher qu'à ce qui est réel et positif, au lieu de demander carrément à l'homme du bien-être et même du luxe, elles se contentent tantôt d'un esprit aimable ou d'un caractère enjoué, tantôt d'un titre ou d'une fugitive promesse d'amour : toutes choses qui ne valent pas le bout de soie dont je lace mon brodequin. Si vous voulez vous marier à une Américaine, dépêchez-vous d'acquérir une fortune, ou bien vous n'avez plus à prendre qu'un parti : c'est de retourner chez vous, où une riche Française n'hésitera pas à marier ses écus à votre bonne mine.

— Et quel parti me conseillez-vous? demanda traîtreusement Julien.

— De rester et de travailler. Je me marie dans quelques jours, c'est vrai; mais cela ne m'engage à rien. Nous continuerons toujours à nous voir, car vous resterez toujours mon ami, n'est-ce pas?

— Hélas! soupira Julien, et la *flirtation?*

— La *flirtation* sera finie, puisque mon but sera atteint, et que mon mari, je pense, contentera tous mes caprices.

— Et s'il voulait s'y refuser?

— Alors, tant pis pour lui.

— J'aurais donc encore une chance?

— Oui, si vous êtes devenu bien riche!

Julien croyait rêver, il essaya néanmoins de dissimuler le dégoût que lui inspirait une telle impudence.

— Bravo! s'écria-t-il; voilà ce qui s'appelle de l'indépendance! Si mon compatriote M. Esquiros vous connaissait, il mettrait sûrement votre nom dans son calendrier, et vous fêterait comme une sainte.

Julien, sans doute, n'avait jamais lu M. Esquiros, ni la belle *miss* non plus, heureusement.

— Alors, il lui faudrait établir un calendrier spécial; car il aurait à y mettre le nom de six millions d'Américaines, répondit la jeune *miss* en se rengorgeant dans son patriotisme.

Et Julien, qui avait toutes les envies du monde de jeter le souper de la New-Yorkaise par les fenêtres, la salua là-dessus et s'éloigna sans même laisser tomber un seul regard sur le *gentleman*, qui, durant toute la conversation, avait fait la singulière figure que vous pouvez imaginer. Henreusement, là-bas, on ne connaît pas le ridicule.

XVI

Deux jours après, Julien et Richard causaient ensemble, dans la maison de la sixième avenue. Il était dix heures

du matin; Julien était encore couché, tandis que Richard feuilletait quelques paperasses de l'air du monde le plus ennuyé.

— Ma foi! je l'avoue, disait celui-ci, il y a en Amérique des coquins qui en remontreraient aux plus vieux habitués de nos bagnes d'Europe. Pouvant momentanément disposer ces jours derniers de deux mille piastres, j'avais acheté, en prévision d'une forte hausse, trente actions du chemin de fer de *New-Haven,* et voilà que je viens d'apprendre la banqueroute de son gérant, qui s'est enfui après avoir émis près de deux mille fausses actions! Cette valeur était cotée hier soixante et onze piastres: aujourd'hui on trouverait à peine preneur à trente-cinq. Plus de cinquante pour cent de perte, Julien!... Et dire que la législation de ce pays est impuissante à punir ce gaillard-là![1]

— Cela t'étonne? pas moi. Dans un pays où l'assassinat est toléré sous prétexte de *self defence,* le vol, parbleu! peut bien être permis. Ne va-t-on pas même, ici, jusqu'à dire, en parlant des voleurs qui réussissent, que ce sont des hommes bien intelligents? Mais, dis-moi, est-ce que, par hasard, les mœurs de ta patrie d'adoption commenceraient à te paraître un peu trop indépendantes?

Richard allait répondre, lorsqu'on frappa deux coups à la porte.

[1] Vers le commencement de juillet 1854, à New-York, Robert Schuyler, à la fois président et gérant du chemin de fer de New-Haven, faillit en effet dans les circonstances racontées par Richard. Les légistes reconnurent qu'en sa qualité de gérant, qui lui donnait les pouvoirs les plus étendus, *il avait,* jusqu'à un certain point, *le droit d'émettre même de nouvelles actions!...* et sans doute aussi d'en empocher le montant.

Il s'empressa d'aller ouvrir ; on apportait une lettre parfumée à l'adresse de Julien.

— Qui, diable, peut t'écrire si matin ? s'écria-t-il en jetant le billet sur le lit de son ami.

— Quelque invitation sans doute, répondit celui-ci avec distraction.

Et il décacheta la lettre, non sans un certain battement de cœur.

L'écriture était élégante et fine, et la signature, tracée d'une main ferme, était celle de Sarah ; il lut :

« Mon cher Julien, vous êtes un charmant garçon, très-
» amusant parfois. Vous parlez comme on écrit en France,
» c'est-à-dire avec feu, charme et poésie. Si vous aviez
» quelques centaines de mille dollars, vous feriez un
» *gentleman* accompli et très-couru de nos femmes. Mais
» hélas ! ici nous ne sommes plus en France, et votre es-
» prit, quelque brillant qu'il soit, ne vous fera pas trou-
» ver une riche héritière. Nous autres, Américaines, nous
» ne demandons point d'un homme à marier s'il est ai-
» mable, s'il est poëte, s'il est orateur, non ; mais simple-
» ment : *Combien vaut-il ?* Or, la réponse nous décide
» selon le nombre de chiffres dont elle se compose. Une
» chaumière et un cœur nous paraissent très-insipides, et
» nous faisons de l'un à peu près autant de cas que de
» l'autre. Un mari n'est point pour nous un amant, c'est
» un homme qui paye nos dettes, entretient notre mai-
» son, nous donne luxe et richesses. En revanche, nous lui
» donnons assez régulièrement un enfant tous les deux ans ;
» nous sommes froides et positives ; car tout notre feu s'est

» dissipé en *flirtant;* c'est pourquoi généralement nous
» faisons des compagnes faciles à vivre.

» La jalousie, ce sentiment si développé en France, nous
» est complétement inconnue; nous accordons à nos ma-
» ris la même liberté que nous leur demandons. En un
» mot, le mariage, au lieu d'être pour nous une lourde
» chaîne portée par des épaules insoumises et révoltées,
» est tout simplement un lien que nous sentons à peine et
» qui ne nous meurtrit jamais.

» Adieu! Remerciez-moi de vous avoir désillusionné;
» car ce qui fait le malheur de la vie, c'est de ne pas voir
» les choses sous leur vrai jour et de ne pas les appeler de
» leur vrai nom.

» Je pars demain pour la Caroline du Sud avec mon
» mari.

» SARAH. »

Julien finissait assez tristement la lecture de son billet, lorsque Richard, relevant la tête, lui dit en riant :

— A propos... et *miss* Sarah?

— Qu'un eunuque l'emporte! s'écria Julien avec rage.

— Le souhait est galant! Dis-moi donc ce que sont devenues tes amours avec elle.

— Ah! fit Julien d'un ton qui voulait paraître léger, je veux bien avoir le sort du roi Midas si je crois plus jamais au cœur des femmes de ce pays!... Tu avais deviné presque ce qui allait m'arriver.

— Comment cela?

Et Julien lui raconta la soirée chez *miss* Laura, le souper chez Thompson et la rencontre chez Lovejoy; il lui

lut également le billet qu'il venait de recevoir, tout cela brillamment accompagné d'imprécations et de railleries à l endroit des femmes libres et des philosophes américains.

— Pauvre ami! soupira Richard, lorsque Julien eut achevé son récit; retourne vite en Europe! Ici tu ne saurais vivre, tandis que là-bas encore il y a place pour les fous!

— Et où y a-t-il des fous plus grands, et surtout des folles plus grandes que dans ce pays? s'écria Julien avec emportement; des femmes qui ont mis de côté leurs jupes et pris des pantalons; qui aspirent à être avocats, représentants du peuple et présidentes d'une république; d'autres femmes qui nous disent crûment que l'amour est un sentiment ridicule, et qu'il n'y a de réel et d'enviable que les dollars;... par ma foi! il y a à Charenton de pauvres gens qui n'ont pas dit ou fait le quart de ces énormités!

— Est-ce ainsi que tu te sers de ton intelligence? Au lieu d'observer chaque chose paisiblement, tu te passionnes d'abord, décidé d'avance à trouver détestable tout ce que tu vas entendre ou voir. Et si je te répétais bien sérieusement que c'est toi qui es le fou et que c'est ce peuple qui est le sage?...

— Je n'en serais, certes, pas davantage convaincu!

— Et pourtant, cela est vrai. Ces femmes qui demandent pour elles la même liberté que celles dont jouissent les hommes sont dans le droit, comme celles qui nient l'amour sont dans la vérité. Lorsqu'une chose lui fait envie, est-ce qu'en dépit de tous les règlements du monde une femme ne contentera pas son caprice? Pourquoi donc ne pas accepter en théorie une liberté dont la pratique est

universelle? Et quant aux droits de la femme, on les a méconnus! jusqu'ici elle n'a fait que des petits : elle n'a pas été *mère!* Dans quelques années, dans quelques mois peut-être, l'Amérique ajoutera un fleuron brillant à sa couronne de progrès par l'application de ces principes, justes autant féconds, à savoir :

Que la femme est libre;

Qu'elle ne doit former d'union que suivant son libre arbitre et pour le temps qui lui convient;

Que ses enfants sont sa propriété et non celle d'un père toujours douteux, et qu'à ce titre ils doivent porter son nom...

En face de ces idées qui gagnent ici du terrain chaque jour, combien la France, qui se croit avancée sur la Turquie, paraît arriérée sur l'Amérique... Les Français rêvent l'affranchissement des femmes à Constantinople, et ils n'admettent pas l'indépendance des femmes à New-York... Ils ne comprennent que la demi-liberté; ils n'admettent que l'inconséquence...

— Allons, allons, je le vois, tu n'as pas seulement de l'avenir dans le commerce, tu en as aussi dans la politique... de ce pays.

— Certes! je suis bien bon de te prendre au sérieux, alors surtout que vingt expéditions importantes m'appellent à mon *office.* Demain, 4 juillet, fête nationale, toutes les affaires seront arrêtées ; il me faut donc aujourd'hui faire double besogne, adieu... Nous nous retrouverons ici la nuit prochaine.

— Déjà demain 4 juillet? alors je n'ai plus que quarante-huit heures à rester avec toi.

— Mais, tu n'as d'affaires nulle part.

— C'est précisément ce qui te trompe. A quelle heure penses-tu revenir ce soir ?

— A minuit.

— Bien, ce sera une bonne heure pour aller souper ; je t'invite et nous boirons non-seulement *à la transportation en Turquie de toutes les femmes américaines*, mais aussi *au succès de ma mission dans l'île de Cube.*

— *De la mission dans l'île de Cube ?*

— Oui.

— Explique-toi.

— Sache donc qu'une expédition formidable s'organise contre l'île de Cube. Des armes de toute espèce, des chevaux, des canons et jusqu'à des *steamers* ont été achetés ; dans les trente-deux États de l'Union des hommes de tout âge s'enrôlent chaque jour ; les chefs sont trouvés ; tout sera entièrement prêt dans quelques semaines. Mais avant de risquer l'entreprise, on veut cette fois s'assurer le concours des Havanais eux-mêmes. Des hommes inconnus, sachant combien j'étais hardi et fort, et de plus jugeant qu'avec mes goûts et mon laisser-aller d'artiste, je paraîtrais moins suspect que d'autres, sont venus me proposer de servir leur cause. Nous sommes quatre envoyés ; un Portugais, un Napolitain, un Espagnol et moi. C'est après demain, jeudi, qu'il me faut partir, et...

— Tu ne partiras pas !

— Et la raison ?

— Tant que j'aurai quelque influence sur toi je m'opposerai à ce que tu fasses cette folie, la plus amère et la plus grande qui...

— Tais-toi donc! ne vas-tu pas déjà me voir pendu comme cet imbécile de Lopez!

— Ce malheur-là ne serait pas seulement possible, il serait probable.

— Oui, si j'allais là sans arrière-pensée. D'abord sois bien convaincu d'une chose : c'est que si je m'aperçois que les *flibustiers* veulent travailler pour les Américains, je suis homme à vendre la mèche ; car j'aimerais encore mieux commettre une trahison que d'aider à l'agrandissement d'un peuple aussi brutalement positif. Je ne tenterai quelque chose que dans le cas où il s'agira uniquement de l'indépendance de l'île. S'il y a pour moi du danger ou s'il n'y en a pas, là n'est pas la question ; c'est de savoir s'il y a du plaisir, de l'amour et de joyeuses parties. Or, mon cher, la Havane est un nid de femmes délicieuses. Qu'est-ce que cela me fait, à moi, de courir le risque d'être pendu, si je cours aussi la chance d'aimer une jolie fille aux yeux noirs et d'en être aimé! Là-bas plus qu'ailleurs les fleurs sont belles et parfumées ; les arbres magnifiques ; la sève chaude, et les cœurs ardents et jaloux. C'est une nature comme celle-là qu'il me faut! J'aime les végétations folles, les chaleurs tropicales, les amours rugissantes. Parlez-moi d'un pays où la chair des femmes brûle tandis que leur cœur s'ignore! et non de ces contrées où leur esprit est corrompu quand leur corps est de marbre! Et puis, vois-tu, j'aime les aventures ; j'aime cette vie échevelée que coudoient à la fois les périls, les accidents, les rencontres fortuites, les occasions agréables, les soupers à quatre, les duels, les maîtresses passionnées, les coups de poignard jaloux, les fuites dans

les montagnes, les brigands dans les bois, les jeunes filles au bord des rivières... cette vie où toujours un grand soleil brille, où l'amour rayonne, où le cœur chante, où l'oiseau rit; où l'âme, perpétuellement enthousiasmée, est sans cesse prête pour le plaisir, la lutte ou le baiser. Oui, pour moi, l'existence à vingt ans n'est qu'un brillant héritage qu'il faut dévorer, car on ne jouit de sa jeunesse qu'en la prodiguant. Dis? n'est-il pas beau de vivre sans calcul, de s'abandonner à ce dieu des dieux, qui aime les natures jeunes et les femmes jolies : l'imprévu ! Mais toi, toi! que sont tous tes jours? que sont les jours de tous ces hommes qui trafiquent et font des additions jusque dans leur sommeil? Des bras de bascule, des parties de machine dont tous les mouvements sont prévus à l'avance. Fi donc de cette vie ignoble, où les instincts se sacrifient éternellement à la règle; de cette vie froide et décolorée où la méthode l'emporte sur l'inspiration; où la raison commande à l'enthousiasme, où un peu d'or pèse davantage dans la balance que les plus belles pages de nos poëtes ou que le sourire de la beauté. Tu as beau dire, ami, j'aime encore mieux ma folie que ta sagesse. Les gens sages sont tous des gens médiocres; il n'y a que les fous qui aient du génie, et qui osent tenter les hasards d'où ils doivent sortir millionnaires ou......

— Bon Dieu! murmura Richard, d'un ton presque douloureux, ne ferez-vous pas un miracle en faveur de Julien?

En disant ces mots, il ouvrit précipitamment la porte de sa chambre et la referma sur lui. Une minute après Julien entendit des pas connus retentir dans la rue.

tait son aîné, qui allait en courant s'informer du prix de la cochenille et de l'indigo.

Presque aussitôt deux coups de pistolets suivis immédiatement de cent autres moins fortes détonations, résonnèrent dans la maison.

Julien se jeta sur le cordon de la sonnette.

— Qu'est-ce ? demanda-t-il à la fille qui accourut.

— Comment ! monsieur ne sait pas ? Mais c'est la république qui commence avec les enfants à célébrer la journée de [illegible]

— Je l'avais oublié, fit Julien de mauvaise humeur.

Et, [illegible] sa toilette, il acheva de s'habiller, tandis que mille explosions s'entendaient déjà dans les quartiers environnants.

XXVI

LE 4 JUILLET AUX ÉTATS-UNIS.

J'ai vu célébrer bien des fêtes nationales, j'ai assisté à un nombre prodigieux d'anniversaires politiques.

En France, en Espagne, en Angleterre, en Italie, presque par toute l'Europe, j'ai vu les peuples se réjouir avec esprit et urbanité.

Aux États-Unis, c'est différent. Il faut dire cependant que si la joie est en raison du bruit causé, des accidents survenus et du liquide consommé, les Américains sont le peuple du monde qui s'amuse le plus.

En Europe, nous avons encore des feux d'artifices, des illuminations, [illegible] les

concerts... En Amérique on a supprimé tout cela et on l'a remplacé par... *des pétards !*

Par des pétards; oui ! Il est vrai que, tout républicains qu'ils soient, ils ont fait la chose royalement, et qu'au jour de leurs fêtes, ils comptent les pétards par millions de millions.

Mais c'est le 4 *juillet* surtout, anniversaire de leur indépendance, que brillent l'esprit et le génie des Américains.

Par toute l'Union, ce qui tonne ou s'entend ce jour-là au-dessus des grandes villes, des bourgs et des campagnes, ce n'est pas le bruit des canons, le son des cloches, le cri joyeux des multitudes... c'est le pète-pète assourdissant et continu de tous les pétards que le monde a pu fabriquer en douze mois. De sorte que l'Union, durant vingt-quatre heures, n'est plus qu'une immense *pétardière*.

Aussi ses ennemis observeront qu'il peut bien lui être permis, une fois par année, de changer une lettre à son véritable nom.

Nous autres Français, lorsque nous voulons affirmer notre préférence pour un objet quelconque ou notre possession, nous disons : *Je ne le donnerais pas pour une couronne.*

Comprenez-vous à présent pourquoi les Américains aiment mieux dire : *Je ne le donnerais pas pour un pétard?*

Le pétard, en effet, est la chose du monde avec laquelle le caractère des Américains ait le plus d'affinité. Ce petit joujou, vide autant que bruyant, conviendrait bien mieux dans leurs drapeaux que le bonnet phrygien.

Le 4 *juillet*, à New-York, vous, étranger, vous sortez paisiblement dans la rue; mais, sous prétexte que c'est

une fête publique, vous avez, à tous les coins de rue, à essuyer la poudre des pistolets qu'on fait partir à quelques pouces de votre visage, ou à passer sur un baril de pétards enflammés, bien heureux quand vous revenez sans un bras fracassé ou sans un œil perdu!

Il est inouï de dire le nombre d'accidents qui arrivent ce jour-là dans toute l'Union. Ce sont des pétards partis dans les yeux, des pistolets qui crèvent dans la main, des balles, laissées *par mégarde* dans le canon des fusils, qui tuent *une connaissance*; enfin, tous les genres de malheurs qui peuvent résulter de l'usage de la poudre par les enfants.

N'importe! Les pères américains n'en continuent pas moins, chaque année, à dépenser ce jour-là plusieurs dollars pour donner à leurs fils la satisfaction du pétardement: c'est obligé. Quelle riche mine pour les Cham et les Bertall, que le 4 *juillet* aux États-Unis! que ces respectables familles, composées du père, de la mère, des tantes, des grandes sœurs, pompeusement réunies sur le perron de leur maison pour voir partir deux cents pétards! Le *Herald*, le *Times* ou la *Tribune*, je ne sais plus quel journal de New-York, ne contenait-il, pas *le grand lendemain* de 1854, les lignes suivantes:

« Les directeurs de l'École des sourds-muets ont conduit hier leurs élèves dans un grand champ, près New-York. C'est avec attendrissement que l'on a vu ces pauvres êtres prendre leur part dans les réjouissances générales. Abondamment pourvus de pétards, ils semblaient prendre le plus vif plaisir au zig-zag de la poudre, dont ils n'entendaient pas l'explosion. »

Après cela, je ne serais pas étonnée que l'année prochaine, grâce à cette loi de progrès qui régit tout ce qui est américain, les corporations des villes et l'État lui-même ne tassent des fonds spéciaux pour l'achat et la distribution gratuite de pétards par toute l'Union, à chaque retour du 4 *juillet*.

Et je serais encore moins surprise de voir les patriotes américains proposer :

Que tous les officiers publics des États-Unis, depuis le président jusqu'au plus humble *policeman*, fussent tenus ce jour-là de se rendre au Capitole, et, après avoir rendu grâces aux dieux, de faire partir l'un après l'autre, pompeusement, solennellement, religieusement, un ou plusieurs pétards sacrés.

Le président allumerait la première mèche;

Le vice-président la seconde;

Ensuite viendraient les ministres;

Puis les gouverneurs des États;

Et ainsi de suite, jusqu'au dernier degré de l'échelle gouvernementale...

Ma foi! ce serait alors le cas de dire : *Much ado about nothing*. — *Beaucoup de bruit pour rien*.

XVIII

Richard et Julien se retrouvèrent en effet dans la nuit suivante. Celui-ci vit avec douleur que son ami était incorrigible; Richard eut sujet de faire la même observation vis-à-vis de Julien. L'un et l'autre ayant donc perdu toute espérance de conversion mutuelle, ne songèrent plus

qu'à égayer les derniers moments qu'ils devaient passer ensemble. Ils soupèrent en *viveurs*; mais le matin étant venu, et Julien ayant à se rendre à *Long-Island*, point de réunion pour les émissaires des *flibustiers*, ils durent se quitter et se dire adieu.

— Je ne sais, dit Julien en prenant la main de Richard, mais quelque chose m'assure que tu n'es pas perdu pour la France et que je te retrouverai plus tard, là-bas, complétement revenu de tes idées américaines.

— Tout est possible, Julien; on a vu des rois épouser des bergères; on a vu M. de La Rochejacquelein...

— C'est vrai; j'oubliais que pour toi il n'y avait de fixe dans le monde que l'intérêt. Si donc dans un an, dans deux ans, dans dix ans, ton intérêt te porte à redevenir Français, tu seras dans des dispositions excellentes pour lire ces pages, ami, le seul souvenir qu'en te quittant je puisse te laisser.

Et Julien tirant de sa poche un manuscrit soigneusement calligraphié, le présenta à Richard d'un air à la fois insouciant et sérieux.

— Tiens! ne vas-tu pas faire du sentiment? dit celui-ci; tu sais bien que je n'ai pas besoin de paperasses de toi pour me rappeler ta folle, mais franche amitié. Voyons! qu'est-ce que ce gribouillage?

— C'est mon livre sur l'Amérique; tu liras cela, te dis-je, quand le jour sera venu.

— L'Amérique jugée à ton point de vue? Ah! pardieu! cela doit au moins être drôle! Est-ce que tu songerais, par hasard, à publier tes observations sur ce pays?

— Cela m'est indifférent; ce manuscrit, je te le donne.

Si tu te repens un jour d'avoir renié la France, tu publieras ce livre : M. Lafeuillade-Chauvin lui-même, en faveur de cet acte, te pardonnera l'inconsistance de ton patriotisme.

— Et.., le titre de ce livre?

— Tu auras le choix : *l'Amérique à l'envers; le Juif-Errant aux États-Unis*, ou *les Sauvages du Nouveau-Monde.*

— Voilà qui est appétissant! et je veux, ma foi, te lire dès que je n'aurai plus d'affaires.

— Malheureux! tu es déjà trop Américain; tu ne me liras jamais!

Et Julien, souriant, ouvrit ses bras à Richard pour lui dire adieu dans une bonne et fraternelle étreinte. Celui-ci serra affectueusement Julien sur son cœur; ils s'embrassèrent, se rendirent mutuellement justice, et, après avoir convenu d'une fréquente correspondance, ils se séparèrent en se jetant l'un à l'autre l'adieu des amis : *Au revoir!*

Depuis cette époque, *le Juif-Errant aux États-Unis* a fait bien de la route; il est maintenant dans mes mains, et c'est à lui que j'emprunte la plupart des tableaux et scènes de mœurs retracés dans les suivantes pages.

LA NOUVELLE-ORLÉANS

ET

L'ESCLAVAGE

Les bouches du Mississipi forment, on le sait, un immense delta s'avançant et s'épanouissant dans le golfe du Mexique comme une gerbe immense de grandes rivières. La terre n'est visible en mer qu'à très-courte distance, car les bords sont plats et s'élèvent à peine de quelques pouces au-dessus du niveau de l'eau. Puis, une fois *entré*, on remonte le fleuve à travers une longue succession d'îles et de lacs, sans autre point de vue curieux que le *Meschacébé* lui-même, qui roule un amas prodigieux de vase, nourrit une multitude inouïe de crocodiles, et ressemble parfois à une grande mer intérieure. La Nouvelle-Orléans, qu'on appelle aussi en anglais *la ville du Croissant*, à cause de son apparence demi-circulaire, est située sur la rive gauche, à cent milles de l'embouchure. Loin de reposer sur un plateau plus élevé, elle est, au contraire, bâtie sur un fond humide que dépasse le niveau du fleuve et que celui-ci submergerait constamment sans les *levées* construites et entretenues à grands frais sur ses bords.

D'après sa position seulement, faut-il s'étonner qu'elle

soit souvent le berceau de cette fièvre terrible qui [illegible] avec tant d'aveugle violence et d'âpre malignité sur tant d'émigrants qui vient chaque année tenter la fortune sur son sol inhospitalier?

J'ai habité le Canada. C'est un pays nouveau, plein de riches éléments, dont la religion, les mœurs et coutumes, les habitudes et les instincts sont tout français; de plus, le climat est salubre, les productions variées, la chasse et la pêche abondantes, les horizons incomparables. Comment se fait-il que presque tous nos compatriotes qui émigrent vont s'établir en Louisiane et non à Québec ou à Montréal? J'ai toujours été douloureusement surprise de cet empressement à faire voile vers une terre que la fièvre jaune, les serpents à sonnettes et les brigands de toutes les nations infestent à qui mieux mieux, autant que de cette indifférence pour un pays qui renferme tant de ressources fécondes, de richesses natives et d'attraits nombreux.

Julien parvint à la Nouvelle-Orléans au commencement d'octobre 1853. La ville se remettait lentement des terribles secousses que lui avait imprimées la fièvre jaune de l'été précédent. A aucune époque de son histoire, elle n'avait, dit-on, vu sévir le fléau avec autant de persistance et d'universalité. Près de quarante mille Européens ou créoles moururent en Louisiane dans le seul espace

Il n'y a que les créoles habitant la Nouvelle-Orléans ou les étrangers complétement acclimatés qui soient à l'abri de la fièvre jaune. Les créoles de la campagne sont tout aussi exposés que les émigrants nouveaux venus. Ceux mêmes de la ville qui ont passé quelques années *à l'extérieur* courent, dès leur retour, les mêmes dangers qu'un Européen de première année.

de quatre mois. La Nouvelle-Orléans, pour sa part, en comptera vingt mille. Les morts se ramassaient par centaines; des carrés entiers de maisons voyaient leur population s'en aller dans la tombe, et souvent dans la rue on recueillait une foule de petits enfants dont les parents venaient de mourir. Sur la porte de plusieurs habitations, on lisait parfois : *Ici, il y a quatre, cinq, sept, dix morts!* Cette indication était donnée pour le conducteur du tombereau qui ramassait les cadavres. Dans une chambre, entre autres, on trouva le père mort sur le plancher, trois petits enfants morts également sur leur paillasse, et la mère, qui venait d'accoucher, morte aussi avec son nouveau-né. Le journal d'une paroisse qui n'avait pas encore été atteinte, voulant exciter ses lecteurs à des souscriptions en faveur des victimes, écrivait :

« Tandis que nous vivons ici paisibles et dans une sécurité à peu près complète, un drame sombre, aux péripéties douloureuses, se passe en bas du fleuve, dans la première ville de l'État. La mort frappe chaque jour par centaines parmi la population effarée de la Nouvelle-Orléans. Quand s'arrêtera ce fléau de l'épidémie?... C'est là l'effrayant point interrogatif qui se dresse devant toutes les imaginations. En attendant, on raconte des récits horribles, des histoires lamentables, que se refusent à croire le cœur autant que la raison. Mais, en faisant même la part aux exagérations des journalistes et des correspondants, il reste un fond de vérité lugubre qui appelle à la fois l'horreur, la compassion et la pitié...

» Mais qui peut dire le chiffre réel de tant de morts? Tant de pauvres êtres ont fini de vivre, dont nul ami n'a

soigné la maladie, *dont nul médecin n'a constaté le décès*. Tant de malheureux ont été ensevelis, *dont on ne connaissait pas même le nom, l'âge, la nationalité* ! Ne recevons-nous pas ce soir le bulletin sépulcral de la journée du 21 août qui compte deux cent quatre-vingt-trois nouvelles morts !... »

II

Julien passa quelque temps sans user des lettres qui lui avaient été données à New-York pour la Nouvelle-Orléans. Il est si bon, trouvait-il, de faire le vagabond ! de se laisser vivre sans obligations vis-à-vis le monde, de s'oublier partout où il vous plaît, sans avoir à se rappeler qu'on vous attend pour dîner ou pour aller au bal ! D'ailleurs il n'était pas fâché de prendre par lui-même une première vue. Il y avait à peine un mois que le fléau avait disparu, et déjà la vie et le mouvement débordaient de toutes parts. Le désir ardent de rattraper le temps perdu en affaires comme en réjouissances se trahissait partout. Les *levées* et les trottoirs étaient encombrés de marchandises, les magasins préparaient des étalages merveilleux, le théâtre d'Orléans, riche d'une nouvelle troupe, allait rouvrir ses portes ; enfin les hôtels commençaient à refluer de voyageurs venus du Nord pour chercher un hiver plus doux sous un ciel moins brumeux.

C'était à la fin du mois d'octobre, au moment le plus chaud des élections. Tous les murs de la ville étaient bariolés d'affiches de toutes couleurs, indiquant les noms ou retraçant les professions de foi des candidats pour le sénat

ou le congrès. Cinquante mille piastres étaient pariées par deux seuls individus de partis opposés. Les *whigs* ne parlaient de rien moins que d'écraser les démocrates ; les démocrates répondaient que les *whigs* n'existaient plus. De part et d'autre éclataient une violence et un acharnement incroyables ; les whigs envoyaient des hommes déchirer les placards démocrates, et ceux-ci leur rendaient le procédé avec usure. Nulle part Julien n'avait assisté à un plus grand désordre moral. Des hommes inconnus allaient de quartier en quartier et de scrutin en scrutin acheter les votes, soit en argent, soient en verres de liqueurs pris à la barre *ex abrupto*. Dans une paroisse de la Louisiane, il vit, à l'occasion d'une élection pour *procureur de district*, des tables, chargées de mets et de boissons, ouvertes avant le vote à tous les électeurs et payées par les candidats. C'est un peu plus ou un peu moins de whiskey et de jambon qui décide de la victoire. En voilà un pays qu'on ose proclamer le plus indépendant du monde ! Un pays indépendant, celui où la canaille, qui a le droit de vote, peut, entre les mains d'un riche scélérat, faire pencher la balance électorale du côté de l'inconnu et livrer la représentation tout entière à une bande de coquins ? Allons donc ! la Russie, à ce compte, serait un paradis politique ; car on n'y reconnaît qu'un maître, tandis qu'aux États-Unis il faut subir la pression des cliques les plus diverses et les plus honteuses !

En Europe, dans les pays soumis au régime représentatif, les hommes qui osent se présenter devant les électeurs sont loin d'avoir chacun les mêmes opinions et les mêmes titres au suffrage populaire. Mais ils ont tous, à

défaut de talent, quelque mérite d'esprit ou de caractère, du dévouement ou de l'expérience, des antécédents ou des amis. Julien ignorait s'il en était ainsi dans les États de l'Union ; il avait quelque raison d'en douter lorsqu'à la Nouvelle-Orléans il voyait des gamins de vingt et un ans, qui n'avaient pas plus d'instruction que de barbe, et qui rougissaient devant un homme comme de jeunes filles, se porter candidats pour le congrès ! Ne vit-il pas également un enfant du même âge, plus nul encore s'il était possible, élu trésorier-percepteur de toute une grande paroisse[1] ? Le suffrage universel vu de près, aux États-Unis, n'est pas, je vous jure, quelque chose de bien engageant pour *les vieilles perruques* de l'ancien monde ; et il en sera toujours ainsi tant qu'on ne lui aura pas donné pour base l'éducation et qu'on ne l'aura pas affranchi de ces influences ignobles qui déshonorent moins ceux qui les subissent que ceux qui s'en font une arme de combat.

Le matin des élections plusieurs bandes achetées et secrètement dirigées par le même homme qui venait de leur faire distribuer près de cinquante mille francs[2], *s'emparèrent* des portes de chaque *poll* (lieu de scrutin), ne laissant pénétrer dans l'intérieur que les *citoyens* conduits par un des leurs. Les électeurs paisibles, n'osant s'aventurer dans ces véritables coupe-gorges, laissèrent le champ libre à ces commissaires improvisés et assurèrent la *victoire* du parti démocrate. Il n'y en eut pas moins, comme dans toutes les occasions semblables, une ample distribution de coups de pistolets, et le triomphe d'un

[1] Les paroisses, en Louisiane, équivalent à nos cantons.
[2] Historique.

parti sur l'autre fut signalé par quelques enterrements de plus le lendemain.

Depuis trois semaines déjà Julien était dans la grande métropole du Sud et il n'avait pas encore cherché à pénétrer dans la société créole. Il lui semblait d'ailleurs n'avoir vu par la ville que d'antiques mères et que de grandes filles; quant à la femme, type éternel de beauté, de jeunesse et d'amour, il commençait à croire qu'elle n'était qu'un mythe à la Nouvelle-Orléans. A certaines heures du jour, dans une ou deux rues privilégiées, où les magasins sont plus riches et plus brillants, il avait bien aperçu quelques rares promeneuses; mais c'étaient plutôt des ombres que des femmes. A peine pouvait-on saisir, comme un éclair, les lignes chiffonnées de leur physionomie, qu'encadraient de larges bandeaux de jais et où brillaient de belles dents d'ivoire et des regards d'opale ou de saphir.

Enfin, il se résolut à aller porter lui-même les lettres d'introduction qu'on lui avait remises à New-York. Il se présenta aux adresses indiquées sur ces lettres; il apprit partout qu'il ne pourrait voir ceux qu'il cherchait qu'à leur *office*. Il s'y rendit. Ils le reçurent tous avec urbanité, causèrent avec lui des habitudes du pays, lui prédirent beaucoup de fêtes pour la saison qui allait suivre, et enfin l'invitèrent à déjeuner ou à dîner, soit pour le jour même, ou pour les jours suivants, chez Victor ou chez Moreau. Il accepta, et les voyant ainsi le conduire au restau-

rant et ne l'engager jamais à aller les voir ailleurs qu'à leur *office*, il jugea qu'ils étaient tous garçons, comme lui, ce qui ne laissa pas de le surprendre, eu égard à l'obésité ou au gris de barbe de quelques-uns d'entre eux.

Un soir où, plus embarrassé de sa personne que de coutume, il allait se retirer modestement dans son *boarding*, il avisa une grande affiche jaune annonçant pour le soir même *le Prophète*, au théâtre d'Orléans.

Le Prophète en Amérique! pensa Julien; voilà qui promet d'être drôle. J'y veux aller. On dit d'ailleurs que le théâtre ici est le rendez-vous naturel des belles créoles; voyons enfin si elles valent leur réputation.

Et il se dirigea vers le théâtre d'Orléans.

Une créole, se disait-il en longeant la rue Royale, ce doit être, si les romans ne m'ont pas trompé, un être paresseux et nonchalant, aux grands yeux demi-voilés, au sourire languissant, au profil doux et pur... J'adore l'indolence chez les femmes, et c'est ce qui me fait préférer les créoles aux Italiennes et même aux Françaises... Et puis, sous le ciel embrasé de la Louisiane, les cœurs comme les yeux doivent brûler d'amour.

Il allait entrer dans le théâtre lorsqu'une jeune mulâtresse accroupie sur le seuil et entourée de fleurs lui cria d'une voix perçante :

— Monsieur, achetez-moi un bouquet; achetez-moi ces roses qui sentent si bon!

Julien la contempla un moment avec pitié... Pauvre fille, pensa-t-il, pauvre esclave! qui seras impitoyablement fouettée ce soir si tu n'as pas échangé contre quelques dollars ta moisson parfumée! Comme la liberté te semble-

rait doute! Comme ta délivrance inonderait de joie ton âme sauvage et poétique!

Ai-je besoin de dire que Julien avait pleuré sur les pages de madame Stowe?

— Combien ces roses, jeune fille? dit-il en étendant la main vers l'étalage de la marchande.

— Quatre *escalins*, monsieur, et c'est pour rien que je vous les donne; mais une autre fois vous ne m'oublierez point; demandez Nisa, et tout le monde vous dirigera vers moi.

— Est-ce pour vous, mon enfant, que vous vendez ces fleurs? lui demanda Julien, étonné de l'air libre et gai de ses manières.

— Non, monsieur; c'est pour madame Louvet, ma maîtresse.

— Et si, le soir, votre corbeille est encore pleine; si la vente a été mauvaise, vous gronde-t-on? vous frappe-t-on?

— Ah bien oui! fit la mulâtresse avec l'insouciance d'une femme de chambre française, elle ne s'en inquiète seulement pas! Je vais les vendre le lendemain matin au marché pour quelques *picaillons*, et voilà!

— Et qui veut des bouquets? de jolis bouquets? se mit-elle à crier à pleine voix pour attirer les passants.

Julien s'éloigna assez confus.

— N'importe! se dit-il, l'esclavage est la honte de notre civilisation! La couleur, comme la naissance, n'est qu'un accident; et, malgré le riche aspect de la ville, malgré la courtoisie de ses habitants, je ne puis me croire en pays civilisé, en voyant exister un état de choses aussi monstrueux.

Une négresse, vêtue de blanc, avec un madras jaune et

rouge sur la tête, vint à passer. Elle marchait en se dandinant et paraissant très-persuadée de sa beauté. Elle portait à la main un mouchoir brodé et un éventail garni de petites plumes; à son bras, s'enroulait un bracelet de corail, et ses mains étaient chargés de bagues... elle faisait peur!

— *Lolotte ! Lolotte !* lui crièrent les femmes de couleur assises par terre près de leurs bouquets, *vous vini ci!... eh!... où vous gagné si bel robe, si bel bracelet?*

Mais Lolotte, fière, sans doute, de sa toilette, passa sans répondre à ses curieuses amies; elle se contenta d'agiter ses hanches d'une façon encore plus marquée.

— Qui lui donne ces belles robes? demanda Nisa, qui semblait affecter de ne parler que français.

— *Oh! li gagné bon mari, encore! li gagné blanc, m'sieu Dolphe. Toë pas conné li? li gagné longue barbe cabri du menton.*

Julien écoutait parler ces femmes, espérant entendre quelque cri du cœur, ou saisir au passage un verset de la Bible. Ce fut en vain; elles bavardèrent sur leur compagne, pendant une demi-heure, avec une telle volubilité, que, malgré l'attention soutenue qu'il prêtait à leurs paroles, il ne put les comprendre qu'à demi.

Il est vrai que la plupart de leurs mots et locutions lui étaient alors inconnus.

— Est-ce que je serai forcé d'apprendre leur affreux patois pour sonder leur âme et leur arracher le secret de leur triste position? se demanda Julien, en montant les escaliers du théâtre; je crois, ma foi, que je posséderai jusque-là le courage et le négrophilisme!

Et, presque attendri à la pensée de son futur dévouement, il jeta son cigare, refrisa sa moustache et entra dans la salle, non sans avoir jeté sur sa toilette un dernier coup d'œil investigateur.

IV

Le rideau était levé; Berthe gazouillait sa demande, mais Julien oublia bientôt et le *Prophète* et les chanteurs pour n'arrêter sa pensée et ses yeux éblouis que sur les loges resplendissantes, gracieux mélange de femmes, de lumières et de fleurs.

Il n'avait vu jamais réunion si charmante. Toutes les créoles qui remplissaient la salle semblaient faire assaut de beauté. Ce n'étaient pas des femmes, c'étaient des houris!

Parmi toutes ces charmantes têtes, le regard du jeune homme, indécis d'abord, finit par se fixer sur une jeune créole placée presque en face de lui. Elle paraissait avoir vingt-trois ans, et était d'une taille légère et élancée. Ses yeux noirs et ses dents blanches luisaient comme des éclairs; ses lèvres roses et un peu saillantes donnaient à sa physionomie l'expression la plus voluptueuse, tandis que ses bandeaux, d'un éclat opulent, couronnaient de leurs ondes pressées son front pâle et gracieux.

La belle créature! fut sur le point de s'écrier tout haut le jeune homme; quel profil attrayant! quelles mains adorables! Et cette ligne qui serpente de la tempe à la naissance de l'épaule! Et ce bras, blanc aux amoureux contours! qu'elle est belle! qu'elle est belle!

Mais, tout en donnant intérieurement carrière à son enthousiasme, Julien, à sa grande surprise, aperçut une de ses connaissances de fraîche date, M. Duvallon, auquel il avait remis une chaude lettre de recommandation, qui entrait avec la négligence d'un mari dans la loge de la belle créole, et s'asseyait auprès d'elle sans daigner même lui dire un mot.

Il attendit avec impatience la fin de l'acte qui se représentait pour aller saluer M. Duvallon.

Le rideau baissé, les hommes quittèrent la salle et se joignirent dans les couloirs pour causer *affaires*; car à la Nouvelle-Orléans, les créoles se sont, depuis quelque temps, assez américanisés pour ne point les perdre de vue, même au théâtre.

Julien sortit à son tour. Comme il arrivait près du foyer, M. Duvallon quittait sa loge. C'était juste ce que le jeune homme attendait, et il s'empressa d'aller au-devant de lui.

Contrairement à son attente, M. Duvallon le reçut froidement, et d'un air qui dénotait un suprême embarras. On voyait qu'il y avait lutte dans son esprit : le présenterait-il, ou ne le présenterait-il pas? Furieux de cette hésitation, Julien prit le premier prétexte venu pour se retirer, emportant de la politesse créole la plus désavantageuse opinion.

Il avait tort. Toutes ses nouvelles connaissances, qui étaient mariées et qui ne le lui avaient pas appris davantage, en eussent fait autant. Car, si les créoles reçoivent bien les étrangers, s'ils sont affables, doux et bienveillants de relations, ils gardent vis-à-vis d'eux la plus grande réserve quant à leurs familles; et, soit défiance, soit

jalousie, n'admettent que très-rarement les Européens dans l'intimité de leur maison.

Et cela se comprend : dans cette multitude d'émigrants que déversent sans cesse chez eux les navires de tous les grands ports d'Europe, il est en effet assez difficile de reconnaître l'homme *comme il faut* de l'aventurier. Autrefois l'hospitalité des *planteurs*, pour les Français surtout, était proverbiale; mais ils ont reçu à cet égard de si rudes et fréquentes leçons, qu'ils ont dû se résigner à se tenir sur leurs gardes et à ne plus recevoir chez eux que des hommes parfaitement connus et bien recommandés.

V

La Nouvelle-Orléans est divisée en trois parties bien distinctes. Celle du milieu, coupée à angles droits par des rues parallèles au fleuve ou allant de la *levée* à la forêt, est habitée par la population créole ; on l'appelle encore le quartier français. Celle à gauche, en allant vers la rade, est surtout le centre de la population allemande et irlandaise; là, point de bruit ni d'affaires. Il y a bien quelques riches et belles demeures, mais en général les maisons sont pauvres comme les physionomies; le soir, on dirait un faubourg d'Herculanum. Enfin la troisième, la partie vraiment vivante de la ville, c'est le faubourg américain, situé par delà le quartier français. Là, les maisons s'élèvent comme par enchantement, les rues s'élargissent, les constructions se font plus élégantes et plus confortables; le mouvement des affaires s'aperçoit de toutes parts, apportant avec lui l'aisance, le bien-être, en un mot tous les fruits d'une grande civilisation.

L'activité immense de la vie américaine a débordé comme un flot sur la population créole, naturellement intelligente, mais indolente et privée d'initiative, et la pousse malgré elle à une action constante et continuelle. Les efforts qu'elle tente pour ne point se laisser envahir sont dignes d'étude; mais la rude énergie des Anglo-Saxons finira inévitablement par triompher de cette opposition, et avant peu la Nouvelle-Orléans, ville autrefois si franchement française, ne conservera de son ancienne nationalité que le nom de trois ou quatre de ses rues et quelques souvenirs épars.

La métropole du Sud, qui renferme jusqu'à cent mille âmes durant l'hiver et qui compte à juste titre parmi les plus riches places du monde, est à peu près complétement dépourvue de tout ce qui fait l'ornement et la gloire des grandes villes. Il n'y a point de monuments; la seule construction remarquable est une propriété particulière, *l'hôtel Saint-Charles*. Les promenades n'existent pas. On dirait que la Nouvelle-Orléans n'a été fondée et ne se maintient que comme comptoir d'affaires et non comme centre de plaisir et de société. En effet, les prix du sucre ou du coton absorbent toutes les têtes. Les premiers Européens parvenus dans le Nouveau-Monde étaient poursuivis sans cesse par une seule idée: *Faire fortune!* Le même esprit se continue comme instinctivement parmi leurs descendants; les plus vieilles familles mêmes, en Amérique, au sein de leurs *splendid houses*, au milieu de leurs plantations, ont plutôt l'air de camper près d'un *placer* que de vivre dans un séjour définitif. Je ne sais pourquoi il me semble qu'on ne peut jouir et bâtir sérieusement sa mai-

qu'en Europe ; partout ailleurs on ne fait qu'agioter et élever des baraquements.

Mais lorsque je dis qu'il n'y a point de promenades dans la capitale louisianaise, je me trompe. Un petit jardin, *le jardin Pontalba*, tracé depuis seulement trois ou quatre ans et placé presque sur le bord du fleuve, entre la *levée* et la cathédrale, attire vers le soir une société hybride où figurent toutes les couleurs et toutes les nationalités. Au centre est une pelouse sur laquelle jouent de folles bandes d'enfants sous la surveillance de négresses et sous l'œil caressant de leurs mères. C'est autour de cette pelouse qu'il est d'usage de se promener. Elle forme un rond parfait d'environ deux cents pas de circonférence. Or, comme une promenade hygiénique se compose généralement là-bas de cent tournées, les promeneurs, j'allais dire les *circulateurs*, m'ont toujours fait l'effet de poissons rouges tournant invariablement dans un bocal d'eau.

IV

Là, dans ce jardin même, par une magnifique après-midi de décembre, deux jeunes hommes s'entretenaient assis sur un banc retiré. Le ciel était bleu, l'air tiède, le soleil à son déclin. L'heure des promeneurs n'avait pas encore sonné. Mais en face de ce carré *Pontalba*, calme autant que désert, la *levée* offrait un contraste bizarre et curieux. Ici c'était un étrange concert de jurements, d'interpellations, de cris, de sauvages éclats. Tandis que quelques *steamboats* chauffaient pour le départ et que quelques *draymen* passaient au grand trot, ébranlant le pavé

sous le poids de leurs charrettes de fer; des nègres et des Irlandais procédaient au déchargement d'autres bateaux fraîchement arrivés et roulaient à terre des ballots de coton ou des boucauts de sucre, sous les yeux des commissionnaires. Là, des marchands d'huîtres, sous leur abri de toile grise, cassaient à grand bruit l'épaisse coquille de leurs crustacés que venaient rapidement avaler les hommes du port. Ailleurs les marchands de fruits étalaient leurs pacanes et leurs pistaches, leurs bananes jaunes comme de l'or, leurs ananas parfumés, leurs oranges de la Havane, leurs grappes de raisins exportés et leurs pommes du Nord. Plus loin, sous les halles, se débitaient, sur de petites tables de marbre blanc appuyées contre un large pilier revêtu de glaces, le chocolat qui fumait avec des petits gâteaux sortant du four, le *soda-water* à la vanille ou au citron, le café noir et le thé vert. Les gens qui se mêlaient parlaient toutes les langues. C'était le *by God* du *Yankee*, le *per la madona* de l'Italien, le *caramba* de l'Espagnol, le *Diou bibant* du Gascon, le *God dam* guttural de l'Irlandais... Enfin une Babel vivante, dépassée à peine par celle qu'on trouve à Sidney ou à San-Francisco.

— Mon Dieu! disait l'un des deux jeunes gens en voyant passer une bande de travailleurs noirs, quelle vie atroce que celle de ces gens-là! Mon cher Edmond, votre ciel est splendide, votre hiver d'une douceur extrême; ces résédas embaument et ces roses fleurissent en plein mois de décembre comme en France aux premiers jours de mai. J'aime votre fleuve et vos forêts immenses; mais je déteste votre ville; je ne puis me faire à cet abominable

système sur lequel sont échafaudées toutes vos fortunes, ni habituer mon esprit à l'idée de cette force étrange qui asservit le noir sous la domination du blanc, comme le bœuf sous le joug du laboureur ; et je maudis tout ce peuple qui semble si jaloux de ses droits politiques et dont la cupidité pourtant refuse jusqu'à l'exercice des droits naturels à de pauvres êtres que Dieu créa comme lui pour la famille et pour la liberté.

Celui qui écoutait et qu'à sa taille élancée, à son teint jaune et pâle et à ses cheveux noirs et bouclés on reconnaissait pour un créole, se prit à sourire.

— Julien, dit-il, connaissez-vous leurs mœurs, et savez-vous ce qu'il y a dans leurs cerveaux ?

— Je n'en ai pas besoin, répondit celui-ci avec véhémence, pour déclarer infâmes et sauvages les lois qui protégent le honteux trafic dont ils sont l'occasion.

— Oh ! oh ! fit le créole, vous êtes un abolitionniste bien ardent. Je gage que vous avez lu *La Cabane de l'oncle Tom* ?

— Oui, certes, et, avec toute l'Europe, je proclame cette œuvre la plus éloquente et la plus morale de ce siècle.

— Vous voulez dire la plus biblique ?

— Raillez, raillez ! s'écria Julien ; cela n'empêchera pas la vérité de se faire jour de plus en plus dans les deux mondes, jusqu'à ce que le cri de l'opinion publique étant devenu puissant, universel, votre tyrannie s'écroule d'elle-même avec tout le hideux échafaudage d'instruments dont elle s'étayait.

— De sorte que vous avez pris au sérieux les lamentations de la sensible madame Stowe et que vous êtes bien

persuadé que nous battons nos esclaves jusqu'à les faire mourir sous notre fouet ? — Avez-vous eu jamais un cheval de prix, Julien?

— Oui, entre autres une belle jument, Sultane, une superbe bête !

— Et elle vous avait coûté ?...

— Trois mille francs.

— L'auriez-vous laissée ensanglanter par votre domestique ?

— Vous savez bien vous-même qu'on soigne partout avec complaisance un cheval de prix... Mais où voulez-vous en venir ?

— A ceci : que lorsque vous faites bien soigner une jument qui vous coûte trois mille francs et dont, au demeurant, vous pouvez vous passer, il faut être bien fou pour supposer que nous allions rosser de coups et mettre hors de service des nègres qui nous coûtent deux ou trois fois cette somme et qui nous sont indispensables à la ville ou sur nos plantations. Que diable, mon cher ! si ce n'était pas par humanité, ce serait au moins par intérêt !...

— Tenez, Edmond, vous entendre accoupler dans une même phrase et mettre sur la même ligne un nègre et une jument, cela me fait mal. Car enfin, ces êtres-là sont nos frères ; leur âme a les mêmes aspirations, le même prix devant Dieu, la même immortalité que la nôtre ! et c'est vous rabaisser vous-même que de tenir un pareil langage.

— Nous différons complétement d'opinion, mon cher Julien ; mais je ne vous donne pas plus de deux mois pour vous voir apprécier ces bêtes noires à leur juste valeur.

En attendant voulez-vous ce soir les observer de plus près que vous n'avez encore fait sans doute ? Les esclaves d'un de mes amis donnent un grand bal ; il ne tient qu'à vous de vous y trouver.

— Un bal de nègres ? fit Julien étonné.

— Mais oui ; mon ami leur prête sa maison, et ces gaillards-là ne se feront pas faute, je vous jure, d'y gambader comme des diables jusqu'à demain matin.

Le Français n'en revenait pas. Des esclaves danser avec la permission de leur maître et dans sa propre demeure ! Julien eût donné trois poils de sa moustache pour pouvoir demander à l'*oncle Tom* ce qu'il pensait d'un pareil *slave-holder*. Mais celui-ci n'eût pas été embarrassé... de citations ; et il lui eût probablement répondu par ce passage de la Genèse, extrait du neuf cent quatre-vingt-septième chapitre, verset trois mille dix-huit :

Celui qui prête sa maison à ses domestiques mérite d'habiter la maison du Seigneur ; et si ses domestiques sont des esclaves, il mérite que Jéhovah l'éclaire et lui fasse la grâce de ne pas persister dans sa tyrannie.

Heureusement, l'*Oncle Tom* n'était pas à portée de Julien. On dit qu'il vit maintenant retiré dans une île sous-marine de l'Océan glacial, où il achève d'écrire son trente-cinquième volume sur le premier verset du premier chapitre des *Lamentations de Jérémie*. Comme on le voit, c'est abuser du succès. Le public qui a encouragé le premier volume mérite de lire la suite... jusqu'au bout.

Le soir venu, Julien n'eut rien de plus pressé que de se rendre au bal de ses amis, *les pauvres noirs*.

VII

— *Coco, vous couri gagné pomme poû moë, coté fame layé?*

— *No, mbe gagné frait.*

— *Moë, di vous couri là, tende Coco?*

— *Be, do moë picaillon.*

— *Si vous pas couri gagné li, moë taille vous, Coco.*

— *Vous pas mon mait, moë pas conné vou.*

— *Ah! piti nègue! piti nègue!*

Et c'étaient des éclats convulsifs, des trépignements impossibles, auxquels venaient se mêler les pleurs des négrillons, qui s'arrachaient mutuellement une bribe de gâteau ou un morceau de candi. Les jeunes femmes, coiffées la plupart en cheveux, vêtues de robes de soie avec des manches de mousseline blanche, étaient assises en rond dans une immense salle bien éclairée, au milieu de laquelle un vieux nègre et une négresse exécutaient sous leurs yeux une violente *bamboula*. Il y en avait là pour tous les goûts, car il y en avait là de toutes les couleurs : quarteronne pâle et mince, mulâtresse effrontée, griffonne audacieuse, négresse démonstrative... chacune jetait son cri sauvage et mêlait son strident éclat de rire aux acclamations bouffonnes des *gentlemen* de l'assemblée.

C'était la première fois que Julien se trouvait dans une réunion de nègres, et malgré toutes les sympathies que lui inspirait leur condition, il eut toutes les peines du monde à ne point s'enfuir épouvanté. Il se crut dans l'antichambre de Satan. Leurs yeux étincelants, leurs dents

blanches, plus blanches encore au milieu de leur face noire, leurs vêtements aux vives couleurs, et par-dessus tout leur voix perçante et saccadée, avaient plutôt l'air d'appartenir à des démons qu'à des êtres humains. Pour la première fois, l'idée que ces gens-là étaient ses frères et ses égaux commença à l'humilier; mais il fit taire vite ce qu'il appelait son injustice, et il soupira :

« Pauvres êtres! ils ont pourtant comme moi une intelligence, un cœur, une âme, une voix! Oh! oui, c'est l'esclavage qui a ruiné leurs facultés et détruit chez eux le sentiment de leur puissance. Il n'y a que la liberté qui régénère l'homme et le grandisse à ses propres yeux!... »

Ces opinions abolitionnistes de Julien devaient, suivant la prédiction d'Edmond, être singulièrement revues et *modifiées* par lui-même trois mois plus tard.

Donc, ce jour-là, il y avait grand bal de nègres chez un riche ami d'Edmond, et toute *l'aristocratie* de couleur s'y était donné rendez-vous. Les invitations avaient été envoyées sur papier glacé par la femme de chambre et le premier domestique. Les toilettes étaient des plus riches, chaque négresse ayant été habillée par sa maîtresse, qui avait mis tout son amour-propre à la bien parer; quelques-unes leur avaient prêté les bijoux qu'elles-mêmes ne portaient que dans les grandes occasions. Une véritable cargaison de fruits et de gâteaux de toutes espèces, de candi de toutes couleurs, de cannes à sucre de toutes provenances, de liqueurs de toutes qualités, était entassée dans une grande cuisine, sur le fourneau de laquelle une vieille négresse préparait, en fumant silencieusement sa courte pipe, une odorante soupe de *gombo*

filé qu'avalaient déjà des yeux une bonne partie des invités.

Deux violons tenus, l'un par un griffon et l'autre par un mulâtre, servaient d'orchestre, et bientôt leurs sons peu *mesurés* annoncèrent une polka. Aussitôt un grand mouvement eut lieu; quelques-uns, courant à droite et à gauche, criaient tout simplement : *Lisa! Lola! Cocotte! veni poker!* D'autres, plus *usagés*, allaient s'incliner de la façon la plus bouffonne devant leur danseuse, disant : *Si vous pas gagné cavalié,* MADAME, *vous dansé è moë?* A quoi celles-ci répondaient, moitié français, moitié créole, et souriant à faire peur : *Oh! m'sieu, moë flattée de poker è vou!* Puis toute cette bande noire se précipita au milieu de la salle, hurlant, gambadant et tournant avec une rapidité d'enfer. Les enfants eux-mêmes polkèrent dans les coins, et pendant une demi-heure ce fut une danse générale et hideuse, auprès de laquelle les rondes macabres elles-mêmes eussent paru gracieuses et attrayantes.

Les nègres sont fous de la danse; ils ont à la Nouvelle-Orléans des salles spéciales ouvertes toute la saison du carnaval. Leurs *soirées* sont des plus curieuses; ils donnent même des bals où les invités ne doivent se rendre que *parés;* il est inutile d'ajouter qu'ils n'ont pas besoin de se masquer.

N'en déplaise à mistress Stowe, qui, dans sa larmoyante histoire, a abusé autant de l'imagination que de la Bible, il n'est personne de moins malheureux qu'un noir en Louisiane, et j'avouerai avec peine que leur condition est de beaucoup préférable à celle de nos paysans des Landes ou

des Pyrénées. Ils sont généralement bien nourris, et ont chaque matin une large distribution de sucre, de café, et de pain frais et blanc. Ils mangent souvent du riz bouilli avec de la graine et de l'eau, mets dont ils paraissent très-friands. Les domestiques ont la desserte de leurs maîtres. Jamais un nègre n'est mort de fatigue, soyez-en persuadé; il apporte dans ses actions une lenteur et une nonchalance qui le préservent d'un travail exorbitant; son feu ne l'entraîne jamais à dépasser ses forces. Dans une maison comme il faut ou simplement aisée de la Nouvelle-Orléans, il y a une *créature* pour chaque genre d'occupation, pour la cuisine, le blanchissage, le soin des enfants, l'entretien du linge, les chambres, la coiffure des maîtresses, la salle à manger, les chevaux et la voiture, les commissions; sans compter une foule d'horribles petits négrillons que l'on trouve partout sous les pieds, suçant quelques friandises dans le coin des chambres, assis sur quelque marche d'escalier ou bien dans les cours, se roulant, demi-nus, au soleil.

Je me rappelle qu'il y a quelques années les *ladies* d'Angleterre, la duchesse de Sutherland en tête, écrivirent une éloquente supplique aux dames américaines pour les engager, dans un beau mouvement, à donner la liberté à leurs noirs. La proposition fut accueillie comme elle devait l'être : par un immense éclat de rire. Quelques créoles pourtant voulurent bien répondre aux *négrophilesses* d'Albion : « Puisque vous avez la bonté de vous intéresser au sort de nos esclaves, achetez-nous-les, et faites d'eux ensuite, si cela peut vous plaire, des électeurs dans vos comtés!... »

Pour ma part, je trouve que si ces nobles descendantes des Gascons de l'armée de *Guillaume le Conquérant*[1] veulent à tout prix faire de la philanthropie, il serait à la fois plus utile et plus intelligent qu'elles jetassent sur les classes pauvres de leur pays un généreux regard. Les vrais malheureux sont les ouvriers de leurs grandes villes, qu'elles laissent mourir de froid et de faim en rêvant l'indépendance et le bonheur d'êtres comparativement très-heureux.

Mais revenons au bal.

La soirée était très-gaie et très-brillante, chaque dame créole ayant mis, comme je l'ai dit plus haut, un certain orgueil à parer richement ses esclaves. La plupart de celles-ci d'ailleurs pouvaient se passer des cadeaux de leur maîtresse. Elles ont généralement un *protecteur*; — c'est tantôt un *blanc*, tantôt un homme de couleur libre, — qui leur donne presque toujours une toilette convenable, très-souvent une élégante parure. J'ai vu de jeunes esclaves acheter les mêmes robes que leur maîtresse, et s'en vêtir pour faire leur chambre ou les coiffer. Rien n'égale la vanité et l'insolence de ces *créatures*, et souvent je me suis trouvée surprise de la bonté des femmes créoles à leur égard.

— Tiens! dit tout à coup une petite mulâtresse à la taille cambrée, aux joues rondes et aux yeux brillants, et

[1] Une grande partie de la noblesse d'Angleterre tire son origine, on le sait, des Bretons, des Normands, et surtout des cadets de Gascogne, qui accompagnaient Guillaume le Conquérant lors de son expédition contre la Grande-Bretagne.

toute fière de savoir parler français, je ne connais pas ce *monsieur* qui vient d'entrer!

Et allongeant le bras, elle désigna du doigt à sa voisine un grand et gros nègre qui saluait ses connaissances de la tête et de la main en roulant d'énormes yeux blancs.

Toé pas conné li? fit vivement sa compagne, qui ne parlait que créole; — *Tendé moman, le véni moé présenté vou.*

Le nègre s'avançait en effet du côté des jeunes mulâtresses. Il avait un habit bleu dont la queue lui battait les jambes, un gilet jaune, un faux-col qui lui coupait les oreilles et dont la blancheur tranchait *agréablement* sur sa noire figure. Il fut présenté à mademoiselle Laure, qui lui fit une révérence comme elle avait vu sa maîtresse en étudier souvent devant sa glace. Ils se parlèrent en s'appelant du nom de leurs maîtres, comme il est d'usage de le faire *quand ils sont dans le monde.*

— Monsieur Thompson, vous danserez une polka avec moi?

— *Moé pas capable, miss,* répondit le gros nègre, esclave d'une riche Américaine.

— Comment, vous ne dansez pas? reprit la jeune Laure, que la chaîne dorée de *monsieur* Thompson attirait singulièrement. — Eh bien! laissez-moi alors vous offrir ces gâteaux, que vous tremperez dans un verre de *brandy?...*

— Oh! *miss... am a temper man...* (j'appartiens à la société de tempérance)!

La petite Laure avala le brandy elle-même d'un air dépité.

Le nègre la salua, c'est-à-dire lui lança une effroyable

grimace et continua sa promenade dans la salle, l'air aussi embarrassé de ses épaules que de ses bras.

Un moment après, le signal suprême fut donné : le *bombo* était cuit. Ce fut alors vers la cuisine un élan impossible à décrire ; attrapait une assiette qui pouvait. Les *philosophes* du lieu, comme aussi ceux que leur gourmandise pressait trop, firent écuelle de tout : quelques-uns furent même jusqu'à manger la soupe dans leur chapeau.

Après le potage vinrent des quartiers de bœuf, de veau, de mouton, puis enfin le dessert. Julien avait beaucoup voyagé ; il ne put néanmoins assister jusqu'à la fin du repas de ces nègres, tant était dégoûtante leur façon *de souper*. Ils avaient dédaigneusement mis de côté fourchettes et couteaux ; ils se lançaient à travers le visage des morceaux de viande et s'envoyaient en pleine poitrine, *par badinage*, le fond de leurs verres. Les robes des négresses, de véritables robes de prix, essuyaient la plupart de ces plaisanteries, et lorsque Julien en fit la remarque à une jeune quarteronne, celle-ci lui répondit librement : *Bah ! nous nous en ferons donner d'autres !*

Les conversations étaient à la hauteur de ces manières. Rien de plus vide, de plus complétement stupide que la pensée d'un nègre. Il parlera deux heures sur un moustique, sur le bouton de son habit, sur la longueur de ses ongles. En les écoutant, Julien, qui s'attendait sans cesse à leur entendre exhaler une plainte touchante, un soupir éloquent, ne pouvait croire que c'étaient là les mêmes hommes pour lesquels tant d'écrivains et d'auteurs français, anglais et américains, avaient écrit tant de brûlantes pages et prononcé tant de fougueux discours. Une illusion

lui restait pourtant. Peut-être, songeait-il, cette apparente indifférence cache-t-elle un profond calcul. Ils souffrent, ils maudissent leurs fers, mais ils compriment en leur âme tout élan impétueux vers l'amélioration de leur sort. Ils craignent, sans doute, d'éveiller la cruauté de leurs maîtres, et s'abstiennent de gémir devant un cercle trop nombreux. Mais dans l'intimité, dans la compagnie seulement de quelques amis connus, il est impossible que leur cœur ne s'ouvre pas et ne montre sous un jour éclatant les facultés généreuses dont Dieu les a doués comme nous autres Européens.

Et après cette lamentation digne de feu monsieur Isambert, Julien, qui s'était raffermi dans ses idées abolitionnistes, revint près des soupeurs.

Une petite fille du noir le plus pur arrivait du dehors; elle s'approcha de Laure, la mulâtresse.

— *Laure*, dit-elle, *miss pélé vou; li tapé dormi.*

— J'y vais, dit Laure d'un air visiblement contrarié.

Et elle quitta la salle pour aller déshabiller sa maîtresse.

Si vous le permettez, nous ferons comme elle, et nous laisserons là les nègres et leur bal pour aller avec Julien dans une soirée créole.

Depuis qu'il était dans la métropole louisianaise, Julien avait soigneusement cultivé ses premières connaissances. Celles-ci lui en avaient valu de nouvelles, et peu à peu le cercle s'étant agréablement élargi, il avait fini par péné-

trer dans la société nouvelle-orléanaise, où on le recherchait même pour le charme de ses manières et la gaieté de son esprit.

Quant à M. Duvallon, Julien lui avait gardé rancune et avait complétement cessé de le voir. Un jour pourtant il reçut de celui-ci une invitation à une soirée qu'il devait donner dans la semaine suivante. Le souvenir de la belle madame Duvallon décida Julien à accepter, et au jour dit il se présenta dans les salons de la gracieuse créole, qui le reçut avec la plus grande faveur et la meilleure sympathie.

Il y avait déjà beaucoup de monde chez madame Duvallon, et Julien fut émerveillé d'abord de l'ensemble adorable qu'offraient chez les femmes la toilette et la physionomie. En effet, les créoles sont généralement charmantes, quelques-unes très-belles, beaucoup jolies. J'en ai peu vu de vraiment laides. Leurs yeux sont bruns et brillants, leurs cheveux remarquablement beaux, doux et fins; elles ont les dents très-blanches, les lèvres rouges, le teint pâle, terne au jour, mais éclatant aux flambeaux. Leur taille est souple et légère, bien proportionnée chez les jeunes filles, quelquefois trop chargée d'embonpoint chez les jeunes mères. En un mot, je n'ai pas rencontré de ville où les femmes jolies fussent en aussi grand nombre qu'à la Nouvelle-Orléans.

Les créoles ont toutes à peu près le même type, ravissant comme forme, un peu froid et vague comme physionomie. Elles se mettent avec intelligence; leur costume fait toujours valoir singulièrement leur beauté. Les couleurs vives qu'elles choisissent font ressortir leur brune carnation et lui donnent un incomparable éclat. Au théâtre

surtout, le plaisir d'être trouvées belles anime leur regard ; leur robe décolletée découvre leurs charmantes épaules et laisse apercevoir leurs bras potelés... En vérité, elles sont délicieuses, et il ne faut pas s'étonner si l'enthousiaste Julien se sentit amoureux ce soir-là de plusieurs femmes à la fois.

Les soirées créoles ressemblent à toutes les soirées du monde, à cette différence près, qui serait énorme si les hommes étaient moins timides, qu'il y a dans les manières générales plus d'abandon et de cordialité. L'étiquette et le cérémonial européens sont inconnus à la Nouvelle-Orléans, ce qu'il faut attribuer moins à l'esprit de républicanisme qui domine dans toutes les classes qu'aux mœurs affables et aujourd'hui continuées, apportées jadis par les premiers résidents français.

A ces soirées, les dames se tiennent presque toujours dans un salon et les hommes dans un autre. Cet usage est tout ce qu'il y a de plus froid et je dirai même d'immoral.

Julien, en sa qualité d'étranger, resta auprès de madame Duvallon. Agréable autant que belle, celle-ci eut bientôt achevé de tourner la tête au jeune Français. J'ignore ce qui fut échangé entre eux ; mais, au bout de quelques minutes, madame Duvallon se leva en souriant, et, présentant Julien à de jeunes femmes de la réunion, elle leur dit de l'air du monde le plus naturel :

— Je vous le confie donc un moment ; il vous amusera.

Cette parole fit devenir Julien sérieux pour tout le reste de la soirée.

Chose qui pourra paraître assez surprenante, en dehors de ce qui est instinctif chez les femmes de tous les pays,

les créoles ne sont pas coquettes. Les romanciers et les voyageurs qui en ont parlé comme de créatures légères ou passionnées n'ont pas été plus exacts que ceux qui les ont dites rêveuses ou indolentes. Il n'y a pas de femmes plus simples, plus laborieuses, plus ménagères que les créoles. Leur éducation est des plus incomplètes; le niveau de leur esprit, généralement vulgaire; le sujet de leurs conversations, toujours oiseux et futile, toutes choses qui ont leur principe dans une trop grande fréquentation des négresses, avec lesquelles elles ont le tort grave de faire de la familiarité. Mais elles rachètent ces défauts par une qualité immense et d'autant plus précieuse qu'elle semble devenir plus rare chaque jour : elles savent être mères.

Après plusieurs airs *touchés* par madame Duvallon même ou par ses amies, et un nombre raisonnable de valses et de polkas où Julien figura avec honneur, on vint annoncer le souper. Le souper, seule chose aimable et réelle que puisse offrir le monde, seule chose qui, dans une fête, y compris souvent les conversations particulières, ait vraiment de l'esprit! Je hais les révolutions; mais je bénirai toujours celle qui ramènera en France cette trinité qu'adoraient nos pères : le déjeuner, le dîner et *le souper!*

Dans les soirées créoles, on ne connaît, comme chez nous, que les rafraîchissements aux gâteaux ou le buffet. Mais M. Duvallon, qui se piquait de faire grandement les choses, avait voulu chez lui que l'on soupât. Les cavaliers, ayant chacun une dame à son bras, passèrent dans une vaste salle au milieu de laquelle était dressée une longue table qu'avaient garnie le luxe le plus riche et la prodigal-

lité la plus intelligente. La vie est très-large en Amérique et surtout en Louisiane. Contrairement à ce qui a lieu en Europe, on fait peu d'étalage, mais on vit bien ; c'est le comble du bien-être, éloge qui veut beaucoup dire, aujourd'hui que le bon sens est devenu presque aussi rare que le génie.

Ne t'attends pas, lecteur, que j'aille ici, à la manière antique, dénombrer les plats exquis ou extraordinaires, les animaux précieux ou bizarres, les fruits suaves ou exotiques, les vins caducs ou généreux, qui concoururent à former le souper de l'honorable Duvallon, car je suis gourmand, *pour vrai*, et ce que je hais le plus, c'est de savourer un souper splendide en imagination.

Qu'il te suffise de savoir qu'à trois heures du matin, (conséquence heureuse du souper !) les convives se retirèrent enchantés les uns des autres, à l'exception de Julien, qui emportait un écrasant fardeau pour un amoureux : *l'amitié* de la belle madame Duvallon.

A quelques jours de là, Julien se promenait sur la *levée des steamboats*. Près de soixante bateaux à vapeur, la proue à terre, la poupe au large, étaient rangés le long du bord et offraient un spectacle unique dans le monde. Rien n'est grandiose comme l'aspect de la rade à la Nouvelle-Orléans. En voyant cette multitude de navires venus de tous les points du globe, et cette nuée de *steamboats* partis de tous les centres importants, situés jusqu'à mille lieues sur l'Ohio ou le Mississipi, on devine que la capitale

louisianaise a été prédestinée à un commerce universel. Sa position est incontestablement merveilleuse, et je crois, en effet que si elle parvenait à s'assainir complétement et à se débarrasser du fléau qui a, plus que toute autre cause, arrêté sa fortune et gêné son essor, elle serait la plus riche et la plus florissante ville du monde dans cinquante ans.

Julien se promenait donc sur les bords du fleuve, admirant l'industrie qui avait créé ces merveilleux palais flottants. C'était un va-et-vient prodigieux de marchandises et de voyageurs. Tout à coup il s'entend interpeller et se sent saisir par le bras.

— Julien ! Julien à la Nouvelle-Orléans !

Il tourna la tête et reconnut, surpris et joyeux, un de ses anciens camarades de collége.

Après les premières étreintes, les deux jeunes hommes convinrent d'aller se raconter l'un à l'autre leurs aventures en déjeunant ensemble chez Moissonnier.

Julien commença ; puis vint le tour de Monterey, son ami.

— Tu dois te rappeler, dit-il, qu'en sortant du collége je déclarai à mes amis que je partais pour Lyon. Il n'en était rien. Je voulais par là dérouter le vieux bonhomme qui était à la fois mon oncle et mon tuteur et qui ne m'attendait que pour me donner la place peu enviable de clerc dans son étude de notaire. J'aimais mieux une existence précaire mais libre, que le vulgaire confort de sa maison. Je restai donc à Paris, où je mangeai, à vrai dire, considérablement de vache enragée. Au bout de quelques mois j'appris sa mort. Je me hâtai de partir pour Lyon.

— Afin, sans doute, d'arriver assez tôt pour lui faire

rendre les derniers honneurs ? interrompit Julien avec malice.

— Cela va sans dire, fit Monterey avec onction. Il me tardait aussi de connaître...

— Ses dispositions testamentaires, avoue-le.

— Justement. Je me méfiais de lui et j'avais raison. Il avait légué toute sa fortune aux hôpitaux, ne me laissant à moi que... mon indépendance. Je t'observe que ce mot était dans le testament. Le brave homme se vengeait de ce que j'avais osé préférer *une mansarde* à son étude ; mais je lui pardonne en faveur de l'esprit qu'il a montré sur son lit de mort, dans un moment où si peu d'hommes conservent leur sang-froid.

Heureusement mon patrimoine, environ trente mille francs, était encore intact. Je le retirai, et six mois plus tard il me restait juste de quoi aller à Bordeaux, d'où je partis pour venir cacher ma misère à la Nouvelle-Orléans.

En arrivant ici j'étais littéralement sans la plus petite pièce de monnaie. Que faire ? Je pouvais bien me passer de couvertures et dormir la nuit sous la grande tente du ciel, mais mon estomac, beaucoup moins insouciant, loin de se satisfaire de la brise, trouvait au contraire en elle le motif de plus énergiques réclamations. Après avoir jeûné tout un jour, je m'arrêtai à un parti qui eût été regardé en France comme héroïque, eu égard à mon éducation, mais qui, dans ce pays essentiellement pratique, est considéré comme tout naturel. Je fus sur le quai, parmi les Irlandais et les noirs, et me mis à rouler des balles de coton. Je fis ce métier-là trois semaines, à une piastre et demie par jour. Durant ce temps je m'enquis

des habitudes du pays, des ressources qu'il offrait, et étant parvenu à amasser un petit capital de cinquante piastres, grâce à mes économies et surtout à quelques coups de cartes heureux, je formai le dessein de me faire *marchand*, et d'aller de plantation en plantation, le long du Mississipi, offrir moi-même et présenter mes articles.

J'achetai à cet effet une petite valise; je la remplis de savons, d'odeurs, de peignes, de faux bijoux, de cols brodés et autres articles à l'usage des femmes, et me fis ainsi colporteur.

Ce second métier dura dix mois. Je voyageais constamment à pied, tantôt sous un soleil implacable, tantôt sous des pluies torrentielles, mangeant quand je pouvais et dormant de même, et revenant régulièrement ici, quand ma valise était vidée, la remplir chaque fois d'articles plus fins, plus beaux, plus coûteux, qui, par conséquent, procuraient de plus forts bénéfices. Peu à peu je m'étais fait des clientes; elles m'achetaient à chaque voyage, me donnaient des ordres et prenaient la peine elles-mêmes d'étendre mes relations. Bref, à travers la vie la plus aventureuse et la plus accidentée, je parvins ainsi à amasser neuf cents dollars. Ce genre d'affaires commençait d'autant plus à me séduire que j'avais fait parmi les créoles de la campagne les plus agréables connaissances, et que, ma clientelle étant fondée, il ne pouvait plus me donner désormais que des résultats sûrs et faciles. J'avais donc l'intention de le continuer, mais en l'agrandissant et en prenant une voiture, lorsqu'un Américain des Opelousas me proposa d'y ouvrir, à demi-bénéfices, un magasin dont il ferait lui-même l'installation et tous les frais.

Comme il ne parlait de rien moins que d'y mettre un capital de vingt mille piastres, et que, dans les campagnes, le rapport ordinaire du commerce est d'environ cinquante pour cent, j'acceptai. Au bout d'un an je retirai pour ma part trente-cinq mille francs. C'était déjà bien beau, mais espérant davantage d'une riche maison de cette ville qui m'avait fait offrir un intérêt dans ses affaires, je rompis à l'amiable avec mon associé et vins m'établir à la Nouvelle-Orléans. Dans ce pays, mon cher, pour peu qu'on soit aidé par les circonstances, on marche plus vite à la fortune que dans aucun autre ; ne t'étonne donc pas, après trois ans de séjour fixe dans cette ville, de me voir principal intéressé dans une maison dont le chiffre d'affaires moyen est annuellement de deux cent mille piastres.

Cette histoire est l'histoire de presque tous les Français *parvenus* en Louisiane.

A quelques jours de là, Monterey introduisit Julien dans quelques *clubs* de la Nouvelle-Orléans. On joue énormément dans ces *clubs*. Julien était trop complet pour ne pas aimer le jeu : il joua donc, et après une série de coups assez heureux, il se retira emportant un bénéfice assez rond : dix-huit mille francs.

Tout en s'en allant souper avec son ami, Julien lui dit :

— Cet argent, que je dois au hasard, j'en ai déjà réglé l'emploi. Devine?

— Je ne veux pas chercher ; je suis sûr d'avance que tu vas splendidement faire acte de viveur.

— Tu te trompes, dit sérieusement Julien, je vais acheter deux esclaves en bonne forme, pour leur donner ensuite leur liberté.

— Tiens! tu as les mêmes idées que moi lorsque j'arrivai dans ce pays.

— Idées que tu as sans doute conservées? demanda Julien, toujours sérieux.

— Idées que je trouve maintenant stupides! répondit Monteney avec feu. Du reste, j'ai quelque chose à demander à ton amitié, ajouta-t-il en s'adoucissant.

— Parle.

— C'est de ne pas donner suite à ton philanthropique projet avant ton retour de la paroisse, où je veux te mener la semaine prochaine.

— Quel est ton but?

— J'ai affaire dans un district avoisinant West-Baton-Rouge et j'y resterai probablement une quinzaine de jours. Tu seras avec moi, et comme tu auras l'occasion de voir au naturel cette ignoble race, j'aime à croire que tu changeras d'avis. Dans le cas contraire, ta vocation pour le négrophilisme sera décidée et je te promets d'aider moi-même à tes desseins.

La semaine suivante, en effet, les deux amis montèrent à bord du *Josiah Lawrence*, et arrivèrent au point convenu, où ils s'établirent dans un petit hôtel situé sur les bords du fleuve, le seul d'ailleurs qu'offrît la localité.

X

C'était un petit village d'à peu près trente maisons. Il était habité par quelques ouvriers d'*habitations*, et par une dizaine de marchands qui fournissaient des produits divers aux planteurs situés dans un rayon de plusieurs

milles, il y avait plusieurs *barres* avec billards ; de plus c'était un lieu d'atterrage pour les *steamboats* qui venaient y prendre et déposer le fret d'une grande partie de la paroisse. Les *habitants* [1] y venaient donc souvent pour faire leurs achats, apprendre les nouvelles et surtout pour jouer et boire, deux *distractions* qu'en Amérique on goûte universellement.

Monterey et Julien étaient à peine installés dans leur nouveau logement, qu'un homme s'y présenta. Il paraissait jeune encore, avait la physionomie rude, le teint brûlé, le costume en désordre.

— Messieurs, leur dit-il, je dois me battre ce soir même et je cherche un témoin pour mon adversaire et pour moi. Tous les amis auxquels je me suis adressé, espérant sans doute faire manquer cette *affaire*, ont refusé de m'assister, sous prétexte qu'ils ne voulaient pas s'exposer à perdre le titre et les droits de *citoyen* et à payer une forte amende. Vous, vous êtes *étrangers* et n'avez pas à craindre de semblables suites. Je vous supplie donc de nous venir en aide. C'est une question de forme à laquelle nous tenons l'un à cause de l'autre. Si mon adversaire me tue, je ne veux pas qu'on croie qu'il m'a assassiné, et il a la même loyauté vis-à-vis de moi. Du reste, il est convenu que si nous ne réussissons pas à nous procurer un témoin, nous nous battrons seuls, également résignés aux conséquences.

— Pourquoi vous battez-vous ? demanda Monterey.

— Parce que je soupçonne mon adversaire d'être l'amant de ma femme.

1. *Habitants*, dans les États du Sud, signifie *propriétaires*.

— On ne se bat pas sur un soupçon ; si vous n'avez pas des motifs plus réels de chercher à tuer cet homme *honorablement*, ne comptez pas sur mon assistance.

— En revanche comptez sur la mienne, s'écria Julien ; car vous êtes le premier mari conséquent dans sa jalousie que j'aie rencontré. A quelle arme vous battez-vous ?

— A la carabine, monsieur.

— C'est bien ; l'heure et le lieu ?

— A quatre heures ce soir, à l'entrée de la *cyprière*[1], le long du premier *bayou*.

— J'y serai et j'y apporterai un choix de carabines.

— C'est inutile ; dans ces occasions chacun use de la sienne ; nous sommes pourvus.

— A ce soir donc !

— Merci, fit le créole d'un air satisfait.

Et il s'en fut sans ajouter un mot. Monterey et Julien, sortis sur la galerie de l'hôtel, le virent monter à cheval et disparaître au galop dans la forêt voisine.

— Je ne sais quel est le plus fou, dit alors Monterey, ou de cet homme qui voit un coupable dans un *suspect*, ou de toi qui vas l'assister sans le connaître et là même où ses amis lui font défaut.

— Mon cher, tu as à la fois de vilains préjugés et de pauvres idées. Deux hommes veulent se battre *régulièrement* et pour un motif avoué ; comme ils se servent de caution l'un à l'autre, l'homme du monde qui leur sera le plus étranger peut leur servir de témoin ; je dirai même

[1] *Cyprière*, lieu humide planté de cyprès, grands arbres résineux dont le bois est surtout employé pour barils et baquets.

qu'il le doit, s'il en est requis. Ce principe est rigoureusement aussi juste que celui qui nous porte à secourir, sans lui demander qui il est, l'homme qui se noie ou celui dont la maison brûle. Quant à ta dernière objection, je la trouve d'une naïveté charmante : faire défaut quand on les appelle et qu'on a besoin d'eux, c'est dans le rôle de presque tous les amis du monde. Cet homme s'est adressé aux siens ; au lieu de le suivre ils ont ergoté, c'est naturel ; et, loin d'être, cela, un sujet d'éloignement, c'est au contraire un motif de sympathie qui seul me ferait lui venir en aide, alors même que je ne trouverais pas infiniment légitime son désir de se battre et de se venger.

— Se venger ! et de quoi ? Tu plaisantes, sans doute ?

— Non ; pour un mari conséquent, — et celui-ci me semble l'être, — il y a quelque chose de plus torturant que *la certitude*, c'est *le soupçon*. L'homme avec lequel il va se battre n'est peut-être pas l'amant de sa femme, mais il pourrait le devenir. Si ce n'est pas un crime qu'il punit, c'est un malheur qu'il prévient. Tant pis pour celui qui s'est exposé ! Il ne saurait crier à la tyrannie : ainsi que *toutes les opinions* et *tous les sentiments*, c'est surtout quand elle est extrême que la jalousie est raisonnable.

Monterey, pour toute réponse, se contenta de hausser les épaules ; et lorsque Julien le soir l'invita à l'accompagner au lieu du rendez-vous, il lui dit gravement :

— Je n'irai pas consacrer par ma présence *une affaire* que je regarde comme doublement extravagante. Ces deux hommes qui vont se battre ne sont pas deux adversaires, ce sont deux assassins ; et toi qui vas les assister, tu n'es pas leur témoin, tu es leur complice. Que Dieu

vous préserve tous les trois de la corde que vous méritez !

On le devine, le duel pour Monterey n'était qu'un reste de la barbarie ; pour Julien, c'était l'acte du monde le plus régulier. Il partit donc sans faire nulle attention aux paroles de son ami et se trouva, à l'heure dite, à l'endroit fixé pour le combat.

XI

Les deux adversaires s'y étaient déjà rendus. Plusieurs créoles de leurs amis les avaient accompagnés ou plutôt semblaient ne se trouver là que *par hasard* et comme de simples *spectateurs*. Ces deux conditions étaient nécessaires pour les mettre à l'abri de toutes poursuites.

Les deux hommes qui allaient se battre paraissaient l'un et l'autre jeunes et déterminés. Il y avait quelque chose de sauvage dans leur attitude. Sur l'arrivée de Julien, ils s'approchèrent ; celui-ci leur demanda leurs armes pour les charger lui-même : il lui fut répondu que chacun chargeait à sa manière et mettait la quantité de poudre et le nombre de balles qui lui plaisaient. Comme témoin il n'avait qu'à mesurer la distance et à régler le tir. Tous les deux déclaraient s'en rapporter entièrement à sa décision.

Julien alors fixa la distance à cent quarante pas, ce qui pour la carabine est une très-courte portée. Quant au tir, il décida qu'il aurait lieu *au commandement,* afin de ne pas laisser trop d'avantage à celui qui aurait pu être plus exercé.

Les places respectives ayant été tirées au sort et les

deux créoles placés en face l'un de l'autre, Julien donna le signal, les deux coups partirent à la fois : le premier créole eut la cuisse gauche littéralement brisée par quatre balles ; le second, frappé au cœur, tomba pour ne plus se relever. Les *amis*, à cette vue, s'empressèrent de fuir. Heureusement quelques nègres vinrent à passer ; Julien les appela et fit porter le mort et le blessé chacun chez lui. Une amputation et un enterrement furent le résultat de cette journée où le *mari* eut raison, moins sa cuisse, dans le *jugement de Dieu*.

Les créoles autrefois se battaient beaucoup. Ils sont renommés à juste titre pour leur adresse à la carabine ; la plupart d'entre eux ne chassent qu'avec cette arme. Depuis la loi qui le prohibe, le duel a été remplacé par la rencontre. Dans ce dernier genre de combat, deux hommes ayant à vider une querelle conviennent de s'armer ; puis à la première occasion, sur une place publique, au coin d'une rue, ils fondent l'un sur l'autre sous prétexte de *défense personnelle*. Dans les campagnes, rien n'est plus commun que les combats à *coups de poing !* Cet usage ignoble, loin d'être contrarié par la masse, y est au contraire en grande faveur. Loin de chercher à séparer deux hommes s'assommant l'un l'autre, les *planteurs* font cercle autour d'eux et les excitent même de leurs cris et de leurs bravos. Par toute l'Amérique, les mœurs sont généralement violentes ; dans les États du sud elles sont presque sauvages. En Louisiane surtout, presque tous les hommes marchent armés d'un *revolver* ou d'un poignard, et souvent des deux armes à la fois. Tout individu frappé ou seulement *menacé*, ayant *le droit de tuer celui qui le frappe ou le menace*,

on prévoit quels abus énormes peuvent naître de ce port d'armes incessant. En effet, on parle souvent dans les paroisses louisianaises d'étrangers massacrés pour avoir seulement levé la main sur des créoles qui les avaient extrêmement exaspérés *à dessein*.

Les mœurs des *habitations* sont assez primitives. Un planteur arrivant dans un cercle de vingt-cinq autres planteurs, où il comptera à peine trois connaissances, se croira obligé d'aller leur donner à tous indistinctement une poignée de main. J'ai souvent admiré leur patience dans ce mode de saluer.

Leurs manières sont cordiales, mais communes. Le français, dans leur bouche, est plutôt un jargon qu'une langue harmonieuse. Un étranger qui va chez eux y cause parmi les femmes un *sauve-qui-peut* général. Infiniment plus négligées dans leur éducation que celles de la ville, les créoles des *habitations* ne parlent même souvent que le patois des nègres. C'est en partie le sentiment de leur ignorance qui les fait ainsi fuir devant les nouveaux venus. Mais si elles se montrent peu, elles épient beaucoup; elles se cachent derrière les rideaux dont elles soulèvent un petit pan, elles regardent ou écoutent à travers le trou des serrures; ou bien, si elles sont surprises, elles rient entre elles aux éclats, sans prononcer un seul mot; enfin leur manque d'esprit et de tenue est si grand, que jusqu'à leurs jolies figures, tout en elles paraît stupide et laid.

Quant à tout ce qui est morale ou religion, les créoles sont d'une indifférence que n'a pas même prévue l'illustre Lamennais. Le plus grand nombre naissent, vivent et

meurent sans avoir connu jamais ce que c'est que le baptême, la messe, ou la première communion. Les pères disent : *Nous nous en sommes passés, nos fils s'en passeront !* Les fils, devenus pères à leur tour, tiennent le même langage et continuent ainsi l'état de choses le plus désastreux pour l'avenir de leur descendance, considérée individuellement ou comme société.

XII

Trois jours après le duel, Julien et Monterey revenaient paisiblement à cheval de passer la journée sur une *habitation* située à quinze milles de leur hôtel. Il était environ une heure après minuit. Le ciel était beau, mais sombre, car la lune avait depuis longtemps disparu sous l'horizon. Le chemin qu'ils suivaient longeait à la fois le fleuve et la forêt ; tantôt il aboutissait à de vastes marais, à de grandes éclaircies ; tantôt il disparaissait sous l'ombre épaisse des chênes et des cyprès. Arrivés au bout d'un *bayou* obstrué de grands roseaux, la sangle du cheval de Julien se rompit. Il mit aussitôt pied à terre pour la rajuster, tandis que Monterey continua de chevaucher à pas lents.

La sangle, déjà courte, nécessita, comme *allonge*, le mouchoir de Julien. La maladresse ou la nonchalance que mit celui-ci à ce petit travail suffit pour établir entre lui et son compagnon une distance assez considérable. Ni l'un ni l'autre n'y réfléchirent d'abord ; Monterey ne songea pas plus à s'arrêter pour attendre Julien que celui-ci à hâter le pas pour rejoindre son ami : la rêverie semblait les avoir envahis.

Au bout d'une demi-heure pourtant, Monterey, ne voyant pas revenir Julien, descendit de son cheval, attacha celui-ci à la barrière qui enclosait un champ de coton situé près du chemin et attendit. Une heure s'écoula, au bout de laquelle il remonta en selle et retourna en arrière. Après avoir appelé et crié sur tous les points de la route, il allait s'en revenir, anxieux et incertain, lorsqu'il entendit à quelques pas de lui, du côté du Mississipi, comme les pas d'un cheval. Il poussa le sien de ce côté : quelle ne fut pas sa douleur de reconnaître la monture de son ami qui s'en revenait la selle vide! Il crut tout comprendre. Julien, sans doute, avait voulu faire boire sa bête et s'était aventuré au bord du fleuve, dont les rives, en certains endroits, sont d'un escarpement effroyable. Un éboulement avait fait broncher son cheval, et il était tombé dans l'eau vaseuse du *Meschacébé*, où, ne sachant pas nager, il avait dû périr.

Monterey gémit sur la destinée de son ami et s'en revint tristement à son hôtel, d'où, après avoir terminé ses affaires à la hâte, il repartit pour la Nouvelle-Orléans.

XIII

Environ un mois plus tard, Monterey se promenait pensif dans son magasin, splendide bazar de *marchandises sèches*. Tout à coup, un homme jeune, mais aux traits altérés et à la physionomie souffrante, s'y précipite ; Monterey demeure un moment à le reconnaître, puis il pousse un cri de joie : cet homme, c'était Julien.

— Ami, ami! s'écria-t-il, par quel miracle me reviens-tu? Je t'avais cru noyé dans le Mississipi!

— Mon cher, répondit Julien, j'arrive ici exténué; car il y a près de deux jours que je n'ai pris aucun aliment. Si tu veux que je puisse te raconter mon aventure, fais-moi d'abord déjeuner.

Monterey combla immédiatement le vœu de Julien. Après s'être pleinement restauré, celui-ci commença en ces termes :

— J'étais parvenu à sangler *Catko* et, étant remonté dessus, je m'en revenais au pas, me plaisant à chevaucher ainsi dans la solitude et ne pensant même plus à te rattraper. Je me laissais aller avec charme au flot inattendu de mille souvenirs. Je songeais à cette longue filière d'événements par laquelle il nous avait fallu passer pour en venir à être, toi marchand et moi touriste en ce pays. Je me disais : Qui sait ce que l'avenir cache encore? Et, de rêve en rêve, je parcourus tout le siècle qui me reste à vivre, je montai dans des sphères toutes d'imagination et de poésie; je m'oubliai!...

Je ne sais combien de quarts d'heure s'étaient écoulés lorsque je revins à la réalité. Depuis longtemps déjà j'étais entré dans la forêt même. Le chemin disparaissait peu à peu dans l'ombre, qui allait grandissant. J'éperonnai fortement mon cheval et galoppai à toute bride; mais, après un long moment de course dans la nuit et le silence, un vague effroi me saisit. Si je m'étais égaré dans ces bois immenses, repaire de tigres, d'ours et de serpents à sonnettes? Si j'avais, sans m'en être aperçu, pris un autre chemin? A cette pensée je criai et t'appelai : l'écho seul.

me répondit. Tout à coup je me rappelai que dans ces campagnes les chevaux, abandonnés à eux-mêmes, revenaient toujours directement à leur écurie, alléchés qu'ils étaient par le maïs disposé dans leur crèche. Je lâchai donc la bride sur le cou du noir; et en effet celui-ci ne se fut pas plus tôt senti libre qu'il tourna de lui-même et revint sur ses pas. Il était évident pour moi que je m'étais trompé et que j'avais dû prendre, à l'endroit où le chemin bifurquait, une fausse direction.

Sans être encore trop rassuré, j'avais cependant repris courage, ayant foi surtout dans l'instinct de mon animal. Mais après quelques minutes de grand trot, *Oluko* s'arrêta soudain. Il souffla avec force et précipitation comme sous l'empire de la peur. Je me dressai sur les étriers. L'obscurité était si profonde que je distinguais à peine les premiers arbres qui bordaient la route. En écoutant bien, il me sembla cependant entendre autour de moi bruire d'une façon étrange les feuilles sèches de la forêt; peu à peu je saisis comme le sifflement de voix confuses qui parlaient bas. Je pressai vivement les flancs de mon cheval; mais celui-ci, les jarrets toujours tendus et l'oreille au vent, refusa d'avancer. En proie aux plus vives perplexités, j'allais descendre lorsque je vis deux ombres se dresser devant moi; ces deux ombres étaient suivies de plusieurs autres. Sans armes et sans défense, je ne pus que crier : Qui est là? Pour toute réponse je fus assailli, jeté en bas de mon cheval, dépouillé et traîné dans l'épaisseur du bois. Je me laissai faire, car je compris vite que j'étais tombé au milieu d'une infernale bande de *Nègres marrons*.

Puis Julien raconta comment il avait vécu de leur vie durant trois semaines, exposé sans cesse, malgré ses protestations de sympathie pour leur cause, à leurs injures et à leurs plaisanteries; comment, un jour où la bande était traquée par des chiens, il était parvenu à s'échapper, à se blottir sur un *steamboat* entre deux balles de coton, et à rejoindre enfin son ami.

— Eh bien ! dit Monterey à Julien, lorsque celui-ci eut achevé son histoire, es-tu toujours décidé au rachat de tes esclaves ?

— Non, cent mille fois ! Cette race ne mérite pas qu'on s'occupe d'elle. Chez ces nègres, qui jouissent jusqu'à un certain point de leur liberté, j'ai essayé vainement de faire vibrer la plus légère corde indépendante ou généreuse. Ils m'ont paru n'avoir que des instincts ignobles et repoussants, et je commence à croire qu'ils ne sont qu'une erreur de la nature ou qu'un sombre caprice de Dieu !

Cette volte-face dans les opinions de Julien était une conséquence naturelle de son séjour parmi les noirs. Il ne faut en effet que voir de près ces créatures pour reconnaître leur infériorité. Pour ma part, je suis tout à fait de l'avis de ce savant qui, dans l'échelle des êtres, place le nègre entre l'homme et l'orang-outang.

Et qu'on ne dise pas que c'est l'esclavage qui les abêtit et engourdit les facultés de leur âme. N'y a-t-il pas en Louisiane des familles de noirs *libres* dont la plupart des membres ont été élevés dans les premières institutions du Nord,

qui, jouissant d'un revenu de *deux à trois cent mille francs*, aiment encore mieux vivre dans un pays où elles sont sans cesse humiliées, que d'émigrer en France ou en Angleterre, par exemple, contrées où la loi leur accorderait les mêmes droits qu'aux *blancs*?

Il ne faut pas s'en étonner ; les noirs, et c'est un point de ressemblance frappante qu'ils ont avec les animaux, ne sont sensibles à aucune espèce d'humiliations ; ils ne comprennent que les coups. Prenez les plus riches ou les mieux *éduqués* parmi eux. Vous serez étonné de la bassesse et de la servilité immenses qu'ils déploieront jusque dans les moindres détails de leur vie. Et ce sont ces êtres, incapables de toute vertu comme de tout sentiment élevé, qui ignorent le courage et l'orgueil, qui remplacent l'âme par l'instinct et le cœur par des appétits ; qui n'ont d'autre intelligence que l'intelligence imitative du singe, qu'une pitoyable philosophie décore du nom d'*hommes* et veut élever jusqu'à vous !

Vraiment, les politiques d'Europe qui, du coin de leur feu, bâtissent des systèmes et posent des principes ; qui, voulant à tout prix parler de ce qu'ils ne connaissent pas, donnent de pures hypothèses de leur imagination pour de rigoureux jugements, déduits de faits certains ; qui, sous prétexte de philanthropie, s'inquiètent du sort des nègres et des animaux....., vraiment, ces politiques me paraissent bien coupables ou bien ridicules. Quoi ! vous vous occupez de la condition des noirs, vous voulez savoir comment on les traite, comment on les nourrit ; vous demandez à grands cris qu'on les émancipe, à eux qui sont nés pour la servitude, et qui ne savent pas au

moral ce que c'est que souffrir, et vous laissez croupir dans la misère ou dans le vice la femme tombée; vous ne dites pas, vous ne voulez pas dire que la fille du peuple meurt de faim, entre l'immensité de ses besoins et l'exiguïté de son salaire; vous ne semblez pas voir que la prostitution, née *le plus souvent*, toujours, de l'impossibilité pour les femmes de vivre du seul fruit de leur travail, s'accroît chaque jour de plus en plus dans nos grandes villes; vous vous taisez enfin sur le sort des mères, qui devraient n'avoir qu'à veiller sur leurs enfants, et qui sont souvent obligées, par un temps de neige ou de pluie, d'aller dans la rue tendre la main !

Ah ! tournez donc de ce côté, du côté de vos *égaux*, votre sollicitude et votre intelligence ! Loin de perdre votre temps à caresser cette chimère des chimères, la rédemption de la race nègre, cherchez plutôt à améliorer chez vous la condition du travailleur ! Quoi qu'on écrive, quoi qu'on tente, le hibou ne deviendra pas colombe, le noir ne franchira jamais l'abîme qui le sépare de l'homme !

XV

Que si on m'objecte qu'on a vu des mulâtres de talent et des noirs de génie, je répondrai qu'on a vu aussi des chiens philosophes et des oiseaux savants. Par des combinaisons de Dieu seul connues, l'instinct arrive quelquefois aussi haut que la pensée; mais qu'on ne s'y trompe pas, le fond reste toujours le même : boiteux et vil. Eût-elle l'esprit de Fontenelle, l'imagination de Voltaire, l'éloquence de Rousseau, fût-elle de *la septième génération*

et n'eût-elle ainsi, suivant de grands docteurs, qu'une seule goutte de sang nègre dans ses veines, la créature qui compte un noir parmi ses aïeux, il faut vous en défier. Le plus petit incident peut mettre à découvert chez elle des abîmes d'abjection et de lâcheté. Combien est déplorable en Amérique la familiarité qu'apportent les *blancs* dans leurs rapports avec l'autre race ! Quelques-uns ne vont-ils pas jusqu'à s'unir avec des mulâtresses ou des quarteronnes ? Ça, une union ? quel sacrilége ! cela s'appelle du même nom sur les deux continents ; d'un nom qui s'applique au plus grand des crimes par tous pays : bestialité !

XV

Julien, ayant épuisé les distractions que pouvait lui offrir la Nouvelle-Orléans, songea à la quitter pour aller dans *les hauts*[1]. Pour cette partie de son voyage jusqu'à sa sortie de Louisville, je vais simplement m'en tenir à son propre récit.

1. On appelle ainsi les États bordant le haut Mississipi.

DOUZE CENTS MILLES

SUR LE MISSISSIPI

. . . . . Mais la saison des grandes chaleurs allait arriver. Déjà le théâtre se fermait et la plupart des grandes familles de la Nouvelle-Orléans commençaient à émigrer vers leurs plantations. Le ciel, à certaines heures du jour, revêtait une vague couleur plombée ; le soleil était ardent, et ses rayons, qui éblouissaient les yeux et brûlaient les crânes, échauffaient lentement le pavé et les égouts des rues, préparant ainsi les émanations mortifères qui sont sans doute le germe de cette fièvre terrible qui vient plus ou moins chaque année visiter la grande métropole du Sud.

C'est l'époque où la ville voit tout à coup baisser son commerce ; où les voies publiques deviennent mornes ; où les cours cessent de siéger ; où la navigation du haut du fleuve demeure presque entièrement suspendue ;... époque solennelle et triste où tous les fronts paraissent austères, comme s'ils entendaient sans cesse marcher derrière eux le sombre génie de la fièvre jaune.

Je me hâtai de fuir un séjour qui promettait d'être aussi

ennuyeux que fatal, et courus m'embarquer sur l'un des rares *steamboats* qui montaient jusqu'à Saint-Louis. Il y avait à bord cohue de voyageurs ; les prix étaient tombés de trente à quinze piastres, et c'est à grand'peine que je pus obtenir une cabine au-dessus des roues.

Nous partîmes. Juché tout le jour sur la galerie supérieure du bateau, je cherchai longtemps du regard ces magnificences de paysage promises par le poëte des *Natchez* : ou la scène avait disparu, ou ces horizons vulgaires s'étaient changés en brillants mirages dans l'imagination harmonieuse du chantre de Céluta. Le fleuve se déroulait bien en sinuosités vastes et profondes ; mais ses eaux étaient troubles et fangeuses et ses bords d'un aspect uniformément plat et monotone. A Fort-Adams, le sol semble avoir un moment des velléités montagneuses ; mais ces prédispositions passent vite et ne reviennent que rarement jusqu'aux environs de Saint-Louis, sur le Mississipi, ou de Louisville, sur l'Ohio.

Je me résignai donc à descendre de mon observatoire et à passer les longues heures de la journée au milieu de ce monde bizarre qui montait le fleuve avec moi. D'abord je fus choqué de ces mœurs libres et de ce sans-façon étrange qui renchérissaient encore à ma grande surprise sur les manières communes des planteurs louisianais. Mais je m'y habituai bientôt. En présence de gens qui ignoraient ce que c'est qu'un procédé et qu'une politesse, j'agis comme eût fait l'auteur du proverbe : *Il faut hurler avec les loups*, et si mes instincts furent souvent froissés, mon esprit au moins s'égaya parfois des observations qui lui étaient naturellement suggérées par la contemplation

de ces tableaux vivants et animés que fournissaient et que pouvaient seuls fournir les habitants du Kentucky.

II

Le capitaine du bord était bien l'homme spécial pour de pareils passagers. C'était un gros Cincinnatien, qui parlait haut, qui jurait d'abondance, qui passait à la *barre* toutes les trois minutes, qui jouait un jeu d'enfer. Grâce à ces habitudes désordonnées, il avait déjà coulé cinq *steam-boats*; il n'en continuait pas moins à trouver des commanditaires, des armateurs, des passagers et des clients, car il y a quelque chose en Amérique de plus inépuisable que les mines de la Californie, de plus audacieux que les flibustiers eux-mêmes : c'est le crédit.

Nous nous arrêtâmes un moment, devant la jolie ville de Natchez, pour débarquer et prendre à la fois du fret et des passagers. Parmi les nouveaux venus, je remarquai un homme jeune encore, à la physionomie énergique, aux cheveux longs, à la barbe épaisse, à la taille élevée. Coiffé d'un chapeau *Kossuth*, et vêtu de noir, il déployait sur sa personne le plus grand luxe de bijoux. Une énorme *giletière*, chargée de breloques, s'étalait fastueusement sur sa poitrine, et allait rattacher une montre massive, placée dans une petite poche à la naissance de l'aisselle gauche ; les doigts de sa main, le devant de sa chemise, et jusqu'à son gilet, étaient encombrés de pierreries, montées *Birmingham*.

en chevalières ou en boutons. L'accueil empressé que lui firent les officiers du bateau m'intrigua presque autant que son apparence. Dès que le capitaine et lui se rencontrèrent, ce furent de part et d'autre des exclamations et des poignées de main à faire retentir et à ébranler tout le *steamboat*.

— *Hollow ! captain*, comment vont les affaires?

— Tout à fait bien; et vous, faites-vous toujours beaucoup d'argent?

— Mais... je suis content. Depuis huit jours que j'étais à Natchez, j'ai gagné environ douze mille piastres.

— Vous êtes un fils du diable! s'écria le capitaine en donnant au ventre de son interlocuteur une tape à aplatir un crocodile; allons prendre un verre de bon *wiskey !*

— *By God !* je veux bien. William! George! Francis! John! *Come with us to take a drinck !*

Et, selon l'usage, William, George, Francis, John, accoururent, appelant à leur tour de nouveaux amis, qui en appelèrent d'autres; car c'est en Amérique et devant la *barre* surtout que le titre d'ami se prodigue : *qui le veut l'aura.*

III

J'avais déjà fait quelques connaissances parmi les voyageurs du bord; l'une d'elles m'appela, et, obéissant à la coutume, je me rendis aussi à la *barre* pour fraterniser.

Nous étions une quinzaine à peu près.

— Gentlemen! nous dit le capitaine, que prenez-vous? Demandez ce qu'il vous plaira.

Et chacun de répondre suivant son goût, qui pour du *claret*[1], qui pour du *sherry*[2], qui pour du *gin*[3]. Je dois dire cependant que la majorité se prononça pour le *whiskey*.

Le *whiskey* est la liqueur nationale aux États-Unis. Il n'est pas une *barre* qui n'en soit approvisionnée, et quelquefois même c'est la seule boisson dont elles soient pourvues. Voyageant à travers l'Union, je fus longtemps étonné de ne voir, au sud comme au nord, à l'est comme à l'ouest, que d'immenses champs de maïs. Je ne pouvais comprendre l'objet d'une culture aussi générale. Mais aussi abondante que soit la récolte de ce côté-là, il n'y a jamais à craindre encombrement. Les fabricants de *whiskey* en enlèvent des quantités prodigieuses, sûrs toujours d'écouler leurs produits. En effet, dans les États du sud surtout, on fait de cette liqueur une consommation incroyable. Beaucoup d'Européens ont réalisé et réalisent encore d'énormes fortunes par son trafic. Postés souvent au coin d'un bois, ils débitent, malgré les lois qui prohibent la vente des liqueurs aux esclaves, ils débitent, dis-je, du *whiskey* aux nègres durant la nuit, avec un bénéfice qui varie de cent à cent cinquante pour cent, et qui se renouvelle tous les huit jours. Les Américains, à vrai dire, boivent aussi du genièvre et de l'eau-de-vie; mais c'est là une exception qui ne s'applique qu'aux grandes villes. Partout ailleurs le *wiskhey* est divin : il n'y a pas d'autre

[1] *Claret*, vin de Bordeaux.

[2] *Sherry*, vin de Xérès.

[3] *Gin*, liqueur de genièvre.

dieu que lui; c'est ce que proclament ses dignes prophètes les noirs et les Yankees.

Tous ayant donc leur verre en main l'élevèrent au signal du capitaine; puis ce furent, suivant la *politesse* américaine, un trinquement et un cliquetis effroyables. Mais quelques-uns n'avaient pas encore achevé de boire que l'un des invités s'écria :

— *Gentlemen, I pay you another treat!* [1]

Cette seconde proposition fut suivie d'une troisième, celle-ci d'une nouvelle, et ainsi de suite, chaque invité se piquant de courtoisie et se croyant obligé de rendre la pareille. Ce fut, en dix minutes, une razzia d'à peu près deux cents verres par quinze personnes! Pour moi, qui n'avais certes pas le gosier des Américains, je me hâtai d'abandonner la partie dès les premières *réciprocités*.

Quand le cercle fut épuisé, le capitaine, plus joyeux et plus retentissant que de coutume, s'écria :

— Et maintenant, *gentlemen*, faisons-nous une partie?

— En place! en place! répondirent plusieurs voix.

Je vis l'homme aux pierreries s'avancer, jeter un coup d'œil rapide au capitaine, et s'asseoir à la table que venait de préparer le *bar-keeper* [2].

Je reconnus aussitôt en lui un *gambler* [3] dans le jeu duquel le capitaine était infailliblement intéressé.

Les cartes furent apportées. Chacun jeta devant soi une

[1] *I pay you another treat*, je vous paye une autre *tournée*.

[2] *Bar-keeper*, garçon de buvette.

[3] *Gambler*, joueur de profession.

poignée d'or et de billets de banque, et la partie commença au milieu d'un silence profond.

J'observai les *partners* qui allaient servir de dupe à ce *gentleman* : ils me parurent tous avoir la physionomie de leur rôle. Un seul, jeune homme au regard fauve, à l'apparence hardie, à la lèvre amère, me sembla à première vue supérieur, et, je ne sais pourquoi, malgré le redoutable adversaire qu'il avait devant lui, je lui donnai d'avance tout le bénéfice de la partie qui allait s'ouvrir.

On jouait le *pocker*. Je remarquai, dès les premières passes, que l'homme aux pierreries, comme le capitaine, s'abstenait toutes les fois qu'il ne distribuait pas les cartes lui-même. Mais lorsque c'était son tour, il ne manquait jamais de gagner, et souvent même il s'oubliait, ce qui est rare chez un *gambler*, jusqu'à ajouter à sa mise avant de regarder son jeu. La partie se prolongeant, le capitaine et lui eurent bientôt amené devant eux la *cave* de leurs *partners*. Ceux-ci, acceptant la revanche qui leur était traîtreusement proposée, risquèrent timidement un nouvel enjeu.

Après quelques passes de chances diverses, la *main* échut au jeune homme dont je viens de parler.

Il prit les cartes, et, avant même de les avoir mêlées, il jeta au milieu de la table une liasse de billets.

— Mille piastres ! dit-il ; faites votre jeu !

Personne ne répondit. Quelques-uns se demandèrent

tout bas quel était cet homme : aucun d'eux ne le connaissait.

— Mille piastres ! répéta-t-il ; qui veut des cartes ?

— Nous ne voulons pas risquer ce coup, dirent les autres joueurs.

L'homme aux pierreries et le capitaine se consultèrent du regard. Il leur semblait, d'un côté, avoir vu le jeune homme battre les cartes d'une façon étrange ; de l'autre, l'espérance de gagner d'un coup une aussi forte somme les séduisait...

Soudain, comme saisi d'une inspiration subite, l'homme aux pierreries, prenant devant lui une poignée de billets, couvrit l'enjeu en disant :

— A condition que je remêlerai !

— Remêlez, fit son adversaire d'un ton si calme, qu'on eût dit qu'il avait prévu la demande.

La partie restait donc concentrée entre ces deux hommes. Les autres joueurs avaient gardé leur place tout en s'abstenant, et, ainsi qu'un cercle nombreux de voyageurs, contemplaient en silence la lutte qui s'ouvrait.

L'homme aux pierreries, en proposant de remêler les cartes, ne faisait qu'user de son droit ; il les remêla donc et les tailla à sa manière : le jeune homme ne le perdit pas de vue.

Le jeu étant ainsi brouillé, il le reçut ; un éclair sembla sortir de sa main. Puis, ayant froidement distribué ses cartes, il attendit.

— Je suis satisfait, dit son adversaire.

— Et moi aussi, répondit-il.

L'un et l'autre pouvaient écarter ; ils aimaient mieux

garder leurs cartes ; la galerie prévit, de part et d'autre, une forte position.

Le *pocker* se joue avec cinq cartes ; deux cartes semblables font une *paire* ; trois font un *terne* ; quatre font un *carré*. Le *terne* est plus fort que la *paire* ; le *carré* surpasse le *terne* ; le *carré* d'as bat tous les autres.

Soit confiance dans son jeu, soit désir secret d'intimider le jeune homme :

— Je fais cinq mille piastres de plus, dit l'homme aux pierreries en comptant sur la table cinquante billets de cent piastres.

— *Waiter?* appela l'imberbe joueur en se penchant du côté du *garçon* ; prenez cette clé et allez chercher dans ma chambre la valise que j'ai laissée sur mon lit.

Le *garçon* revint au bout d'une minute ; durant ce temps personne n'avait soufflé mot.

Le jeune homme ouvrit sa valise et en tira un portefeuille qu'il jeta devant lui.

— Je les tiens, fit-il d'un air impassible, et j'ajoute une mise nouvelle de dix mille dollars.

L'homme aux pierreries sembla hésiter ; il regarda furtivement son ami le capitaine.

L'œil de celui-ci lui dit de jouer le coup.

— Je les fais sans nouvel enjeu, s'écria-t-il ; et à moi la partie : j'ai un *carré* de rois !

L'assistance, involontairement émue et anxieuse, suspendit son regard aux lèvres du jeune homme.

Celui-ci abattant ses cartes sans s'émouvoir :

— Il ne vaut rien, dit-il ; voyez mon *carré* d'as !

Et il se leva emportant un bénéfice de seize mille pias-

tres, et laissant son adversaire atterré. Celui-ci, comme tout le monde, ne voyait dans ce coup vraiment rare qu'un hasard merveilleux, qu'une chance inouïe. Mais arrivés à Wicksburg, où il débarqua, nous apprîmes que cet homme, qui nous avait paru si jeune et si indifférent, n'était autre que le célèbre Crawford, le plus rusé *gambler* de la Floride. Contrairement au proverbe :

Corsaires contre corsaires
Ne font pas leurs affaires,

il avait trouvé le moyen de faire les siennes contre un confrère plus ancien, mais moins habile que lui dans le métier.

Quant à l'homme aux pierreries et à son ami le capitaine, j'ignore si ce véritable coup de Jarnac les corrigea définitivement ; je sais pourtant qu'ils s'abstinrent de toute nouvelle partie durant le reste du voyage.

V

Nous étions à bord environ trois cents passagers. Les uns passaient leur journée à dormir dans leur chambre; d'autres à causer, c'est-à-dire à crier dans le salon; le plus grand nombre, assis en cercle sur la galerie de l'avant, fumaient en silence ou coupillaient des morceaux de bois en affectant des poses toutes plus bizarres les unes que les autres. C'est une manie chez les Américains, lorsqu'ils causent, attendent ou se promènent, de faire des

copeaux. Munis d'un couteau ou d'un canif, ils s'emparent du premier bout de bois venu, d'une branche d'arbre, d'une canne ou d'un parapluie laissés dans un coin. S'ils n'ont rien de tout cela, ils s'en prennent aux meubles; ils entament impitoyablement les comptoirs, les montants de croisées, les portes, les chaises, les canapés, les billards des buvettes, les bancs des églises..... ; enfin, rien n'est sacré pour eux. L'appuie-main des galeries sur certains bateaux à vapeur du Mississipi est devenu une véritable scie de bois sous le couteau des *Yankees*. J'ai souvent vu, sur les *steamboats* de l'Ohio, des *gentlemen* tailler avec acharnement, sous les yeux mêmes du capitaine, les bras des fauteuils sur lesquels ils étaient assis. Cette rage d'ailleurs est si universelle aux États-Unis, que les pupitres de presque toutes les salles de sénat et de congrès sont, durant tout le temps des sessions, munis chaque matin par les huissiers de petits morceaux de bois à l'usage des membres. C'est, ma foi! une occupation fort intelligente qui doit développer au plus haut point les facultés des sénateurs et l'esprit des représentants. Si j'étais journaliste ministériel, je pousserais de toutes mes forces les deux chambres à adopter ce mode de distraction. Les membres indépendants, comme les membres *satisfaits*, tailleraient du bois durant toutes les séances, et l'opposition serait supprimée. Je soumets cette idée au gouvernement et j'offre même de la lui garantir.

VI

Mais ce sont surtout les poses des Américains qui méritent d'être étudiées. J'ai rarement vu un *Yankee*, dont la position, lorsqu'il était assis, ne fût pas un miracle d'équilibre et d'imagination. Généralement ils mettent leurs pieds sur une cheminée, contre le tuyau d'un poêle, contre un mur ou un poteau, mais de manière à ce qu'ils soient toujours plus hauts que la tête. A bord du steamboat où j'étais, j'entendis un jour les accords d'un piano : c'était dans le salon des dames. Quelques voyageurs s'y rendirent ; je fis comme eux. Ils prirent place dans le salon, et écoutèrent, moitié criant, moitié accompagnant, un hymne national qu'essayait de chanter une *adorable miss* de trente-deux ans. Quatre d'entre eux étaient assis autour d'une petite colonne placée au milieu et supportant le plafond. Leurs pieds étaient réunis en faisceau contre le fût à une hauteur tellement démesurée, qu'il n'y avait que leur tête et une partie de leurs reins qui reposassent sur la chaise ; un cinquième, placé en face de la *musicienne*, étalait majestueusement ses jambes sur le piano, et semblait offrir ses bottes à la jeune *lady* ; un sixième s'était emparé d'un canapé, tandis que plusieurs dames, ne trouvant pas à s'asseoir, s'étaient groupées autour de l'*artiste* pour se donner une contenance ; un septième, monté sur sa chaise, s'était accroupi sur le dossier en l'appuyant au mur ; enfin, un huitième ayant inutilement cherché de l'œil une place où reposer ses jambes, avait fini par les mettre sur les épaules du *gentleman* assis

auprès du piano, chose à laquelle celui-ci semblait se prêter de la meilleure grâce. La romance achevée, tous ces *dilettanti* d'applaudir, c'est-à-dire de siffler et de pousser des cris. L'avant-dernier cependant, emporté par son enthousiasme et oubliant que sa position ne pouvait comporter trop de mouvement, voulut battre des mains; il perdit l'équilibre, et, tombant sur le coin d'une autre chaise, faillit se crever l'œil. Dix minutes après, je ne l'en revis pas moins dans une pose plus dangereuse et plus incroyable encore. Si l'on demandait aux Américains quel est, selon eux, l'être le plus heureux de l'histoire ou de la mythologie, ils répondraient, n'en doutez pas : C'est Briarée, parce qu'il avait à étendre plus de bras et de jambes que les autres mortels.

Mais ce n'est pas seulement à bord des *steamboats* que j'ai fait de semblables remarques. On ne saurait s'imaginer en France à quel degré de grossièreté va souvent le sans-gêne américain. Dans les chars des chemins de fer comme dans les salons des hôtels, il n'est pas rare de les voir, souliers crottés aux pieds, chapeau sur la tête, s'étendre brutalement sur les siéges ou sur les canapés. Les bateaux des lacs du nord, qui déploient un très-grand luxe d'ameublement, ont un règlement spécial qui impose une amende à tout voyageur qui se mettra au lit *avec ses bottes!* Un autre article du même règlement, relatif aux repas, prescrit aux *gentlemen* de s'asseoir à table après les dames. Mais les Américains ne prennent pas ces règlements au sérieux et se mettent à leur aise là comme partout ailleurs.

Le cigare est d'un usage universel aux États-Unis. On

fume en tous lieux. Le sénat de Tennessée pourtant a dernièrement passé une résolution défendant à ses membres de fumer dans la chambre durant les séances. Le mâchage du tabac n'est pas moins général, surtout dans le sud. Rien n'est affreux comme ces hommes à la joue gonflée, aux lèvres dégoûtantes, qui font sans cesse aller leurs mâchoires comme les ruminants et qui crachent à droite et à gauche sur le plancher, sur les meubles, contre les boiseries ou sur les tapis. La présence d'une dame ne les gêne pas; car il est faux, entièrement faux, n'en déplaise à M. Benjamin Park, que les Américains aient pour la femme cette vénération profonde que leur attribuent quelques-uns de leurs écrivains. J'admets bien qu'il y ait dans certaines sociétés américaines moins de laisser-aller; mais la masse est bien réellement grossière et tout à fait dépourvue d'*éducation*. Si quelque Américain, baron du *codfish* [1], trouvait que je généralise un peu trop, je lui répondrais que ce n'est pas ma faute; que dans un pays où les chauffeurs de *steamboat* et les savetiers se traitent et ont le droit de se traiter réciproquement de *gentlemen*, il est bien permis de ne pas toujours saisir la nuance et de confondre un banquier qui mâche du tabac et qui boit hors de chez lui avec un maçon qui n'en fait pas davantage.

[1] Quoi qu'on ait écrit, il n'est personne de plus aristocrate qu'un riche Américain. Plusieurs familles commerçantes de New-York se sont déjà fait faire des blasons. Les étrangers les appellent dérisoirement les *noblemen* du *codfish*, c'est-à-dire les *nobles de la morue*.

VII

Nous étant arrêtés à Memphis, un flot d'*habitants* vint envahir la *barre* de notre *steamboat*; à leur tour presque tous mes compagnons de voyage descendirent faire la même visite aux *barres* du port. A terre, comme à bord, une buvette nouvelle est d'un attrait irrésistible pour les Américains, qui ne manquent jamais d'aller s'y faire des politesses. Heureuses les *barres* qui se trouvent à portée de ces Tantales, aux profonds gosiers de feu!

Nous reprîmes notre marche vers le haut du fleuve. A peine avions-nous dépassé Memphis, nous aperçûmes à environ deux milles au-devant de nous un *steamboat* qui venait d'achever ses provisions de bois et qui montait comme nous vers Saint-Louis. Il était cinq heures du soir; le capitaine en était au moins à son quatre-vingtième verre de la journée. Il fit un signal et déclara *la course*. Le bateau qui nous précédait répondit par un autre signal qui voulait dire qu'il acceptait le défi. Aussitôt notre capitaine fit appeler les ingénieurs et leur signifia d'avoir à chauffer à outrance. Notre *steamboat*, comme la plupart des *steamboats* mississipiens, était à haute pression. On bourra les fournaises pour un feu d'enfer; on y jeta de l'huile, de la thérébentine et jusqu'à des barils de goudron. Loin d'être alarmés, les *Yankees* du bord descendaient à chaque instant et disaient aux mécaniciens : Chauffez! chauffez! il ne faut pas que ce *rascal*[1] de *steamboat* nous garde à sa queue!... Un passager pour-

[1] *Rascal*, faquin.

tant, effrayé des secousses et des soupirs de la vapeur, vint trouver le capitaine.

— Monsieur, lui dit-il, je suis ici avec cinq jeunes gens sortis de différentes institutions de la Nouvelle-Orléans. Je me suis chargé de les ramener dans leurs familles, je suis responsable de leur vie. Au nom du ciel ! cessez une lutte à laquelle rien ne vous oblige et qui peut être la cause pour nous tous d'un immense désastre.

— Vous n'êtes qu'un imbécile ! repartit le capitaine. Dans cinq minutes nous aurons dépassé ce sabot ou bien nous aurons sauté dans l'air à cent cinquante pieds !...

Le pauvre mentor ne répondit rien ; mais sa physionomie parla pour lui. Comme certain personnage de la comédie il se disait certainement : *Je voudrais bien pouvoir m'en aller !*

Peu à peu cependant il était visible que nous gagnions du flot sur notre concurrent. Mais notre bateau craquait de toutes parts ; il bondissait sur l'eau comme un dauphin ; le piston sifflait sans cesse, et les ailes semblaient agitées par un invisible et formidable tourbillon. Enfin, après quelques solennelles minutes nous rejoignîmes le *rascal*. Ce fut à notre bord un concert effroyable d'exclamations, de cris et de trépignements. Puis quand nous l'eûmes un peu dépassé, le capitaine fit présenter notre poupe à la proue du vaincu et lui cria ironiquement qu'il pouvait s'amarrer, qu'il était prêt à le remorquer gratis. Alors les huées devinrent d'une description impossible ; capitaine, officiers, passagers, domestiques, chauffeurs, tout le monde était dehors et insultait du geste et de la voix aux quelques hommes qui osaient pa-

raître sur l'autre balcon. Tous les sauvages du nouveau monde se seraient donné rendez-vous sur notre bord qu'ils n'auraient pas sûrement poussé plus de cris étranges et de clameurs épouvantables.

Ce fut pour notre capitaine l'occasion d'un véritable triomphe de la part de ses passagers. Comme toute réjouissance aux États-Unis, cela se termina ou plutôt se continua par des libations qui durèrent toute la nuit.

Nous arrivâmes au Caire, ville située à la jonction de l'Ohio et du Mississipi. Le *steamboat* sur lequel j'étais venu continua sa route vers Saint-Louis; mais moi je m'arrêtai là pour attendre le *packet* qui devait monter à Louisville.

VIII

Le Caire est une ville qui par sa position est appelée au plus grand avenir. Chose assez surprenante, ce sont ses avantages mêmes qui nuisent à son accroissement : les détenteurs de terrains, voyant quelle énorme valeur ont acquis avec le temps les plaines qui sont devenues aujourd'hui New-York et Philadelphie, plaines où le même lot de terre qui se vendait autrefois cent piastres vaut aujourd'hui mille fois plus, et prévoyant la même hausse pour les terrains du Caire, refusent de vendre au-dessous d'un certain prix calculé, non sur la valeur présente de leurs champs, mais sur celle qu'ils pourront avoir dans l'avenir. Ainsi ils vont à certaines places jusqu'à demander deux cents piastres du pied de façade, qui emporte seulement cent pieds de profondeur. On comprend que

les capitalistes aiment encore mieux une maison toute faite à Albany ou à Buffalo, qu'une maison à bâtir au Caire, où il y a tout au plus cent cheminées!

Je ne séjournai là qu'une après-midi. Le steamboat sur lequel je montai venait de Saint-Louis. Il avait enterré la veille un de ses chauffeurs, qui, ayant pratiqué une ouverture à un baril de *whiskey* arrimé à sa portée, avait bu outre mesure de cette infernale liqueur! Le lendemain il eut un nouveau mort. C'était un passager de seconde classe; un moment avant qu'il n'expirât, le capitaine descendit lui-même pour lui demander où était son argent : le pauvre diable ne put rien répondre, en proie qu'il était à une violente attaque de choléra. On eut alors le courage de le faire visiter : il n'avait pas un *cent* sur lui. Quelques Irlandaises, pauvres passagères parquées plutôt que logées à l'arrière, dans la partie inférieure du bateau, portèrent ce malheureux, dont elles ignoraient la maladie, sur le bord extérieur de la poupe. Elles l'étendirent à terre, mais celui-ci était déjà mort. Aussitôt elles dressèrent une tente avec un drap de lit, firent d'une chandelle six morceaux qu'elles allumèrent et qu'elles placèrent autour du cadavre. Puis, à genoux près de lui, elles chantèrent de longues plaintes, des hymnes tristes, presque religieuses. Ceux qui, des bords, apercevaient ces illuminations étranges et entendaient ces accents désolés, étaient loin de se douter que là, sur ce *steamboat*, gisait la première victime de ce fléau qui devait durant deux longs mois ravager toute l'Union. Mais le chant de ces femmes agaça les nerfs de quelques *ladies* des cabines supérieures; le capitaine alors donna l'ordre barbare de

les enfermer, fit éteindre les lumières et reléguer le cadavre dans un coin, près des machines. Cette cruauté pour les passagers pauvres qui meurent ou sont malades n'est pas, comme on pourrait le croire, particulière à certains capitaines; elle appartient à presque tous. Au temps de la fièvre jaune, comme à l'époque du choléra, ils déposaient sur des rives absolument désertes, sans matelas ni provisions, de pauvres êtres malades, que l'on soupçonnait atteints de l'épidémie. Les passagers, loin de s'opposer à ce lâche abandon, y poussaient souvent au contraire, de tous leurs efforts.

Dès que le cholérique décédé à notre bord fut froid, on arrêta le *steamboat* à une certaine place de la côte. C'était le soir; la lune, à son premier croissant, paraissait vaguement derrière les grands arbres qui bordaient l'Ohio; les rives étaient solitaires; la forêt semblait profonde...; on eût dit que ces bords attendaient un tombeau.

Les matelots sautèrent sur la batture[1]; quelques-uns creusèrent précipitamment une fosse, tandis que les autres tenaient à la main une tige, au bout de laquelle était suspendu un panier de fer chargé de morceaux de sapin enflammés, qui jetaient sur cette scène une rouge et sombre lueur.

On apporta le corps. Les voyageurs, rassemblés sur la galerie du *steamboat*, ne voyaient dans ce spectacle tout funèbre qu'une occasion de raillerie et d'amers sarcasmes. Sous quelque forme qu'elle se présente, la mort, pour les Américains, n'est qu'un infime accident qui les laisse in-

[1] *Batture*, dépôts de terre formés par le courant du fleuve.

différents et froids, et ne prédispose pas plus leur âme à l'espérance glorieuse d'une résurrection qu'à la crainte vague d'un éternel néant.

La fosse achevée, on y descendit sans cercueil le cadavre, que les chauffeurs avaient presque dépouillé; on le recouvrit de terre; puis, tout le monde étant remonté à bord, on démarra et on prit le large sans laisser tomber sur cet homme une pensée pieuse; sans marquer l'endroit où on le jetait ainsi, comme un chien mort, d'une croix, d'une pierre ou d'un poteau; et encore moins sans s'inquiéter de sa famille, de sa patrie, de son nom... Partout, les pauvres finissent dans la tristesse: aux États-Unis, ils meurent dans le désespoir!

Il y avait neuf jours que j'avais quitté la Nouvelle-Orléans, lorsque j'arrivai à Louisville...

LES KENTUCKIENS

I

Louisville est une cité régulièrement bâtie, qui grandit prodigieusement d'année en année. Il n'y a point de places publiques. Les rues sont tirées au cordeau et se coupent toutes à angles droits. Là, comme dans beaucoup de villes du centre et de l'ouest, on a remplacé les noms par des numéros d'ordre. Ainsi, au lieu de rue Saint-Pierre, rue Washington, rue Générale, c'est tout simplement première rue, deuxième rue, troisième rue... Voilà au moins qui est clair et qui n'a pas dû coûter un grand travail d'esprit. Les Kentuckiens, on le voit, aiment ce qui est simple et dédaignent souverainement l'imagination.

Je fus, dès mon arrivée, loger dans un *boarding* de la cinquième rue. C'était une maison de comfortable apparence, élevée au milieu d'un grand jardin et parfaitement isolée de ses voisines. Un grand nombre de constructions, à Louisville, sont ainsi placées au centre d'un grand carré de gazon qui est entouré d'une basse grille de fer. Cette

manière de bâtir est incontestablement plus intelligente, mais elle n'est possible que dans un pays vaste et nouveau comme le sont les États-Unis. Si on voulait rebâtir Paris dans ce genre, le mur d'enceinte en serait probablement porté jusqu'à Rouen.

La dame qui conduisait le *boarding* où j'étais allé vivre était une grande veuve qui semblait avoir été créée et mise au monde pour la position qu'elle s'était choisie. Elle paraissait avoir trente-huit ans et avait dû être jolie. Elle était blonde, avait des yeux d'un bleu terne, de grandes dents blanches et un teint encore assez clair. A table, lorsqu'elle présidait les repas, dans le salon, lorsqu'elle distribuait le thé, dans les moindres détails d'intérieur, lorsqu'elle parlait à ses esclaves, il était facile de deviner combien elle était heureuse d'avoir à gouverner, à diriger, à commander. Régulière en toutes choses et affectant sans cesse dans sa maison un air digne, presque imposant, elle ne parlait à ses anciens *boarders* qu'une fois par semaine.... pour leur rappeler *their small bill* (leur petite note).

Avec les nouveaux venus, pourtant, elle faisait quelques frais d'amabilité, et, tombant d'un extrême dans l'autre, devenait quelquefois presque obséquieuse. Recevait-elle un Espagnol ? elle ne manquait pas de lui dire qu'il appartenait à la première nation du monde ; un Anglais ? elle lui confessait qu'elle n'avait jamais trouvé de vrais *gentlemen* qu'en Angleterre. A moi, elle ne se fit pas faute de me répéter qu'il n'y avait que les Français dans le monde qui fussent aimables. Toutes ces finesses voulaient dire : Je suis charmée de vous recevoir parce que vous

allez augmenter la somme de mes recettes. Si je vous flatte, c'est pour que vous me trouviez agréable et que vous soyez porté à demeurer longtemps chez moi en y laissant la meilleure partie de vos *dollars*.

Le *dollar*, en effet, voilà la raison d'être de toutes choses aux États-Unis. Mais s'il est l'objet d'une passion chez les hommes, c'est assurément celui d'un culte chez les femmes. Rien n'est carré comme leurs opinions à cet égard. Les Américaines réclament, on le sait, une participation active au gouvernement de leur pays. Malheur au peuple de l'Union s'il les laissait entrer dans la vie politique ! Du moment où elles connaîtraient ses secrets, l'État serait compromis ; car pour elles, comme pour Jugurtha, tout est vendable dans ce monde : il ne s'agit que d'y mettre le prix !

II

Louisville est la capitale du Kentucky. Les habitants de cet État sont renommés pour leurs allures indépendantes, pour leur dédain superbe de toute étiquette et de toute cérémonie devant les femmes et en société. Ils sont célèbres aussi pour leur faconde et leur aplomb en toutes circonstances . ce sont les Gascons des États-Unis. Leur intelligence est remarquable dans les choses qui se rapportent à leur commerce. Quelquefois même le cri de leurs intérêts va jusqu'à les faire parler en hommes de génie. C'est au parquet de Louisville, où j'étais allé entendre plai-

der, que j'ai recueilli cette définition tout américaine du *gentleman* :

— Monsieur Jones, vous dites que le défenseur est un *gentleman* ; que voulez-vous dire par là ?

— Je donne ce nom, monsieur le juge, à tout homme qui paye ses billets la première fois qu'ils lui sont présentés.

Il y avait à peu près huit jours que j'étais à Louisville, lorsque je fis la connaissance d'un Allemand, nommé Grootz, constructeur de *steamboats* à New-Albany.

New-Albany est une charmante ville de l'Indiana, située sur l'Ohio, à environ trois milles au-dessus de Louisville. C'est là que se construisent la plupart des bateaux à vapeur naviguant sur le Mississipi. New-Albany est remarquable pour la régularité de ses rues et l'élégance de ses maisons. Elle est bâtie au pied d'une colline, du haut de laquelle on découvre une partie de la capitale du Kentucky. On s'y rend par des *ferries* [1], qui vous passent d'abord à Portland, sur le côté opposé du fleuve, puis ensuite par un chemin de fer dont les wagons sont tirés par des chevaux.

Grootz, comme presque tous ses compatriotes, était ar-

[1] *Ferries*, petits bateaux à vapeur faisant le service entre deux places situées l'une en face de l'autre, sur les bords du même fleuve.

rivé *émigrant* aux États-Unis. Misérable et réduit à tous les métiers en commençant, il était parvenu, en sept années, à amasser une fortune de près de cent soixante mille piastres (huit cent mille francs). L'Amérique est bien un pays merveilleux pour les gens d'affaires; on y réussit moins vite, il est vrai, qu'autrefois, mais on n'en est pas moins sûr encore d'y obtenir en quelques années un résultat qu'on atteindrait à peine en Europe au bout d'un demi-siècle. Je m'étonne de voir tant de jeunes hommes intelligents s'obstiner, en France et en Angleterre, à poursuivre des positions chimériques, lorsque dans le Nouveau-Monde il leur serait si facile, par leur seule activité, d'arriver vite à la fortune. L'Europe n'est bonne à habiter que pour les intrigants ou les oisifs. Le travail depnis longtemps a cessé d'y être un capital; le plus petit usurier roule en équipage et les agioteurs se font bâtir des hôtels, tandis que les meilleurs ouvriers manquent souvent d'emploi.

En Amérique, si ce n'est pas le contraire, il y a au moins plus de marge pour les hommes qui n'ont d'apport que leur énergie et leur esprit d'initiative. C'est là qu'il faut aller quand on a l'âme ardente et qu'on ne se sent pas la patience de faire sa fortune sou par sou comme un droguiste ou un mercier.

Grootz venait très-souvent à Louisville; il y passait même quelquefois plusieurs jours de suite. C'était un homme remarquable pour son intelligence des affaires, mais exagéré à l'extrême quant à ses opinions politiques. En dehors du germain, il parlait parfaitement le français, l'anglais et l'espagnol. Il s'était bâti en face de Portland

une maison, ou plutôt un palais, véritable merveille d'élégance et d'architecture. Il occupait sans cesse de quatre-vingt à cent ouvriers. Quoique parvenu, il était serviable et même généreux. C'est en partie grâce à ses manœuvres qu'une grande convention d'Allemands s'était réunie à Cincinnati, les 23, 24 et 25 mars précédents, convention à laquelle assistaient des délégués de l'Ohio, du Michigan, de l'Indiana, de l'Illinois, du Missouri, de la Pensylvanie et de l'État de New-York. On y décida que la Bible n'était qu'un tissu de sornettes et devait être exclue des écoles publiques; que le jour du sabbat n'étant ni plus fleuri, ni plus brillant, ni plus long que les autres jours de la semaine, ne devait plus être célébré par des chômages nuisibles au commerce et à l'agriculture autant qu'à l'industrie; que la frivole fête du premier de l'an, qui, sous le nom de coutume, exerçait une véritable tyrannie sur les bourses des patrons, des parents et des amis, devait être supprimée; enfin, que chacun ayant la liberté de prier chez lui, les temples et les églises étaient des constructions parfaitement inutiles et devaient être appropriées à des services d'utilité publique. Plusieurs autres résolutions furent aussi passées qui avaient trait à l'abolition de la peine de mort, à la fédération de toutes les républiques, à la guerre d'Orient, aux traités de commerce faits par les États-Unis avec le Japon, etc..etc...

IV

Il faut aller en Amérique pour voir de ces conventions de fantaisie composées des éléments les plus hétérogènes,

qui discutent et votent des projets d'adresses, de lois et de gouvernementation, comme pourrait le faire le parlement le plus orthodoxe. Le besoin de légiférer, aux États-Unis, va s'universalisant. J'en demande bien pardon aux Américains eux-mêmes, mais il n'y a pas de pays dans le monde où l'on pérore autant que chez eux. Il ne se passe pas un jour où il n'y ait dans l'Union au moins cent assemblées publiques. Là, tout le monde a le droit de parler et de faire des discours; le plus grand nombre ne s'en privent pas. On dirait que ces habitudes libres et ces mœurs agitées, qui provoquent tant de *meetings* où toutes les questions sont effleurées et où toutes les opinions ont le droit de se faire entendre, devraient au plus haut point favoriser l'éloquence et l'art oratoire parmi eux; mais, à part deux ou trois noms populaires, qui donc connaît les orateurs des États-Unis?

Je me rappelle avoir assisté à une séance du congrès du Wisconsin. On discutait un projet de loi relatif aux écoles publiques; l'orateur, parlant de certains amendements proposés par la commission, dit qu'il n'en donnerait pas une savate (*an old shoe!*). Personne ne rit et encore moins ne riposta. En France, un confrère lui eût sûrement répondu qu'il ne portait pas là une botte bien terrible aux arguments qu'il voulait démolir.

A Jefferson, un représentant *adressa* ainsi ses concitoyens :

« *Gentlemen*, vous êtes mes électeurs, moi je suis votre élu; vous m'avez choisi pour votre représentant, j'ai accepté votre mandat; vous m'avez donné vos votes, recevez mes remerciements! »

A Springfield, un *alderman* ayant été choisi par le suffrage populaire, ses amis vinrent en corps le féliciter. Ils s'attendaient à un discours, à une exposition quelconque de principes :

« Messieurs, leur dit-il, je suis content d'être élu! Vous trouverez dans la chambre voisine du pain, du fromage et de l'eau-de-vie. Allez! »

Enfin, à Augusta, un membre du conseil de ville, beaucoup plus fort sur le son, l'avoine et la morue, que sur l'antiquité, s'écria dans un *meeting* dont il avait été élu président :

« Notre pays, sous la pression des *whigs*, court à sa ruine. Rome fut autrefois sauvée par des pies, qui vinrent avertir son peuple d'une grande conspiration. Nous autres, démocrates, crions à nos compatriotes qu'ils sont les dupes d'une clique et non les soldats d'un grand parti; soyons les oies de l'Union! »

V

Mais il faut dire que, si les Américains suivent autant les réunions publiques, ce n'est pas qu'ils trouvent eux-mêmes bien utiles ou bien récréatives les tirades qu'ils vont entendre. Ne sachant que faire de leurs soirées, ils ne vont là, le plus souvent, que pour se rencontrer et causer une partie de la nuit de ce qui a été l'occupation de toute leur journée : la hausse des farines ou la baisse du porc.

Du reste, le fait suivant, connu de toute l'Union, don-

nera la mesure du goût des Américains pour l'éloquence.

L'un de leurs orateurs les plus célèbres s'était porté candidat à je ne me souviens plus quelle place dans l'État de la Virginie. Espérant tirer partie de sa popularité, il avait voulu parcourir les campagnes pour *chauffer* par lui-même son élection. Partout où il se présenta d'abord, il fut accueilli avec enthousiasme, et ses amis lui prédisaient déjà l'unanimité. Mais arrivé à une petite ville aux alentours de Richmond, son étoile commença à pâlir. Le public, qui ne lui avait jamais manqué précédemment, lui fit tout à coup défaut. Il en fut ainsi durant quelques jours dans tous les endroits où il s'arrêta. En ayant cherché la cause, il s'aperçut qu'un montreur d'ours, qui voyageait dans la même direction que lui, accaparait sans cesse les *gentlemen* qui eussent pu former son auditoire. Connaissant trop le caractère de ses compatriotes pour essayer même de continuer la concurrence, il fut hardiment trouver le cornac américain.

« Mon ami, lui dit-il, votre ours me porte un tort immense, et je m'aperçois que je ne suis point de force à lutter avec lui. Au lieu de venir entendre ma profession de foi, mes amis comme mes adversaires s'en vont voir votre animal. Voulez-vous gagner dix piastres par soirée? Laissez-moi donc profiter de vos spectateurs! Après chacune de vos représentations, avant que personne ne soit encore sorti de la salle, je viendrai prononcer mes discours. Les journaux qui me sont opposés diront qu'au lieu d'une bête vous en montrez deux; il y viendra ainsi plus de monde, ce qui fera votre affaire et la mienne aussi. »

Le marché fut accepté, et le cornac continua sa tour-

née, suivi du candidat orateur. Partout où il s'arrêtait et où il exhibait sa bête, son nouveau compagnon paraissait au milieu de l'arène, tournait à la manière de l'ours et lançait ses réclames les plus éloquentes. Il était généralement gris lorsqu'il parlait. C'est probablement dans son ivresse même qu'il puisait cette verve qui faisait son succès. Les Américains, habitués à tous les genres de *humbugs*, ne s'étonnèrent pas de celui-ci ; seulement ils parlèrent beaucoup du *candidat à l'ours*, qui, ayant trouvé le chemin de leurs oreilles, vit accroître ses chances et fut en effet nommé à une écrasante majorité.

Pour user d'un tel moyen il fallait être *Yankee*; pour le trouver surtout naturel il fallait être Américain.

VI

La plus grande partie de mon temps à Louisville, je le passais donc avec Grootz, qui était bien l'homme spécial pour me faire connaître les hommes et les mœurs du pays. Il avait un grand nombre de relations, et était aimé des Français et des Kentuckiens autant que de ses compatriotes. Comme presque tous ceux qui émigrent aux États-Unis, il était partisan enthousiaste des institutions américaines. Il désirait pourtant leur réforme dans un sens plus radical encore. Il regardait comme devant se réaliser et arriver de son vivant la fusion de tous les peuples. Il applaudissait aux bloomméristes et demandait l'avénement des femmes à la vie politique. Il aimait les *meetings* bruyants, les élections orageuses, les luttes de la rue. Un jour il me

proposa d'aller avec lui à Cincinnati, pour assister à un assaut qui devait avoir lieu entre Sullivan et Morrissey, les deux plus fameux boxeurs des États-Unis. J'acceptai. Nous nous y rendîmes en dix heures par *steamboat*, à travers des points de vue délicieux. C'est là que l'Ohio est réellement un beau fleuve. En France, les sites admirables que présentent ses rives seraient couverts de *villas* et de châteaux ; là-bas ils sont livrés à des myriades d'animaux immondes. C'est affreux à l'œil, mais cela rapporte des dollars ; ce côté reste le plus beau pour les Américains, qui aimeraient encore mieux contempler un champ de pommes de terre que la baie de Naples ou les bords du Saint-Laurent.

Cincinnati est une ville très-riche, qui fait un commerce immense. Presque tout le *whiskey*, le blé et le jambon qui se consomme dans les États-Unis, sort de ses fabriques ou de ses entrepôts. Elle est la capitale de l'Ohio, qui est un État libre. Les hommes de couleur ont un institut à Cincinnati.

L'occasion qui m'avait amené dans cette ville y avait attiré un nombre prodigieux d'Américains. Il y a quelque chose, on vient de le voir, que ceux-ci aiment mieux que l'éloquence, ce sont les ours ; mais il y a quelque chose encore qu'ils placent au-dessus des ours, ce sont les assauts de boxe. A New-York, à la Nouvelle-Orléans, à Philadelphie, j'ai vu les théâtres presque vides, tandis que mille à quinze cents personnes étaient refusées à la porte de vastes salles où devaient lutter deux saltimbanques. Souvent aussi j'ai vu au théâtre des scènes vraiment belles passer au milieu d'une indifférence presque morne de la

part des spectateurs, lorsque des scènes de duels qui finissaient à coup de poing étaient accueillies par des applaudissements frénétiques et des bravos d'énergumènes.

C'est que les Américains, habitués de bonne heure à ne contempler de la vie que le côté réel et positif, sont incapables de goûter rien de ce qui part de l'âme ou provient du cœur. L'amour, l'ambition, les regrets, les souvenirs, les inspirations infinies, les espérances immortelles, ils nomment tout cela des idéalités, c'est-à-dire des chimères, des songes nuisibles au travail et à la rectitude de l'esprit.

Un achat et une vente suivis d'un bénéfice, un dîner bien lourd, un spectacle d'animaux, une lutte d'hommes sur la place publique, voilà des choses à la portée de leur intelligence. Le reste, ils s'en moquent ou n'en savent même pas l'existence.

Il me serait impossible de dépeindre l'enthousiasme que firent éclater les Cincinnatiens lorsque parurent les deux rivaux. L'un et l'autre étaient effrayants à voir. Leur assaut, le plus célèbre peut-être qui se soit jamais donné, compta trente-trois coups. Ce fut un combat acharné et sauvage. De nez aplati en œil crevé ils en arrivèrent à ne plus s'apercevoir ; ils tombèrent tous les deux. Morrissey pourtant se releva, et trois coups de sonnette ayant été donnés sans que son adversaire eût répondu, ses amis en profitèrent pour le faire proclamer vainqueur. Mais Sulli-

vaincu, revenu à lui, défia son compétiteur; celui-ci, qui était bien le plus malade, prétexta que le défi arrivait trop tard et refusa de continuer la lutte. La victoire fut ainsi contestée.

J'ai appris depuis que ces deux boxeurs, ayant résolu de se battre à mort, avaient parié chacun en sa faveur la somme de trente mille francs. Morrissey cependant demandait quatre mois pour se remettre entièrement de son dernier assaut. Quelques journaux faisaient prévoir que l'autorité s'opposerait à ce nouveau combat.

— Avouez, disais-je au fils d'un riche hôtelier de Cincinnati, chez lequel Grootz et moi nous étions descendus, avouez que ces luttes sont ignobles et qu'elles ne peuvent développer dans le cœur de ceux qui vont les applaudir que des instincts cruels et sanguinaires.

— C'est une erreur, me répondit-il; la vue de ces assauts trempe les Américains. Elle les rend courageux et leur apprend à se défendre et à attaquer.

— Mais, repris-je, est-ce qu'il en serait ici comme dans les campagnes louisianaises où le poing remplace l'épée ?

— Sans doute, et je trouve cela tout naturel. Quand on se bat, c'est qu'on a à se venger. A quoi sert une épée dans ce cas ? Avec elle on tue, on blesse, mais *on ne fait pas de mal*. Avec le poing, au contraire, vous frappez et refrappez votre adversaire ; vous lui crevez un œil, vous lui brisez les dents, vous lui fendez les lèvres, vous lui broyez la poitrine ; vous le démolissez, vous le tuez peu à peu ; enfin, vous savourez votre vengeance. Et cela mieux qu'avec une arme ou un bâton ; car c'est votre poing qui crève, brise, fend ou broie ! Vous le sentez s'enfoncer dans

la chair de votre ennemi, et ce que celui-ci perd, il vous semble que vous le gagnez...

— Mais ce que vous dites là est odieux! m'écriai-je en l'interrompant. Cette manière de se battre ne peut pas exister; ce ne serait pas un duel, ce serait un assassinat qui mettrait le faible à la merci du fort !

— Allons donc ! le faible peut par son adresse suppléer à son manque de force. D'ailleurs, tant pis pour celui qui ne se sent pas du *nerf!* Il doit être prudent et se tenir toujours à l'écart.

— L'empereur de Russie ne parlerait pas mieux que vous, lui dis-je.

— Celui qui n'est pas fort, me répondit-il, ne mérite pas d'être libre. En Allemagne, on brûle de la poudre; en France, on se balafre ; en Angleterre, on se dit des sottises... Il n'y a qu'en Amérique où l'on se batte tout de bon et où l'on sache se venger !

Au son de ses propres paroles, mon interlocuteur s'était animé; ses yeux brillaient d'un feu étrange et sa physionomie avait pris une expression féroce : si je n'avais eu envie de rire, j'aurais eu peur.

VIII

Je me retournai vers Grootz et lui dis en français :

— Voilà un homme que j'aurais du plaisir à assommer.

— Gardez-vous bien d'en faire seulement le geste, me répondit-il.

— Pourquoi me dites-vous cela ?

— Malgré ce qu'il vient de vous dire, on ne se bat pas ici.

— Et que fait-on ?

— On a toujours sur soi un revolver ou un poignard. Dès qu'on est attaqué, on brûle la cervelle ou on perce le cœur à l'assaillant. La loi permet ce *moyen* de défense.

— Cet homme, en me parlant ainsi, n'aurait-il donc voulu que faire parade de son courage ?

— Pas le moins du monde ; il prend seulement plaisir à dire non ce qui existe, mais ce qu'il voudrait qui existât. Tous ici, du reste, parlent comme lui.

— Tant pis ! Trouver qu'il est doux d'écharper un adversaire et l'anéantir pourtant du premier coup, cela serait considéré en France lâche autant que méchant.

— Dans ce pays, c'est une preuve de hardiesse et de bravoure.

— Plus que toute autre chose, cela vous prouve, mon cher Grootz, combien nous sommes encore loin de votre rêve, l'unité des peuples.

Peu d'heures après cette conversation, nous montâmes à bord du *High Flyer* et retournâmes dans la capitale du Kentucky, où nous attendaient de bien plus curieuses scènes de mœurs...

REBECCA SMITH

LA BLOOMÉRISTE.

I

Nous étions demeurés huit jours à Cincinnati. Durant cette courte absence de Louisville, la célèbre Rebecca Smith y était arrivée, et avait lancé un discours qui causait la plus grande agitation. Tout le monde en parlait, et les journaux, ces fidèles thermomètres de l'opinion et des préoccupations publiques, étaient pleins de détails, de commentaires et de comptes rendus relativement aux *speechs* originaux de la fougueuse bloomériste. Voici un article extrait du *Kentuckien* que j'ai voulu conserver.

« Nous étions présents jeudi à la lecture[1] de *mistress* » Rebecca Smith. La salle était comble, et lorsque notre » glorieuse compatriote a paru, les applaudissements qui » ont éclaté de toutes parts ont dû lui prouver tout le » plaisir que nous avions à la revoir, et lui montrer com» bien s'étaient conservées vivaces et profondes les sym-

[1] Le nom de *lecture*, aux États-Unis, se donne aussi quelquefois à des improvisations.

» pathies que nous avions autrefois déclarées pour sa
» noble et magnifique cause. Comme l'année dernière,
» comme il y a deux ans, comme toujours elle a été puis-
» sante de raisonnement, sublime d'éloquence. Nous l'é-
» coutions, le cœur à la fois plein de joie et d'orgueil, et
» nous eussions voulu pouvoir nous écrier en face de tous
» les peuples du vieux monde : Voyez ce que c'est qu'une
» femme en Amérique! Les vôtres ne sont que des es-
« claves, des jouets, des instruments pour vos passions;
» ici elles marchent à côté de nous, et parfois nous dé-
» passent pour nous indiquer des voies meilleures. Chez
» vous elles ne s'adonnent qu'aux choses superflues et ne
» peuvent vivre loin de leur intérieur; parmi nous elles
» savent se faire utiles, et n'hésitent pas souvent à se
» mettre à la tête d'un parti, à se faire les chevaliers ser-
» vants d'une idée ou d'une opinion. Vos femmes en sont
» encore à filer la quenouille, et n'empêcheraient pas la
» chute d'une tuile de vos maisons; les nôtres se sont
» déjà emparées de la foudre, élèvent des systèmes, font
» des constitutions, et seraient capables, si nous voulions
» les laisser faire, de nous bien gouverner. De quel
» côté sont les femmes fortes? Avec lesquelles l'homme
» doit-il être le plus fier de vivre? Allez! allez! vantez-
» nous vos sérails! nous aimons encore mieux notre foyer
» où nous ne sommes pourtant que les seconds. Si vous
» avez des maîtresses et des servantes, nous avons, nous,
» des femmes, des égales dont l'âme héroïque nous excite
» sans cesse à des œuvres utiles, et qui relèveraient chez
» nous le drapeau de la liberté, si son culte pouvait périr
» dans nos cœurs!

» Mais Rebecca Smith nous a promis de compléter, lundi prochain, l'exposition de ses doctrines. Nous ne manquerons pas d'aller l'entendre, autant pour savourer le charme vainqueur de sa parole que pour être témoins du triomphe que lui préparent ses admirateurs. »

Ma répugnance pour les femmes libres, et surtout pour celles qui se faisaient apôtres et allaient de ville en ville prêcher *la réforme*, n'y tint pas cette fois. Devant ce concert de déclamations et de louanges à l'adresse de la bloomériste orateur, je fus pris du désir curieux non seulement d'entendre, mais aussi de connaître ce parangon de raison passionnée et d'éloquence virile. Je m'informai auprès de Grootz s'il n'aurait pas une connaissance qui pût me présenter à *mistress* Rebecca. Il me répondit que rien n'était plus facile, et qu'il se chargeait lui-même de m'amener auprès d'elle. Il m'offrit de m'y conduire sur-le-champ; j'aimais mieux retarder et ne faire sa connaissance qu'après l'avoir entendue.

II

Le jour venu, nous nous rendîmes dans la salle où la première femme libre de l'Union devait revendiquer pour son sexe des droits jusqu'alors méconnus. Le discours était annoncé pour huit heures; dès sept heures et demie dix-huit cents auditeurs se pressaient devant l'estrade encore vide, tandis que mille autres personnes assiégeaient les portes et envoyaient au dedans leurs murmures les plus

[illegible]

— Savez-vous que ces *gentlemen*, [illegible] aux poses si étranges et aux manières si *aisées*, me paraissent bien faits pour comprendre des discours extravagants, des opinions risquées?

— Ces *gentlemen*, me répondit Grootz, d'un ton tout à fait superbe, ont pourtant plus de bon sens dans leur petit doigt que toutes les aristocrates d'Europe dans leur tête. Ils viennent si librement entendre une parole indépendante, ce qu'ils [illegible] en cette femme, c'est [illegible] le [illegible] que le principe de liberté qui permet à [illegible] d'exprimer ses opinions.

[illegible] lui dis-je en riant, que ce gros petit homme qui est là au bout du second banc et qui met ses pieds

presque dans les oreilles de son voisin de face, en bâillant si largement et si bruyamment ; que ce colosse qui est à demi couché sur le bord de l'estrade et qui agite ses jambes d'une façon si ridicule ; que ce grand efflanqué qui est là debout devant nous, le chapeau enfoncé jusqu'aux yeux... de sorte, dis-je, que tous ces gens-là qui ont bien la mine de leur profession et à qui on serait tenté de demander pour cinq sous de cannelle ou de café, cachent des instincts profondément sérieux, et savent élever à la hauteur d'un principe les moindres détails de la vie publique ?...

— Mais certainement. Les Américains, j'en conviens, n'ont pas l'air élégant et souple de vos freluquets de France. Mais sous leur apparence commune, ils cachent une chose dont ceux-ci n'ont pas la plus légère dose : c'est du bon sens et la connaissance parfaite des institutions qui régissent leur pays. Demandez à un Parisien de vous réciter la constitution française ; il sera arrêté par le premier mot. Ici le plus humble charretier connaît aussi bien la loi que le Président lui-même.

— Les Parisiens sauraient leur constitution tout aussi bien que vos *Yankees* s'ils ne se doutaient pas d'avance que ce serait du temps perdu. J'en connais un qui après avoir appris parfaitement l'une après l'autre seize chartes ou constitutions, a fini par ne plus savoir à quoi s'en tenir sur le gouvernement de son pays. Du reste, c'est une science inutile pour le peuple, qui a été créé pour le travail et non pour la politique. Que n'est-il toujours demeuré dans ses ateliers, dans ses études ou dans ses comptoirs ! Les choses ne vont aussi mal dans le monde que

depuis que les commerçants et les *stagiaires* ont aspiré à être ministres, députés ou conseillers d'État.

— Voilà qui est affreux! s'écria Grootz hors de lui; l'Europe a été perdue par des aristocrates; les États-Unis ont été fondés par des avocats et des marchands!

— Allons donc! vous savez bien que ce ne sont pas les aristocrates, mais bien les idéologues qui ont bouleversé l'Europe. Quant à vos États-Unis, je ne les prends pas au sérieux. Ce n'est pas une nation, c'est un entrepôt qui ne pouvait en effet être fondé que par des boutiquiers!

Les traits de Grootz se contractèrent, et je m'attendais déjà à la réponse la plus violente, lorsqu'une grande rumeur, suivie de *hourrahs* prolongés, se fit dans l'audience. Je levai les yeux et je vis une femme au costume singulier, qui entrait par une petite porte au fond de l'estrade même et s'avançait vers le siége qui lui avait été préparé: c'était Rebecca Smith.

III

Rebecca paraissait avoir trente-cinq ans. Haute et maigre, les yeux ronds, les lèvres minces, la bouche grande, le nez fortement aquilin, le menton résolu, la physionomie sèche, elle avait bien tout ce qu'il fallait pour son rôle de femme libre. Elle avait hardiment mis de côté l'élégant costume de ses sœurs encore *esclaves*. Une espèce de gilet lui servait de corsage; un pantalon demi-large, qui venait s'attacher par un nœud de rubans à coulisse au-dessous de la cheville et qui finissait là par un timide *tuyauté*,

laissait voir deux larges et puissants *supports*. Sur ses épaules était jeté un affreux lambeau d'étoffe que Dusautoy, pas plus que Palmyre, n'eût pu nommer. Ce n'était ni une blouse ni un talma; cela ne ressemblait pas à un paletot, encore moins à un châle; une Française, qui sait pourtant tirer parti du moindre chiffon, eût sûrement jeté celui-là dans la rue, où un saltimbanque l'aurait ramassé pour en faire une carapace à ses chiens savants.

Rebecca était coiffée d'un large chapeau de paille à la manière des hommes. Quant au col de sa chemise et au nœud de sa cravate, ils étaient irréprochables et eussent pu servir de modèle même à un quart d'agent de change.

Arrivée à son pupitre, elle tira de la poche de son pantalon un petit cahier qu'elle posa devant elle. Puis s'asseyant un moment, elle repassa ses notes, non sans jeter de négligents regards sur l'assemblée. Aux Bravos enthousiastes qui éclataient encore, elle répondait fièrement de temps à autre par un geste de la main qui paraissait vouloir dire : C'est bien, c'est bien, je vous continuerai ma protection.

Grootz était dans l'enthousiasme; moi, j'avais l'esprit soulevé de dégoût.

— Voilà, s'écriait-il, qui ferait tomber en confusion vos femmes d'Europe, si elles pouvaient assister à un pareil spectacle!

— En effet, lui dis-je, elles mourraient de honte si elles entendaient dire que ça, c'est une femme comme elles.

Tout à coup un grand silence se fit dans la salle. Rebecca s'était levée. Elle dénoua les rubans de son chapeau et posa celui-ci sur sa chaise, laissant ainsi voir une chevelure remarquablement dévastée. Puis, croisant ses bras sur la poitrine, elle commença en ces termes :

Honorable ladies, vous avez bien fait de répondre à l'appel que je vous avais adressé lors de ma dernière *lecture*, car c'est à vous surtout que je veux parler. Quant aux *gentlemen*, nous n'avons pas à nous occuper d'eux : que nous ayons tort ou raison, nous sommes toujours sûrs de les voir avec nous. »

Ces dernières paroles, qui témoignaient d'un mépris souverain pour la partie mâle de l'assemblée, furent couvertes d'applaudissements. Les *gentlemen* présents, comme pour prouver leur bon caractère, crièrent *oui! oui!* sur tous les tons.

« Je crois avoir suffisamment expliqué dans la précédente séance, reprit Rebecca, le côté philosophique de nos doctrines; aujourd'hui j'aurais à vous parler purement et simplement de leur application, si je n'avais pas été l'objet, de la part de quelques espions étrangers, d'attaques violentes que je dois repousser pour l'honneur même de notre cause.

« On a commencé par calomnier, je dirais ma vie privée, si depuis longtemps je n'étais devenue pour les États-Unis une femme publique; on s'en est pris ensuite à

tre personne, à notre costume et enfin à nos opinions. Du reste, je vais vous lire l'article, qui a pris naissance dans un journal français de la Nouvelle-Orléans appelé le *Coup d'œil*. »

« Américains, prenez garde! Cette Rebecca Smith, » cette Jane Forster, cette Clara Morton, cette Betsy Dun» can, tous ces libres penseurs femelles qui font de si » beaux discours sur l'émancipation de leur sexe, ne sont » pas autre chose que des tyrans en herbe, s'élevant sou» terrainement contre votre domination. Au lieu de mar» cher à leurs fins par des voies larges et généreuses, » elles conspirent contre vous et ne cherchent à fonder la » liberté des femmes que sur votre propre asservissement.

» Voyez le sort qu'elles font à leur mari! Loin d'être » pour elles un compagnon, c'est plutôt un valet, une » bête de somme qu'elles attèlent majestueusement au » char de leur caprice et de leur fantaisie!

» Mais de quoi ne sont pas capables des femmes qui » s'habillent d'une façon aussi extravagante? Certes, quoi» que nouveau, leur costume est loin d'être beau; c'est » même affreux, surtout quand on n'a pas... »

Ici l'oratrice parut hésiter.

« Vraiment, dit-elle, je ne sais si je dois répéter ici un mot aussi abominable. Les Français, vous le savez, sont d'une légèreté et d'une impudence de langage qui eussent effrayé les Latins eux-mêmes. Mais, bah! je vous lirai la suite : une femme libre doit tout oser! »

Et reprenant sa lecture :

« C'est même affreux quand on n'a pas... quand on n'a » pas de hanches et quand on a de grands pieds. »

Les bloomériristes de l'assemblée poussèrent des cris d'horreur ; les *gentlemen* émirent trois grognements bien prononcés ; moi, je scandalisai Crepta en lui faisant observer que le corps de Rebecca, dans son gilet et dans son pantalon, ne ressemblait pas mal à une grande bûche de sapin. Quant aux pieds de l'oratrice, j'en ai déjà parlé. On comprendra facilement alors le motif de ses hésitations.

« Il est à remarquer, — continue-t-elle lisant, — que » tous ces prétendues femmes émancipées brillent par un » physique affreux. Là, plus qu'ailleurs peut-être, est le » secret de leur acharnement à proclamer qu'elles sont » libres et ne relèvent pas de l'homme.

» Un physique affreux (étrange rapprochement !), c'est » là le partage de presque toutes les femmes dans le » monde qui éprouvent le besoin de jeter dans un livre, » un journal ou un discours, le trop plein de leur âme » incomprise. Et on les a nommées des *bas-bleus* ! on leur » a appliqué la couleur de la fidélité et du sentiment ! » Quelle ironie à votre adresse, mesdames, qui faites de » la réforme, des comédies ou des romans !

» Parlerons-nous des opinions des bloomérites ? Non, » cent mille fois, elles sont trop absurdes et ridicules : » elles ne valent pas même la peine d'être attaquées. »

Une longue explosion de murmures et de cris d'indignation arrêta *mistress* Smith. Mille adjectifs épouvantables, à l'adresse de l'écrivain, auteur de cet article, sortirent de toutes les bouches. Les uns s'étaient levés la fureur peinte sur le visage, d'autres brandissaient leurs bras au-dessus de leur tête, comme pour un assaut de

bons, quelques femmes, aux traits bouleversés, s'étaient soudainement groupées, comme pour convenir d'une vengeance.

— Si l'éditeur du *Coup-d'œil* se trouvait ici, me dit Grootz, il serait probablement écharpé.

— Eh bien, lui fis-je remarquer, et cela au nom du principe de liberté dont vous proclamiez tout à l'heure ces *gentlemen* les plus intelligents champions?

— Ces oublis-là sont très-rares, reprit Grootz, un peu confus.

— Ces oublis-là, repris-je, sont de véritables habitudes chez le peuple américain. Il n'y a pas de nation, au contraire, plus fanatique dans ses opinions que les États-Unis. Voyez à quels excès, dans les départements, ils se sont livrés dès qu'ils ont su que le nonce Bedini se trouvait parmi eux !

— Ils ont bien fait. Le papisme est la honte de l'Europe.

J'aime encore mieux l'autorité absolue, comme on la comprend à Rome ou à Saint-Pétersbourg, que la liberté incertaine dont on jouit dans notre intolérante république.

Rebecca fit signe qu'elle allait continuer.

« Dire qu'elles peuvent se passer de nous, c'est une pure
» vanterie. Elles changeraient bien vite de langage, si
» elles pouvaient cesser de croire que les hommes ne cher-
» cheront pas toujours les femmes. Voici, du reste, le cri
» échappé à l'une d'elles ; c'est une quakeresse qui a parlé
» ainsi la main sur son cœur :
» Il y a trois choses que je ne puis comprendre : la pre-

» mère, c'est que les enfants jettent des pierres dans les
» arbres pour en faire tomber les fruits, tandis que s'ils
» attendaient quelques jours les fruits tomberaient d'eux-
» mêmes ; la seconde, c'est que les hommes se fassent la
» guerre et s'entretuent quand ils devraient les laisser mourir
» naturellement ; la troisième enfin, c'est que les jeunes
» gens soient assez fous pour courir après les jeunes filles,
» lorsque, s'ils restaient tranquilles, les filles leur cour-
» raient après. »

« Je m'arrête à ces infamies, s'écria *mistress* Smith, en reprenant le journal qu'elle venait de citer ; et si j'y réponds, ce n'est pas que je me sente blessée, mon cher ; l'âme d'une femme libre doit rester perpétuellement sereine en face même des plus noires injures. Mais ces attaques pourraient égarer quelques âmes ; c'est à l'appui des bons qui sont timides qu'il faut combattre les méchants !

» Et d'abord, pour répondre à cette première accusation, que nous rendons nos époux malheureux, permettez encore que je vous lise cette lettre qui m'a été adressée à mon mari par le mari d'une autre apôtre du bloomérisme, aussi calomniée que moi, *mistress* Clara Merton :

« Mon pauvre ami,

» J'achève de raccommoder la dix-septième paire de bas
» et de marquer une demi-douzaine de chemises apparte-
» nant à ma femme. Je profite du moment de répit que
» me donne le sommeil de nos cinq enfants pour répondre
» à ta lettre et te donner de mes nouvelles. Je vois avec

» plaisir que tu as accepté ton nouveau rôle, et que tu
» t'es résigné à ses obligations. J'ai pris le parti de faire
» comme toi. Clara est en ce moment à Albany qui dé-
» bite des discours sur les droits de la femme ; elle n'en
» aurait pas besoin, hélas ! il est reconnu que ceux de
» l'homme ne valent plus rien. Mais je suis loin de me
» plaindre. Clara n'est pas méchante, elle est bien un peu
» bizarre, un peu vive parfois, il lui arrive souvent même
» de ne pas me parler de quinze jours ; c'est qu'elle est
» occupée de desseins immenses et magnifiques. Je ne
» saurais lui en vouloir, il est bien permis de négliger
» son mari et son ménage lorsqu'on travaille à réformer
» le monde. Ah ! quelle femme de génie que cette Clara !
» Et que ne sommes-nous, elle, présidente à Washington,
» et moi, son ambassadeur dans l'Inde ou en Australie !
» Adieu, je te quitte à la hâte pour aller écumer le pot. »

« Vous le voyez, mes chères amies, ces lignes n'accusent ni irritation ni fatigue d'une liaison librement commencée. Elles prouvent même combien ce mari reconnaît la supériorité de sa femme, puisqu'il semble la croire capable d'occuper le premier poste de l'Union ; combien il l'aime et lui est dévoué, puisqu'il se dit prêt à aller servir sa cause au bout du monde. Devant une déclaration aussi solennelle, se tairont-ils, nos vils détracteurs ?

» Ces mêmes journalistes qui nous diffament et qui montrent si peu de cœur, ne brillent pas davantage par le jugement. Écoutez-les parler de notre costume. C'est là pourtant notre gloire et la preuve la plus éclatante de l'élévation et de la virilité de nos âmes. Vous en avez bien

compris la signification et les avantages, vous toutes qui m'écoutez, et qui êtes venues ici parées de cette création du fier génie de Bloomer, comme d'un uniforme glorieux! (*Hourrahs nombreux poussés par de petites voix aigres et discordantes.*)

» Sans vouloir blesser les femmes qui ne sont pas encore avec nous, je dois de nouveau proclamer ici les raisons qui nous ont fait écarter l'ancienne et adopter la nouvelle manière de nous vêtir.

» La femme n'a été créée que pour produire et inspirer des choses utiles. Honte à ces lâches créatures d'Europe qui prétendent n'avoir mission de vivre que pour plaire, être aimables et gracieuses! A elles les costumes de poupée, les étoffes fantasques, les riens extravagants! Nous autres, femmes fortes, il nous faut un vêtement libre et sérieux. Les plumes, les broderies, les dentelles, les bijoux, les robes à volants, ces mille vanités qui composent l'attirail des Européennes, ne servent qu'à faire naître chez les hommes des pensées de plaisir, de paresse et de volupté. Aussi, voyez combien est énervé le caractère des Espagnols, des Italiens et des Français! La faute en est aux femmes de ces pays. Au lieu d'aspirer à la domination par la science, la raison et la profondeur de leurs vues, elles passent le temps à monter des coquetteries, à étudier tout ce qui pourra donner plus d'éclat à leur teint ou plus de grâce à leurs mouvements, ne se doutant pas qu'elles confessent ainsi leur faiblesse et raffermissent l'homme dans ses prétentions à la supériorité et au commandement.

» Que ne pouvons-nous leur ouvrir les yeux! Comme

elles s'empresseraient de rejeter cette mode si peu sauvage pour prendre notre digne et simple costume ! Tenez ! plus j'y songe et le compare, plus je le trouve admirable et parfait. En lui rien d'inutile ou d'efféminé. Au lieu de deux heures, ce n'est plus que cinq minutes qu'il faut à notre toilette. Nous pouvons nous-mêmes voyager, aller à cheval, sans être le moins du monde gênées, nous pouvons aussi (et ce sont là des avantages qu'apprécieront nos pudeur) courir au milieu du vent, poser nos jambes à la hauteur de nos têtes lorsque nous sommes assises, monter ou descendre lentement les plus rapides escaliers et faire les chutes mêmes les plus lubriques, sans crainte de nous voir obligées à mourir de confusion et de douleur.

» On a dit que nous pouvions à la rigueur porter des *inexpressibles* [1] mais que nous n'aurions jamais dû en arborer. Il n'y a que des gens à moustaches [2] qui pouvaient imaginer un aussi sot calembour.

» Bien au contraire, notre orgueil, à nous, c'est d'étaler cette partie de notre costume, non parce qu'elle est à la fois plus gaie, plus commode et plus simple, mais aussi et surtout parce qu'elle représente une idée, un sentiment. Les *inexpressibles* à la place de nos robes, voilà désormais le signe de notre émancipation ! Rien qu'en nous voyant, il faut que les hommes comprennent qu'ils ne sont plus seuls pour l'empire du monde. »

1. *Inexpressibles*. Les Américaines, qui ne sont jamais ridicules à demi, ne désignent leurs pantalons que par ce nom.

2. *Gens à moustaches*. On appelle ainsi quelquefois les Français dans les États-Unis.

Les femmes libres de l'audience éclatèrent en trépignements. Moi, je fus pris d'un rire si éclatant que quelques-uns de mes voisins se levèrent indignés et dirent à haute voix :

— Nous avons ici un espion; qu'il sorte à l'instant!

J'avais payé ma place. Sans l'intervention de Grootz, j'allais probablement être l'occasion d'un grand scandale, car j'eusse tenu bon, alléché comme je l'étais par ce commencement.

Le silence se rétablit peu à peu. Rebecca, dont la voix épaisse et le geste raide m'avaient autant amusé que les paroles, était visiblement échauffée. Elle demanda à boire à l'un des *keepers* de la salle; on lui apporta un verre d'eau qu'elle coupa fortement avec du vieux *whiskey*.

— Vous ne nierez pas, me dit Grootz, que cette femme ne soit l'honneur de son sexe et qu'elle n'élève haut le drapeau de ses opinions.

— J'en conviens; mais je l'aimerais encore mieux si elle portait ses pantalons au bout d'une hampe. Son drapeau serait regardé avec amour par tous les déguenillés du monde.

Rebecca poursuivit :

» J'en viens au troisième et puéril reproche de nos ennemis.

» Il faut vraiment être Français pour parler de physique lorsqu'on se mêle de juger une femme. Mais je ne prends pas pour moi les épigrammes du *Coup-d'œil* : je n'ai pas assez de bonheur pour être laide ! Quant à mes amies, elles sont loin d'être belles, c'est vrai ; mais c'est là une bonne fortune dont je les félicite. La beauté est un

don fatal qui semble n'exister qu'aux dépens de tous les nobles attributs de l'âme et de l'esprit. Une femme belle est presque toujours une femme vaine, légère, coquette et dissipée. Quand donc les hommes ne s'attacheront-ils qu'au moral? Quand donc placeront-ils au premier rang, non d'incertains et douteux avantages physiques, mais un caractère mâle et un cœur *régulier*? La beauté! la beauté! chose inutile qui n'a apporté dans le monde que des malheurs, tandis que la vertu et l'héroïsme dans le cœur des femmes ont sauvé des empires!

(Bravos frénétiques et hourahs prolongés. Les femmes montent sur les chaises; les hommes sifflent[1] *avec tant de furie que, quelques minutes après, tous les chiens de Louisville aboyaient aux portes de la salle.)*

— Eh bien? s'écria Grootz d'un air triomphant.

— Eh bien! répondis-je, c'est ce qui s'appelle prêcher pour sa paroisse d'une manière désespérée.

— Heureusement, vous n'êtes pas le public. Écoutez-le : jamais femme en France fut-elle applaudie avec cet enthousiasme?

— Je ne crois pas, en effet, qu'aucune ait jamais été l'occasion de tant de bruit. Quelques grandes artistes ont bien pu recevoir des corbeilles de fleurs et des couronnes d'or; mais l'honneur d'être aboyée par cinq cents chiens, cela ne se voit et n'est possible qu'aux États-Unis.

— Décidément c'est un parti pris chez vous de trouver tout détestable dans ce pays.

[1] Les Américains souvent sifflent pour applaudir.

— Non, je suis sincère, et j'ai plus d'une fois rendu justice aux qualités des Américains.

L'oratrice reprit :

— Non content de nous reprocher notre physique, on a voulu tourner en dérision le côté le plus vrai et le plus fécond de notre talent. Parce que nous manions la plume aussi bien que la parole, on nous a traitées de *blue-stockings* (bas-bleus). C'est là un sobriquet qui manque de sens, le bleu étant la dernière couleur qu'on pût nous appliquer. Mais on nous a confondues avec les femmes écrivains de France, qui s'habillent de blanc, font des vaporeuses, parlent sans cesse de leurs cœurs brisés ou racontent l'histoire de leur vie. Nous, nous faisons fi du sentiment, comme de toute chose ridicule qui ne rapporte rien ; quant à notre fidélité, nous dédaignons trop les hommes pour mériter qu'on nous en fasse une vertu.

— Le dédain est superbe ! pensai-je tout haut.

— Vous dites ?... demanda Grootz.

— Que si le bleu est le signe de la fidélité, il y a bien des *blue-stockings* dans le monde qui ont changé de couleur.

— Elles auraient alors besoin de venir se retremper dans les pures doctrines de Rebecca, me dit Grootz d'un air tout à fait vertueux.

— Je crois que cette envie ne viendra jamais aux *bas-bleus* de mon pays.

— Ce sont toutes des femmes perdues pour la morale et la grande liberté. Je ne les aime pas !

— Il est vrai qu'elles sont encore loin d'être à la hauteur de vos *blue-stocking*.

premier acte seulement sera de prononcer l'abolition du mariage, cette honte de la grande civilisation qui nous enveloppe; car si nous formions de libres liaisons, nous ne serions jamais assez stupides pour nous engager indéfiniment vis-à-vis d'un homme, et encore moins pour tomber en amour. Espérons même que nous deviendrons assez savantes et ingénieuses pour nous débarrasser d'une humiliante obligation, et faire que nos propres serviteurs eux-mêmes mettent au monde les enfants.

Quant aux religions, nous n'en tolérerons l'exercice qu'à la condition de voir nos statues remplacer tout autre symbole dans les églises, les temples, les synagogues, les pagodes et les mosquées. Nous sommes bien assez grandes et supérieures pour que les hommes nous adorent et se prosternent devant nous.

Mais je m'aperçois que je m'éloigne des observations que j'avais d'abord le projet de vous présenter. Le désir de réduire à néant d'envieuses attaques me faisait perdre de vue une bien plus noble et sérieuse tâche : celle d'achever l'explication de notre système, de bien tracer la ligne de nos droits, de justifier nos moyens, d'indiquer nos espérances et le résultat final que nous attendons de nos efforts pour l'humanité. »

La séance demeura suspendue pour quelques minutes, l'oratrice ayant à reprendre haleine et à se rafraîchir d'un second verre d'eau, toujours mélangé de *whiskey*.

que tous les hommes sachent qu'il ne nous convient plus de demeurer dans nos maisons sans cesse tremblantes et laborieuses. Tous ces vils détails de ménage et d'intérieur, dont ils nous avaient laissé le soin jusqu'ici, nous les leur abandonnons résolûment et impétueusement. Assez et trop longtemps ils ont gouverné le monde, décidé de la paix et de la guerre ; notre tour est venu, place pour nous !

» Tous les grands travaux matériels dans le monde sont en voie d'exécution ou à peu près terminés ; toutes les institutions capitales sont déjà organisées et fonctionnent paisiblement ; ils ont achevé leur œuvre ! Il ne reste plus qu'à conserver et à améliorer ce qui existe ; la nôtre commence ! Quant aux occupations pénibles et aux charges ennuyeuses, nous leur laisserons tout cela. Pouvons-nous, en effet, consentir, ô *ladies !* à tenir nous-mêmes nos maisons ? Serait-il digne de nous de repasser le linge, de faire la cuisine, d'emmailloter nos enfants ? (*Marques évidentes de dégoût dans l'auditoire.*)

» Votre orgueil m'a répondu, ô mes nobles amies ! Non, en effet, la situation que nous devons à l'injustice et à la paresse des hommes ne saurait un jour de plus se prolonger. Le règne de la force brutale, d'ailleurs, s'éteint partout sur la terre, la victoire de l'Idée est universelle. Nous, qui sommes à l'homme ce que l'Idée est à la Force, comprenez-vous que le jour de notre triomphe ne soit pas éloigné ? Oh ! qu'ils ne craignent pas alors que nous cherchions à nous venger de leur tyrannie passée ! Contentes de régner sans partage, nous les laisserons s'occuper paisiblement de la gestion de nos affaires. Notre

premier acte seulement sera de prononcer l'abolition du mariage, cette honte de la grande civilisation qui nous enveloppe; car si nous formons de libres liaisons, nous ne serons jamais assez stupides pour nous engager indéfiniment vis-à-vis d'un homme, et encore moins pour tomber en amour. Espérons même que nous deviendrons assez savantes et ingénieuses pour nous débarrasser d'une humiliante obligation, et faire que nos propres serviteurs eux-mêmes mettent au monde les enfants.

« Quant aux religions, nous n'en tolérerons l'exercice qu'à la condition de voir nos statues remplacer tout autre symbole dans les églises, les temples, les synagogues, les pagodes et les mosquées. Nous sommes bien assez grandes et supérieures pour que les hommes nous adorent et se prosternent devant nous.

« Mais je m'aperçois que je m'éloigne des observations que j'avais d'abord le projet de vous présenter. Le désir de réduire à néant d'envieuses attaques me faisait perdre de vue une bien plus noble et sérieuse tâche : celle d'achever l'explication de notre système, de bien tracer la ligne de nos droits, de justifier nos moyens, d'indiquer nos espérances et le résultat final que nous attendons de nos efforts pour l'humanité. »

La séance demeura suspendue pour quelques minutes, l'oratrice ayant à reprendre haleine et à se rafraîchir d'un second verre d'eau, toujours mélangé de *whiskey*.

— Bon Dieu! m'écriai-je en m'adressant à Grootz; elle n'a pas fini!

— Mais vous voyez bien qu'elle n'a pas seulement commencé. Elle n'a fait que répondre à ses ennemis; maintenant elle va prononcer le discours annoncé par les journaux.

— Et vous restez pour l'entendre?

— Je crois certes bien!

— Alors, adieu. Moi, j'ai besoin d'aller prendre l'air.

Grootz essaya de me retenir. Voyant que j'étais tout à fait décidé à quitter la salle, il se leva, fut serrer la main à quelques *gentlemen* de sa connaissance et sortit avec moi.

— Si vous ne goûtez pas cette haute raison, cette grande éloquence, me dit-il, ce n'est pas votre faute; l'éducation que l'on donne en Europe est faite pour fausser les meilleures natures; je vous plains.

— Vous êtes bien bon, mon cher Grootz, mais j'avoue que votre sort me touche également, car je vous vois bien près de faire la soupe et de raccommoder les bas de votre famille.

— Allons donc! Vous savez bien que nous n'en viendrons jamais là. Nous voulons que nos femmes soient en tout nos égales : nous ne souffririons jamais qu'elles fussent nos maîtresses.

— Pourtant la lettre qu'a lue Rebecca révèle bien complétement la dépendance du mari d'une femme libre?...

— Cela ne prouve rien. Il y a par tous pays des hommes qui sont nés pour écumer le pot.

Voilà qui me réconcilie avec vous. Allons-nous ensemble souper à *Galway-house* ?

— J'accepte : il n'y a que cela qui puisse me consoler de ne pas entendre le discours de *miss* Rebecca.

Comme nous arrivions à *Galway-house*, Grootz rencontra un ami avec lequel il se hâta de me faire faire connaissance. C'était un riche Français, propriétaire à West-Point, petite paroisse sur les bords de l'Ohio. Il pouvait avoir vingt-huit ans; venu enfant avec sa famille dans le pays, il n'en avait pas moins une aversion réelle pour les mœurs exagérées de sa patrie d'adoption. Je m'en aperçus d'abord aux raisons dédaigneuses qu'il donna à Grootz pour ne s'être pas rendu à la *lecture* de *mistress* Smith.

C'était un compatriote; de plus il paraissait saisir les ridicules du peuple qui l'entourait : je m'empressai de l'inviter à venir souper avec nous.

Nous nous mîmes à table à neuf heures et demie. On nous servit du porc sous toutes les formes, des épis de maïs, un quartier de chevreuil enterré sous des pommes de terre; puis, selon l'usage, du lait, pour boire, à discrétion. Tout en soupant, nous causâmes de la France, de l'Amérique, du Kentucky; nous parlâmes aussi de l'Allemagne, pour faire plaisir à Grootz.

Palmer, tel était le nom de ma nouvelle connaissance, était un gai compagnon, d'une physionomie tout à fait avenante; on devinait, à première vue, que c'était une

généreuse et loyale nature. Je lui dis que j'étais enchanté d'avoir fait sa connaissance, et que j'espérais la continuer longtemps.

— Vous me jugez donc bien? me demanda-t-il en souriant.

— Tout à fait bien.

— Me confieriez-vous la clef de vos malles?

— Sans doute, lui répondis-je, étonné de sa question et ne sachant pas encore où il voulait en venir.

— A la bonne heure! vous me consolez, me dit-il avec satisfaction. D'après ce qui m'était survenu aujourd'hui, je craignais d'avoir la mine d'un *pick-pocket* (filou).

Et il nous raconta qu'arrivé le matin même dans l'hôtel, où il était très-bien connu, il avait, la première chose, désiré déjeuner dans sa chambre. Le garçon chargé de le servir était nouveau. Après lui avoir apporté ce qu'il avait demandé, il fut se placer derrière sa chaise, comme attendant de nouveaux ordres. Palmer, qui voulait prendre son temps, lui dit qu'il pouvait se retirer, qu'il n'avait plus besoin de lui. Il crut avoir été obéi, lorsqu'ayant achevé de manger une tourterelle, il vit le garçon s'avancer pour changer son assiette. Contrarié de n'avoir pas été compris, il s'écria brusquement : « Sortez! je désire être seul! » Le pauvre diable parut hésiter un moment; puis enfin il lui dit d'un air visiblement embarrassé : « Excusez-moi, monsieur, je suis responsable de l'argenterie!..... »

— Bien! à présent je vous regarde comme de vieux amis. Asseyez-vous auprès de moi, et faisons à qui soupera le mieux!

— Tiens! pensai-je, c'est là une parole qui rachète tout son discours. Quel dommage qu'elle n'en puisse dire qui me fasse oublier son âge et sa figure!

Palmer et moi nous nous assîmes, ayant Rebecca au milieu de nous; Grootz se plaça en face d'elle; les autres bloomeristes se groupèrent à table autour de nous.

Je les *croquai* rapidement.

La première, à ma gauche, était jeune et même jolie. Il y avait de la gaieté dans son regard. On eût dit qu'elle ne prenait pas elle-même au sérieux son rôle de femme libre.

La deuxième ressemblait assez à un clocher dominé par la lune comme un *i* par un point. Son grand corps phthisique n'eût pas manqué de plaire à M. Walsh, dont toutes les héroïnes meurent *brisées*!! tandis que sa large figure eût fait le caprice de tous les Pères du désert.

La troisième avait la physionomie plate et la poitrine austère. Il était facile de deviner qu'elle ne pouvait parler que sentencieusement.

La quatrième était surtout remarquable par le nombre et l'épaisseur de ses longues papillotes blondes. Elle avait l'air pensif, presque tendre, et ne paraissait nullement à la hauteur de sa mission.

La cinquième était petite et forte: cette dernière qualité m'empêchait de croire complétement aux dispositions méchantes qu'annonçait le froncement incessant de ses sourcils.

nous annoncer que *mistress* Smith serait charmée de faire notre connaissance et de nous voir boire avec elle à sa santé.

Palmer et moi nous nous consultâmes.

— Quand on ne se sent pas disposé à être aimable auprès d'une femme, dis-je, il n'y faut pas aller. J'ai trop envie de me moquer d'elles toutes; je n'accepte pas l'invitation.

— Ni moi non plus, répondit Palmer. Pourtant, ce n'est pas bien ce que nous faisons là.

— J'en conviens, repris-je, que ce n'est pas agir en vrais Français.

— Ah! parbleu! exclama Grootz, vous ne me ferez pas tomber en confusion de Yankees!

— Au fait, dis-je à Palmer, nos scrupules sont déplacés. Il vaut mieux nous moquer d'elles sans qu'elles s'en doutent, que de leur faire l'affront de refuser. Allons-y!

Et, conduits par Grootz, nous nous dirigeâmes vers l'apôtre du bloomérisme, qui nous attendait majestueusement entourée de ses amies comme d'un bataillon sacré.

Cette mise en scène ne tint pas longtemps. Soit fatigue de son rôle, soit secrète et soudaine sympathie pour nos personnes, Rebecca, dès que nous l'eûmes saluée et complimentée, nous tendit la main, et nous dit, avec une cordialité dont nous ne l'eussions pas soupçonnée capable.

PALMER, *un peu déconcerté*. — Mais, j'ose à peine vous le dire ; je n'étais pas présent. (*Rebecca fait un léger mouvement de dépit.*) Votre salle était déjà comble lorsque je suis arrivé. J'ai offert cinq, dix, quinze piastres pour obtenir seulement l'entrée : impossible ! S'il y avait eu assez de place, vous auriez compté tous les habitants de Louisville pour auditeurs.

LA SIXIÈME BLOOMÉRISTE, *du son de voix le plus flûté*. — Dites tous les habitants du Kentucky, monsieur.

REBECCA. Monsieur Palmer, vous avez lu, je pense, tout ce qu'ont écrit sur moi les journaux de l'Union ; que pensez-vous de mes doctrines ?

Palmer se croyait quitte envers le bloomérisme par le mensonge qu'il avait si lourdement fabriqué ; aussi cette nouvelle question amena-t-elle sur sa physionomie une expression froide et sérieuse. Il répondit :

— Elles sont dignes, *mistress*, d'une organisation comme la vôtre.

REBECCA, *toute fière de ce qu'elle prend pour un compliment*. — Et vous, monsieur, [illegible], comment les jugez-vous ?

MOI, *avec enthousiasme*. — Je les regarde comme le dernier mot de la civilisation !

Rebecca fut sur le point de se pâmer de plaisir ; Palmer me regarda d'un air étonné ; Grootz, ébahi, murmura en allemand :

— Mentir ainsi ! Il n'y a que les Français et les scélérats de tous les pays qui puissent avoir cet aplomb-là !

REBECCA, *souriant.* — Ah ! j'ai eu aujourd'hui un bien beau triomphe !

LA TROISIÈME BLOOMÉRISTE. — Ce n'est pas vous qu'on a tant applaudie, Rebecca : ce sont nos opinions !

REBECCA, *jetant sur elle-même un regard complaisant, puis fixant Palmer d'un œil plein d'éloquence.* — Pourtant je crois que ma voix, mon geste, et surtout ma personne, ont plus d'une fois excité les bravos ?... (*Se tournant vers moi.*) Mais c'est qu'il est très-bien, votre ami. Est-il marié ?

MOI. — Je ne crois pas, *mistress.*

Rebecca, dans son observation sur Palmer, avait enflé sa voix ; il était évident qu'elle avait parlé davantage pour les oreilles de mon nouvel ami que pour les miennes.

Celui-ci, en effet, avait entendu, et il frémit, car il savait qu'il n'y a pas de femmes plus *impressionnables* que les bloomeristes de l'Union.

Rebecca, se penchant vers lui, reprit la conversation à voix basse. Au bout de quelques minutes, je vis Palmer me jeter un regard désespéré ; il avait complétement réduit *mistress* Smith, qui l'attirait dans un chemin où un galant homme ne peut se dispenser de suivre une femme. Je remerciai Dieu de n'être pas Palmer.

Durant ce temps, Grootz, le vertueux Grootz, se livrait à un *à parte* singulièrement intime avec la cinquième bloomériste ; moi, je ne vis rien de mieux à faire que de m'engager dans le tête-à-tête que, depuis un moment, semblait vouloir provoquer par ses questions ma pétulante voisine de gauche.

— Vraiment, me dit-elle, il s'en va temps ! Et moi qui croyais aux louanges qu'on débite sur le caractère des Français ! Jusqu'à présent pourtant je ne vois pas trop quelle différence il y a entre vous et un Cincinnatien.

— Il y en a une énorme, lui dis-je, si aucun Cincinnatien ne vous a dit que vous étiez belle et que son cœur battait pour vous.

— Ah ! par exemple, voudriez-vous dire que vous êtes amoureux de moi ?

— Je serais l'homme du monde le plus heureux, si je pouvais vous le persuader !

Mon interlocutrice avait de jolis cheveux bruns, un teint rose, une peau satinée, des dents blanches, des yeux brillants... Il y avait dans son vêtement quelque chose de chaud et de coquet même, qui certes était loin d'exister dans celui de ses amies. Elle n'aurait pas paru sans succès à un bal de l'Opéra.

Plus je la regardais, plus je sentais diminuer mon horreur pour les femmes libres.

— Vous me trouvez donc bien jolie, me demanda-t-elle en penchant gracieusement sa tête vers son épaule.

— Admirablement belle !

— Et... où voulez-vous en venir ?

Cette question, faite à brûle-pourpoint, me parut magnifique. En France, on tourne longtemps, comme on dit, autour du pot ; aux États-Unis, on va droit au but.

— Mais, lui répondis-je, à me faire aimer de vous en retour.

— Vous oubliez, me dit-elle avec un sourire charmant, que mon état me défend l'amour.

j'allais lui répondre, lorsque je sentis mon pied recevoir une violente secousse. Depuis quelques instants, il m'avait semblé que quelqu'un ou quelque chose s'obstinait à le chercher. Je levai les yeux, et je rencontrai ceux de la quatrième bloomériste, assise en face de moi, qui me fixaient d'une manière significative.

— Ah çà ! exclama-t-elle, il n'y en a donc que pour Ketty?

MA VOISINE, *brusquement*. — Il faut que vous soyez, ma chère, bien mal élevée pour oser parler à ce *gentleman*, quand vous le voyez s'entretenir avec moi!

LA QUATRIÈME BLOOMÉRISTE, *s'adressant toujours à moi, d'un ton élégiaque*. — O jeune homme, quels trésors d'amour peut-être il y a dans ton cœur!

KETTY, *l'imitant*. — O Flora! quelle mine de ridicules il y a sûrement dans toute ta personne!

LA TROISIÈME BLOOMÉRISTE, *avec une voix de contralto*. — Vous savez bien, Ketty, que Flora lit assidûment les poétesses françaises contemporaines.

LA CINQUIÈME BLOOMÉRISTE, *qui n'écoutait déjà plus Grouw, s'adressant aigrement à celle qui venait de parler*. — Vous feriez mieux d'aller faire ouater votre gilet plutôt que de nous rappeler aussi stupidement que vous êtes au monde!

FLORA, *caressant toujours ma botte d'un pied qui paraissait peu léger.* — VÔ ÊTE EUNN CHARMANN GARÇONN.

J'admirai son flegme devant le déchaînement de ses compagnes, autant que sa persistance à me parler quand je ne lui répondais rien.

Il était clair que j'avais involontairement fait sa conquête.

Je lui dis en français :

— Ce n'est pas une furtive parole, c'est tout un discours que je voudrais vous dire.

— VENÈZ PRANDRE MÔA A DISSE HEUR, DEMAIN SOAR ; NÔS IROÔNNS A LA CAMPAIGNN...

KETTY, *l'interrompant.* — Dieu ! que vous êtes laide, ma chère, quand vous parlez français ! Que vous dit-elle, monsieur Julien ?

MOI. — Que vous êtes sa meilleure amie et qu'elle ne cherche qu'à vous taquiner.

KETTY, *avec la vivacité d'un enfant.* — Non pas, elle vous dit qu'elle vous aime : la croyez-vous ?

MOI, *d'un air tout à fait sentimental.* — Hélas ! je ne suis pas assez heureux pour qu'on m'aime aussi vite !

KETTY, *jetant un regard dédaigneux sur les autres bloomeristes.* — Il n'y a qu'une femme capable de vous plaire ici : c'est moi !

FLORA, *tendrement.* — Il n'y en a qu'une ici capable de vous comprendre : c'est moi !

KETTY, *à Flora.* — Vous êtes une impudente !

FLORA. — Et vous, une femme libre !

KETTY, *avec emportement*. — Vous mentez ! Cela n'est permis qu'à vous et aux femmes qui sont laides ! Moi, je suis jolie, et j'aime mieux la conversation d'un beau *gentleman* que vos plus beaux discours sur notre liberté !...

Rebecca, accoudée sur la table et tout à fait tournée vers Palmer, savourait une *flirtation* dont elle faisait tous les frais.

La cinquième bloomériste, se levant impétueusement et s'adressant à elle, s'écria :

— Il vaut bien la peine de se faire l'apôtre d'un principe pour le laisser flétrir ainsi sans opposition !... Entendez-vous, Rebecca ?

REBECCA, *daignant se retourner à peine*. — WHAT IS THE MATTER, MY DEAR (de quoi s'agit-il, ma chère) ?

LA TROISIÈME BLOOMÉRISTE, *gravement*. — Il est permis de s'oublier quand on reçoit à tort une grosse injure ; Flora a insulté Ketty.

LA CINQUIÈME BLOOMÉRISTE. — Je le nie ! Mais quand même cela serait vrai, ce n'est pas une raison pour traîner dans la boue le drapeau de notre émancipation.

LA DEUXIÈME BLOOMÉRISTE, *d'un ton de mauvaise humeur*. — D'ailleurs, nous sommes quatre femmes ici ; c'est vraiment indécent de vouloir monopoliser le seul homme qui soit de notre côté.

KETTY, *riant aux éclats*. — Quand on est faite comme

vous, ma chère Anna, on ne devrait jamais parler que pour dire : Veuillez excuser ma tournure !

REBECCA, *magistralement.* — Il ressort de tout cela, *chères*, que vous êtes jalouses. Vous êtes aussi à blâmer que le seraient Léonor et la jeune Zénobie elles-mêmes, si elles me reprochaient la galanterie dont fait preuve que vis-à-vis de moi M. Palmer, le *gentleman* qui est de leur côté.

Celui-ci me lança un coup d'œil plein de dénégations.

LÉONOR, *d'un air vexé.* — Monsieur Grootz me disait des choses trop intéressantes pour que j'aie pu m'apercevoir seulement de ce dont vous vous vantez.

GROOTZ, *qui croyait sa vertu compromise.* — En effet, je disais à miss Léonor qu'il était plus court de passer par Buffalo que par Philadelphie pour aller à New-York.

Léonor paraît confuse. Ses amies la complimentent charitablement sur la tendresse qu'elle a su inspirer à M. Grootz.

KETTY, *se penchant à mon oreille.* — Votre ami se moque de Rebecca; Grootz s'ennuie avec Léonor; les autres enragent de n'avoir pas un cavalier pour leur verser le xérès ou le malaga. Il n'y a que nous ici de sérieux et de contents.

MOI, *prenant un air malheureux.* — Vous vous trompez étrangement, je me sens au contraire triste à mourir.

— Et pourquoi ?

— Parce que vous ne voulez que rire du sentiment qu'a fait naître en moi votre beauté.

— Bah! l'opposition que j'ai paru vouloir vous faire, vous en connaissez bien vous-même la valeur.

— Ah!

— Oui, venez demain, à n'importe quelle heure dans la journée; nous irons promener où vous voudrez.

Chère Kitty! [illegible] embrassa [illegible]

A ce moment l'un des garçons entra, tenant à la main un papier qu'il présenta à Rebecca.

Celle-ci s'empressa de l'ouvrir. Un éclair de joie, à sa lecture, parut sur son blême visage. Puis se levant avec majesté :

— Ladies, s'écria-t-elle, encore un nouveau triomphe! Une députation de Kentuckiens est là qui demande à être introduite afin de m'offrir un présent au nom de tout l'État! Je veux la recevoir. Vous, soyez devant elle fières et dignes comme toujours.

Elle dit, et quitta la table pour aller au-devant de ses admirateurs.

Palmer profita de son absence pour s'approcher de moi et me dire :

— Je n'y tiens plus! Vingt fois j'ai essayé de lui parler de l'exposition de New-York, de la guerre d'Orient, de l'insurrection chinoise; elle s'obstine et revient sans cesse à me dire qu'elle est folle de mes yeux et de ma barbe, et qu'elle donnerait tous les pantalons du monde pour un

ruban de moi. Je ne sais ce qui me fait peur davantage, de ses longues dents jaunes ou de ses yeux de veau ?...

Tandis qu'il parlait encore, la porte de la salle s'ouvrit à deux battants, et laissa entrer une foule nombreuse composée de presque tous les *gentlemen* qui étaient présents à la lecture et de quelques *ladies* qui avaient laissé percer dans leur costume, encore féminin, leurs sympathies pour le bloomérisme. Les unes avaient un chapeau d'homme; d'autres portaient un gilet sur leurs robes; quelques-unes enfin avaient accouplé les *inexpressibles* avec le corsage plus ou moins décolleté de leur dernière toilette de bal.

L'une d'elles, l'oratrice de la députation, portant sur le bras un paquet recouvert d'une enveloppe de gaze. Elle se détacha du groupe, et, s'adressant à Rebecca, s'exprima ainsi :

« Illustre et noble compatriote ! le Kentucky, et j'oserais dire toute l'Union, nous envoie vers vous pour vous dire toute l'admiration que lui inspirent vos vertus et votre caractère, toute la sympathie qu'il éprouve pour les opinions indépendantes que votre grande âme professe et défend avec une si magnifique éloquence. Gloire à vous, Rebecca ! Gloire à ces compagnes de vos glorieux
» travaux, à ces disciples de votre immense génie ! Certes,
» si le présent qu'avaient à vous faire vos amis avait dû
» être en rapport avec l'estime qu'ils ont pour vous, ce
» n'aurait pas été assez de la république d'Andorre ou de
» l'empire de Monaco. Mais ce n'est pas le prix de vos ver-
» tus qu'ils ont voulu vous offrir; non, c'est seulement un

» signe de valeur toute morale qui fut, comme vous l'avez
» dit vous-même si brillamment ce soir, la représentation
» vivante d'une idée, d'un sentiment... (*Enlevant la gaze qui cachait le présent.*) Recevez donc, ô Rebecca,
» ce mâle symbole de votre puissance, ce viril attribut de
» votre génie, ces *inexpressibles* enfin que vous méritez de porter le jour et même la nuit!... » (*Hourrahs bruyants dans toute la salle.*)

REBECCA, *visiblement déçue et s'adressant à la troisième bloomériste.* — Lucretia, recevez ce présent. (*Puis se tournant vers la députation.*) Amis, les discours comme celui que j'ai prononcé aujourd'hui sont bons pour la foule ; à vous, que je crois plus intelligents, je vous dirai sans phrase le fond de ma pensée.

Votre cadeau n'est pas complet : J'aimerais mieux des *inexpressibles* s'il y avait un homme dedans! [1] (*Les blooméristes poussent des cris d'enthousiasme.*)

La députation, *gentlemen* et *ladies*, rougit jusqu'aux oreilles. Les dames prétendirent que les bravos et les fatigues de la soirée avaient troublé l'imagination de Rebecca. Plusieurs Louisvilliens affirmèrent que les bouteilles vides qui gisaient sur la table du souper n'étaient pas étrangères à l'énormité que venait de prononcer *mistress* Smith. Tous se retirèrent consternés.

1. Historique.

XII

Notre partie s'acheva au milieu du contentement général. Quoiqu'elles eussent beaucoup parlé, les bloomé-ristes n'en avaient pas moins mangé et bu avec verve et entrain.

Rebecca porta le premier toast :

A l'abolition des préludes en toutes choses !

La cinquième bloomériste proposa le second :

A l'extermination des hommes timides !

Ce toast fut unanimement appliqué à Grootz, son vertueux voisin.

La deuxième bloomériste :

A la suppression des soupers où il n'y aura pas un nombre égal de LADIES *et de* GENTLEMEN !

Palmer sollicité :

A notre digestion !

La troisième bloomériste :

A la maternité indéfinie chez tous les bas-bleus de France !

Grootz, plein encore d'illusions et toujours de bonne foi :

A l'avenir du bloomérisme ! (Les femmes libres éclatent de rire.)

Zenobia :

A la prospérité de LA GAZETTE DES FEMMES.

Flora :

A l'amour spontané!

Ketty :

A la restauration des robes à volants! (Exclamations diverses.)

Moi :

A l'aimable Ketty!

Rebecca, à ce dernier toast, regarda Palmer d'un air furieux ; la cinquième bloomériste lança à Grootz un coup d'œil plein de mépris ; les autres femmes soupirèrent.

Ketty, se levant, m'embrassa, au grand scandale de ses amies.

Rebecca, se levant à son tour, et s'adressant à Palmer, lui dit d'un ton indigné :

— La galante conduite de M. Julien me fait apercevoir de la brutalité de la vôtre. Je vous croyais Français ! Vous n'êtes que le dernier des Kentuckiens !

Et donnant le signal, elle sortit avec toutes ses disciples. Ketty seule resta, et tandis que *mistress* Smith se retirait elle lui cria :

— Je suis jolie et j'ai un amoureux : comprenez-vous que je ne puisse plus être une femme libre?

RÉBECCA, *sèchement*. Je ne comptais plus sur vous.

Le reste de la soirée fut ce que vous pouvez le prévoir.

Palmer, redevenu joyeux, fit apporter de nouveau vin de Champagne; il lui semblait ne pouvoir trop célébrer le départ de Rebecca.

Grootz, qui jetait sur moi de temps à autre un regard furtif et embarrassé, avait une mine éplorée; il semblait attendre mes épigrammes avec une résignation qui me toucha.

Quant à moi, je n'eusse pas trouvé Ketty une fort belle fille, que je l'eusse aimée de toute mon âme pour son intelligence et sa gaieté.

Nous nous séparâmes à une heure du matin. Palmer et Grootz restèrent dans l'hôtel, tandis que je fus achever la nuit avec Ketty, dans une promenade embellie par la lune à travers la campagne de Portland.

On vient de le voir donc; les femmes de l'Union, prétendues libres, ont une pente énorme à se lier.

De loin, on les dirait faites de marbre ou de vertu; on leur croirait des âmes indomptables, des cœurs ossifiés.

De près, on s'aperçoit que leur peau est chaude, qu'il y a en elles quelque chose de pétrissable, qu'elles sont enfin accessibles à toutes les influences extérieures comme leurs sœurs les plus vulgaires.

Le bloomérisme, en Amérique même, n'est qu'un fan-

tôme; l'entière émancipation de la femme, une chimère. Cela pourra devenir possible dans quelques centaines d'années; jusque-là deux choses serviront mieux les femmes que le plus grand génie et la plus vaste intelligence : c'est la grâce de leur sourire et le rayonnement de leur beauté.

LA VIE

DANS LES HOTELS, DANS LES BOARDINGS

ET SUR LES STEAMBOATS

De Louisville, Julien monta l'Ohio jusqu'à Pittsburg; il s'arrêta dans plusieurs villes de l'est et du nord, et enfin se rendit à New-York, où nous l'avons trouvé. L'histoire de ses dernières impressions, qui se rapportent à la politique et aux hommes de Washington, aux mœurs des *quakers* de Pensylvanie, à la littérature et au journalisme américains, mêlée au récit rétrospectif de ses aventures dans la Floride et sur les bords du lac Michigan, pourra me fournir plus tard l'occasion de nouveaux entretiens. En attendant, laissez-moi vous dire un mot de la vie d'hôtel, de nos compatriotes et des institutions politiques chez les Américains.

Son premier et plus constant besoin, c'est, pour un Anglais, d'exalter son pays; pour un Français, de vanter

sa personne; pour un Italien, de chanter; pour un Allemand, de philosopher; pour un Espagnol, d'être jaloux; pour un Russe, d'être fanfaron; le premier et plus constant besoin pour un Américain, c'est assurément d'agir, ou mieux, de se transporter d'une extrémité à l'autre de son vaste pays.

En effet, il n'est pas de peuple dans le monde qui voyage autant et avec aussi peu de préparatifs que les Américains. Ils partent pour une distance de quatre mille kilomètres comme nous pourrions le faire nous-mêmes pour aller de Paris à Rouen.

Je dirai plus; ils ne prennent souvent pas la peine d'emporter une malle pour leurs plus longs voyages. Le vêtement qu'ils ont sur eux le jour de leur départ leur suffit, sauf à s'arrêter dans la première ville et aux premiers magasins venus pour y remplacer la dépouille qu'ils abandonnent au vent du chemin, donnant ainsi à leurs pérégrinations la vive impulsion caractérisée par ces mots: *Go ahead*, en avant!

Grâce à leurs instincts de locomotion, les Américains ont naturellement dû soigner davantage tout ce qui se rapportait à la *vie d'extérieur*. Aussi leurs hôtels sont-ils incomparables pour la grandeur, le luxe et l'administration. Que sont les établissements de ce genre en Europe, comparés à ceux des États-Unis, dont la plupart reçoivent ou entretiennent chaque jour de mille à quinze cents voyageurs? Chez nous, je ne vois pas trop quelle différence il y a entre ce que les voyageurs appellent *un hôtel*, et ce que les locataires appellent *une maison*. Dans l'un comme dans l'autre, on n'entre qu'après avoir fait constater son

identité par le *concierge*, c'est à peu près le même sérieux et le même sérieux, le même empressement à s'éviter entre locataires ou voyageurs. Là-bas, au contraire, c'est un va-et-vient perpétuel; les vestibules, les salles de rotonde, les barres, les parloirs, les chambres de lecture, tout est plein, non-seulement de voyageurs, mais aussi d'oisifs venus pour causer ou apprendre les nouvelles du jour; car l'entrée des hôtels est publique. Si le mouvement, c'est la vie, il n'y a pas de centre dans le monde où l'on consomme plus d'existence dans vingt-quatre heures que dans les hôtels aux États-Unis.

Les moindres entreprises en Amérique se font par association. De là, comme de quelques autres causes toutes locales, provient sans doute cette âpre énergie qui est le trait dominant du caractère américain. Les hôtels, par conséquent, sont la propriété, non d'un seul, mais de plusieurs capitalistes. Aussi, la distribution et l'économie en sont-elles largement entendues. Les chambres à coucher seules n'ont généralement pas le confortable qu'elles connaissent dans les grands hôtels de France et d'Angleterre. Quant aux salons, la magnificence et le luxe déployés y sont inouïs. Vastes autant que splendides, ils contiennent pour une somme fabuleuse de tapis, de glaces, de tentures, de bronzes, d'ameublement. Les salles à manger ont des proportions inconnues en Europe; les *reading-rooms* (salons de lecture) sont fournis d'un nombre prodigieux de gazettes, de *magazines* et autres publications. L'*office* des hôtels (le bureau) est une merveille de réglementation. C'est là que se trouve le registre où les voyageurs viennent inscrire leurs noms, la date de leur

arrivée et celle de leur départ; que se dépose toute lettre ou tout paquet à leur adresse; que se rapporte la clef de chaque chambre; que se payent les comptes particuliers et généraux; que se trouvent tous les genres de renseignements et d'indications à l'usage des étrangers. La salle dans laquelle se trouve *l'office* contient plusieurs bancs occupés sans cesse par des garçons aux ordres des commis. Les barres, institution toute américaine, forment une dépendance obligée des hôtels. Ce sont des salles pavées de marbre et pourvues d'un long et large comptoir où se débitent des vins et des liqueurs de toutes provenances.

La ferme de ces barres, ainsi que celle des barres de *steamboats*, se paye quelquefois un prix extravagant. Les adjudicataires, néanmoins, trouvent encore le moyen de gagner par an plusieurs milliers de dollars, tant est générale et constante la consommation des liqueurs pour toute l'Union. Les Américains ne boivent à leurs repas que de l'eau ou du thé. Le soir venu, ils n'en ont pas moins consommé dans leur journée une ou plusieurs bouteilles de spiritueux, car à chaque ami qu'ils rencontrent ils ne manquent jamais de terminer leur conversation par cette phrase stéréotypée : *Let us go to take a drink!* C'est une mode à laquelle obéissent avec le même empressement et le *cabman* (cocher), et le journaliste, et le banquier.

En dehors de ces divisions toutes générales, quelques grands hôtels des États-Unis ont ce qu'on appelle *the bridegroom* (l'appartement de la mariée). C'est une chambre magnifiquement et voluptueusement meublée, où l'or, la

soie, les broderies, le velours, les dentelles, se marient harmonieusement dans un demi-jour tranquille et paresseux. On paie cent piastres pour vingt-quatre heures aux nouveaux mariés qui désirent y passer leur première nuit de noces. C'est une fantaisie qu'aiment surtout à se payer les Américains qui vivent habituellement sur leurs plantations.

Dans plusieurs capitales de l'Union, les hôtels sont moins des constructions particulières que de véritables monuments publics. L'*hôtel Saint-Nicolas*, à New-York; *Planter's House*, à Saint-Louis; l'*hôtel de l'Union*, à Washington; l'*hôtel Saint-Louis* et l'*hôtel Saint-Charles*, à la Nouvelle-Orléans, comptent parmi les édifices les plus grandioses et représentent un énorme capital. Le seul *Astor-House*, à New-York, a coûté QUATRE MILLIONS !

Le prix ordinaire dans les hôtels varie de deux piastres et demie à cinq piastres par jour. Dès qu'il arrive, le voyageur passe à l'*office*, et dépose là tout ce qu'il peut avoir de précieux. La sonnette de chaque chambre correspond à un vaste cadre placé en vue des employés. Mise en mouvement, elle abat une petite plaque de cuivre sur le tableau, qui laisse à découvert le numéro de la chambre qui appelle. C'est ce que j'ai vu de plus ingénieux dans ce pays où le génie de l'*utile* est universel.

Les services de table sont partout riches et même luxueux; les repas, qui ont lieu, pour le déjeuner, de

sont à onze heures, pour le *lunch* (goûter), de une à trois heures de l'après-midi; pour le dîner, à cinq heures, et pour le thé, à huit heures, sont abondants et quelquefois gargantuéliques. Dans je ne me rappelle plus quel hôtel sur les bords du lac Michigan, j'ai vu servir deux chevreuils entiers cuits à la vapeur, pour une seule table où on ne comptait pas moins de trois cents voyageurs. A Québec, j'ai vu également servir à la fois plusieurs saumons de près de cinq pieds de longueur chacun. L'appétit général, il faut le dire, est partout à la hauteur des cartes même les plus lourdes.

Les Américaines à l'hôtel font sans cesse des toilettes éblouissantes. Dès trois heures de l'après-midi, elles sont en robes à volants décolletées, la poitrine et les bras nus, et resplendissent de bijoux et de diamants comme pour un bal diplomatique ; elles ignorent complétement cet art dans lequel la Française triomphe ; l'art de se mettre en négligé. Elles se réunissent de bonne heure dans les salons, causent, lisent, dansent ou *flirtent* avec des amis qu'on leur a présentés la veille ou le jour même. La toilette des hommes est généralement libre ; cependant les règlements de quelques hôtels sur les bords du golfe du Mexique, en Louisiane ou dans l'Alabama, exigent pour le dîner l'habit noir et le gilet blanc.

Cette existence, à la fois indépendante, comfortable et

joyeuse, qu'on est toujours sûr de mener dans les hôtels de l'Union, a dû naturellement avoir de l'attrait pour un peuple qui n'aperçoit de vie que dans le bruit et dans l'agitation. Aussi beaucoup de familles américaines, jouissant d'un certain revenu, mais ne voulant ou ne pouvant pas supporter les embarras et les dépenses d'un grand train de maison, vont-elles vivre à l'hôtel d'une manière permanente.

Là, pour une somme relativement minime, elles trouvent un intérieur commode et élégant, des salons magnifiques, une nourriture pour leurs goûts les plus fantasques et leurs appétits les plus étonnants, un service intelligent et prompt, des journaux et des publications de toutes les capitales des États ; enfin, une société nombreuse et souvent renouvelée, au sein de laquelle elles savent vite se faire des amis et se créer des relations utiles au commerce de leurs chefs.

Dans un pays nouveau, où le travail est la préoccupation unique et générale, ces instincts de sociabilité sont un élément nouveau de richesse et de progrès. Ils favorisent le luxe, étendent les idées, accroissent les lumières. Sans doute les chemins de fer, les télégraphes électriques, les bateaux à vapeur, sont des auxiliaires bien précieux pour une société qui commence ; mais, aux États-Unis, il y a quelque chose qui aide plus puissamment la civilisation que tous ces triomphes de la science : ce sont les hôtels !

V

Les *boardings* ne reçoivent d'hôtes que sur présentation ; c'est en cela surtout qu'ils diffèrent des hôtels. Ils sont tous tenus par des femmes ; la plupart sont des veuves ayant perdu leur fortune ; d'autres sont des *misses* impossibles à marier ; quelques-unes jouissent d'un époux, mais celui-ci alors n'est que le commis de sa femme, et ne s'occupe en rien des détails ni de l'administration de l'établissement.

Dans le plus grand nombre des *boardings*, la pension est complète ; dans d'autres, elle se borne aux repas. Certains *boardings* du nord sont richement conduits. Avec la table et le logement, ils comprennent l'usage des parloirs et des salons. Là, plus intimement que dans les hôtels, on se réunit le soir, on danse, on fait de la musique, on mène joyeuse vie. Dans la saison des bals, les maîtresses de ces *boardings* donnent deux fois par semaine des soirées dansantes à leurs pensionnaires, qui ont la faculté d'y amener leurs connaissances. Pour les jeunes gens, il ne saurait y avoir de centre plus agréable que ces maisons où la tranquillité et le comfort se réunissent à l'élégance et aux charmes d'une aimable compagnie.

Des médecins, des avocats, des voyageurs de commerce, des commis de banque, des marchands, des étrangers, seuls ou avec leurs femmes, sont les hôtes ordinaires des *boardings*. Des familles entières vont également vivre dans ces pensions, qui sont à la fois moins coûteuses et moins bruyantes que les hôtels. L'heure des repas est à peu près

la même que dans ceux-ci; quant au prix moyen, il varie de dix à quinze piastres par semaine.

Mais, dira-t-on, cette vie presque de famille, ces relations incessantes, ces soirées où l'on commence par la politesse et où l'on finit par l'intimité, cet échange continu d'attentions charmantes, de procédés galants, tout cela ne finit-il pas souvent par amener des scènes de jalousie ou des situations compromettantes?

Non, la femme légère est inconnue aux États-Unis. Elles s'amusent toutes bruyamment, rient aux éclats, parlent en criant, dansent d'une façon étrange, acceptant leurs mœurs et leurs usages, nul pourtant ne peut dire qu'il a vu publiquement se compromettre l'une d'elles, car il y a quelque chose d'aussi muet que la tombe : ce sont les amours d'une Américaine.

La vie à bord des *steamboats*, quoiqu'elle ne soit pas aussi variée, n'en a pas moins des charmes réels. Qui n'a entendu parler de ces magnifiques bateaux à vapeur naviguant sur le lac Érié, sur l'Hudson, l'Ohio, le Mississipi ou le Saint-Laurent? bateaux qui coûtent quelquefois un million et qui rapportent dans une saison de six mois jusqu'à deux cent cinquante mille francs de bénéfices à leurs propriétaires. *L'Eclipse*, steamboat qui fait les voyages, aller et venir, entre la Nouvelle-Orléans et Louisville, a près de trois cents pieds de longueur. L'intérieur

est d'une magnificence incroyable; le salon des femmes, comme celui des *gentlemen*, dépasse en richesse et en élégance les plus splendides bateaux d'Angleterre. L'*Éclipse* contient environ deux cents chambres et cinq cents lits. Sur le panneau des portes est peinte avec soin, et quelquefois avec art, une *Vue* prise sur les bords de l'Ohio ou du Missouri. Avec la peinture, ont prodigué leurs merveilles la dorure, la sculpture et la tapisserie. Autour du *steamboat*, qui ressemble à un palais flottant, règne une galerie extérieure du haut de laquelle le voyageur peut admirer les plantations qui bordent le vieux *Meschacébé*.

Les repas et le service sont en rapport avec tout ce luxe. Les machines sont à basse pression et d'une force qui a permis à ce puissant bateau de remonter le courant du fleuve et de parcourir douze cents milles en quatre jours. Plusieurs autres *steamboats* mettent généralement de sept à neuf jours pour faire le même trajet. Mais, quoiqu'ils ne soient ni aussi bons marcheurs ni aussi splendides d'apparence, leurs tables et leurs salons n'en sont pas moins dignes des plus riches voyageurs. Il n'est pas rare de voir les *habitants* du Kentucky, de l'Indiana et du Missouri, s'embarquer à Louisville, au Caire, ou à Saint-Louis, descendre à la Nouvelle-Orléans, où ils s'arrêtent quelques jours, et remonter ensuite jusqu'à leur point de départ, étant ainsi restés près de trois semaines sur le fleuve, uniquement pour le plaisir de vivre quelque temps hors de chez eux, et de changer constamment de point de vue sans sortir du milieu le plus confortable.

Les distractions, d'ailleurs, qui se rencontrent à bord

de ces *steamboats*, sont tout ce qu'il faut pour les Américains. Fumer, causer, boire ou jouer, voilà pour les hommes; quant aux femmes, elles lisent, brodent ou jouent sur le piano de leur salon des airs *inédits*. Je n'ai rencontré qu'en France des femmes qui sussent ne rien faire.

On l'a déjà vu précédemment, les *steamboats*, comme les hôtels, sont souvent infestés d'une certaine classe de voyageurs aussi dangereux qu'*intelligents*. On les appelle les *gamblers* (joueurs). Ils vont toujours deux ou trois de compagnie et sans avoir l'air de se connaître. Partout où ils s'arrêtent, ils forment vite des liaisons, car les Américains, ayant sans cesse en vue d'étendre leurs relations, acceptent toujours la conversation du premier venu. Puis, ils amènent adroitement une partie dans laquelle ils sont sûrs d'avance du résultat. Lorsqu'ils sont seuls, ils s'entendent quelquefois avec les *bar-keepers*. Leur jeu habituel est le *pocker*, combinaison infernale qui favorise au plus haut point la friponnerie; car, avec certaines cartes dans les mains, le *gambler* peut, sur un simple enjeu de cinq piastres, entraîner d'un coup ses adversaires à une perte de plusieurs milliers de dollars. Rien n'égale leur sang-froid sauvage dans ces parties désespérées, qui ont quelquefois pour terme fatal la ruine ou la mort de plusieurs hommes. Sur leurs physionomies, impassibles et mornes, se voit, pour qui sait y lire, quelque chose de téné-

breux et de fatal. Tantôt leur regard devient fixe : on dirait qu'ils méditent le bris d'une serrure ou l'enfoncement d'un coffre-fort ; tantôt il s'illumine d'un éclair ; c'est leur victime qu'ils voient déjà palpitante sous leurs pieds. Malgré tout leur génie, ils n'échappent pourtant pas de fois à autre au sort qu'ils méritent. Là où on soupçonne leur présence, on joue pistolets sur table ; il ne se passe pas de semaine aux États-Unis où il n'en périsse quelqu'un sous les coups d'un poignard ou d'un *revolver*. Un grand nombre de cités ont fait contre eux les règlements les plus sévères. Il y a quelques années, Wicksburg en fit une razzia complète ; plusieurs *gamblers* qui s'étaient obstinés à demeurer dans la ville furent pendus.

Les récits de Julien nous l'ont démontré : il y a loin du Missisipi réel au Missisipi de M. de Chateaubriand. Vu de bas en haut ou de haut en bas, les perspectives en sont grandioses, presque infinies ; mais ses bords, qui dépassent à peine le niveau de l'eau, sont d'une désolante uniformité. L'œil ne commence à être réjoui qu'en Louisiane, par la vue de magnifiques champs de cannes ou de coton, choses qui n'existaient pas au temps où René soliloquait sur le *Père des Eaux*.

Ce n'est donc pas l'attrait des grandes beautés naturelles qui porte les planteurs de l'ouest et du centre à aller vivre plusieurs semaines à bord des hôtels flottants

du Mississipi; non. C'est une justice à rendre d'ailleurs aux Américains; ils vont et viennent dans leur pays, à travers les splendeurs, les magnificences et les prodiges de la création, sans paraître seulement s'apercevoir qu'il y a dans le ciel plus d'azur et de lumière, dans l'horizon plus d'étendue, dans les cataractes plus d'écume, sur les montagnes plus de neige, dans les forêts plus de mystère... Toutes ces sensations, qui, chez nous, sont le signal de rêveries prolongées, d'aspirations ardentes, d'extases indicibles, leur sont complètement inconnues.

L'Américain voyage pour obéir, ai-je dit, à un besoin inné de locomotion et de calcul. La préoccupation du mieux dans le positif le poursuit et l'absorbe constamment. Il part souvent, sans dessein arrêté, pour se faire de nouvelles connaissances; pour apprendre, de voyageurs comme lui, les habitudes commerciales et le genre d'affaires qu'il ignore; pour voir de ses propres yeux les terres qui pourraient être avantageuses à ses projets d'agronomie; pour connaître quelles idées prédominent dans telle ou telle partie de l'Union, et en déduire le motif d'une spéculation nouvelle.

Si je croyais aux États-Unis comme nation, je dirais que leur peuple est un peuple étonnant, qui fera faire au monde, rien que par sa fiévreuse activité et sa rapide énergie, un pas définitif vers le progrès absolu. C'est aux Américains sûrement que revient d'avance l'honneur de toutes les inventions utiles de l'avenir. D'autres peuples seront les poëtes, les législateurs, les prêtres de la civilisation prochaine; eux en seront les pionniers. C'est en France, en Italie ou en Allemagne, que s'écrira la grande

épopée moderne; c'est aux États-Unis que doit se trouver, s'il est trouvable, le secret du mouvement perpétuel!

Je m'étonne que Paris, cette ville qui aspire à la fois à être l'œil et le cœur du monde, n'ait pas encore vu s'élever dans son sein une construction grandiose pouvant servir de caravansérail aux voyageurs du monde entier. Elle pourrait cependant prendre ses modèles dans trente villes de l'Union. Comment se fait-il que, dans un pays comme le nôtre, chez un peuple qu'on dit le plus sociable du monde, on ait aussi peu songé à rendre agréable, charmante, facile, et partant générale, la vie d'extérieur? Comment n'y a-t-il pas à Paris, comme en Amérique, des hôtels à l'entrée libre, aux registres publics; des hôtels pourvus de salles, qui deviendraient autant de Bourses et de lieux de rendez-vous pour les hommes d'affaires, autant de centres à nouvelles pour les oisifs; des hôtels qui seraient renommés pour le luxe et la somptuosité de leur table; qui feraient faire de la bonne musique le soir dans leurs salons et les enrichiraient de publications attachantes et de volumes *illustrés*, afin d'y provoquer la réunion de leurs hôtes? C'est en rendant leur séjour agréable qu'ils parviendraient à changer en plaisir pour leurs voyageurs ce qui n'est souvent pour ceux-ci qu'une affaire ou une nécessité. Alors, ils verraient leurs bénéfices s'accroître; car non-seulement on ne serait plus aussi pressé d'en partir, mais la mode, ce dieu si accessible à qui sait le prier, la mode

s'en mêlerait, et il deviendrait tout à fait de bon ton d'aller vivre dans le milieu élégant et commode qu'ils auraient su préparer.

A ceux qui diraient que de semblables établissements, possibles dans le Nouveau-Monde, contrée essentiellement démocratique, ne sauraient se soutenir en France, où les mœurs générales protestent contre le principe d'égalité proclamé par les lois, je répondrais : que la *démocratie* des États-Unis est le plus grand mensonge de ce siècle; que le peuple du monde, au contraire, le plus invinciblement porté vers l'*aristocratie*, c'est le peuple de l'Union; enfin, que, dans cinquante ans, le pays qui sera devenu le centre du [illegible] le plus ardent et le plus passionné de [illegible], ce sont ces mêmes États-Unis, qui reçoivent [illegible] pourtant à flots, chaque année, la plèbe de toutes les [illegible]

DU PROTESTANTISME

DE L'ÉGALITÉ ET DE LA LIBERTÉ

AUX ÉTATS-UNIS

L'opinion générale, en France, est pour les États-Unis. C'est qu'on a pris au sérieux les rêveries de quelques hommes de talent qui ont écrit sur l'Amérique. Heureusement les faits se feront jour peu à peu, et l'opinion reviendra. En attendant, j'adresse ce dernier chapitre à ceux qui ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. Je m'engage à être impartiale : je ne leur demande que d'être de bonne foi.

Voilà près de trois quarts de siècle qu'une double expérience de liberté religieuse et de liberté politique se fait aux États-Unis. A-t-elle réussi, a-t-elle échoué? Toutes nos institutions sont-elles en péril, ou bien les défenseurs de l'autorité et de la tradition ont-ils pour eux une grande preuve de plus, une république à coucher, dans l'histoire, au rang des républiques mortes par trop de liberté?...

même n'est qu'une conséquence d'un principe plus ancien que lui : la *négation de l'autorité*. LE PEUPLE EST TROP GOUVERNÉ[1], voilà la maxime du parti qui a élevé M. Pierce à la présidence. Les théories protestantes contre la suprématie spirituelle ont fini, on le voit, par envahir le temporel. L'indépendance est entrée à leur suite dans la famille aux dépens de l'autorité du père, et dans l'État au préjudice de l'ordre public. Elles exercent une influence énorme sur toute la société, atteignent chaque génération, et s'emparent de l'homme à chaque station importante de la vie.

IV

Il est impossible d'étudier la marche du protestantisme sans se demander d'où il vient. La carte de l'Europe à la main, je le trouve fortement enraciné au sein de presque toute la famille germanique, tandis que les peuples d'origine slave ou romaine lui ont échappé. C'est que le protestantisme était dans les mœurs des Germains bien avant Luther. Tacite avait déjà remarqué leur esprit d'indépendance, leur goût pour l'isolement. L'individu construisait sa demeure au milieu des bois, loin de tout voisin[2]; le

[1] *Le Globe*, de Washington, organe officiel du président Martin van Buren, portait ces mots, en forme d'épigraphe, à côté de son titre.

[2] L'émigrant allemand est fidèle à ce passé. Il se fait remarquer, entre tous, par son penchant pour la solitude. Il est rare qu'il s'arrête dans les villes ; il s'enfonce dans la grande forêt avec sa famille, bâtit sa cabane bien loin, au bord de quelque cours

Les Universalistes.
Les Luthériens.
Les A[illegible]
Les Unitairiens.
Les Dunckers.
Les Swedenborgiens.
Les Membres de l'Église libre.
Les Chrétiens de la Bible, etc., etc.

Ainsi, voilà une foule de sectes sorties du vieux tronc catholique, en moins de quatre siècles, *grâce* à la suprématie du sens privé. Plus de la moitié de ces Églises dissidentes ont reçu leurs croyances du vieux monde, de l'Angleterre surtout. Les autres, nées sur le sol même de l'Union, sont d'une origine toute récente. Les *Mormons* datent d'hier; le fondateur du *Millérisme* était encore, il y a quelque temps, à la tête de ses adhérents; les villages monastiques des *Trembleurs* s'achèvent à peine; il y a peu d'années, l'apôtre du campbellisme était engagé dans une grande et solennelle discussion religieuse avec l'évêque catholique de Cincinnati; beaucoup d'Américains se souviennent d'avoir vu passer John Wesley par les villes et les hameaux, une Bible sous le bras, prêchant, comme en Angleterre, contre l'Église établie; enfin une foule de gens ont eu occasion d'entendre l'un des premiers orateurs de l'unitérianisme, M. Fornex, nier, comme Arius, la divinité du Christ. N'y eut-il pas, au mois de mai 1845, à New-York, une grande assemblée dans laquelle on attaqua ouvertement, non pas le catholicisme en particulier, mais le christianisme en général, au nom de la civilisation, dont cette secte nouvelle l'accusait de contrarier la marche? Je

ne parle pas d'une multitude de ministres qui, pour de petites raisons de doctrine ou d'intérêt particulier, sortent chaque année des grandes communions protestantes et se bâtissent à part une Église qui ne doit jamais durer plus qu'eux. C'est chose fréquente aux États-Unis, dans les grandes villes principalement, que d'entendre désigner les temples par les noms des ministres; et, en effet, le dogme qui s'y prêche se distingue, par quelque point, de tous les dogmes connus. Un prédicateur baptiste, M. Burrows, ayant été censuré par l'autorité ecclésiastique de sa secte pour avoir pris part aux émeutes de Philadelphie contre les catholiques, se sépara incontinent de ses coreligionnaires, condamna leurs croyances, et, de son autorité privée, ouvrit une nouvelle Église. Elle fut bientôt remplie de *fidèles*, car, aux États-Unis, il n'y a pas d'enseignement religieux si absurde, qui ne trouve des disciples de bonne foi.

Pourquoi cela? Parce que le protestantisme, qui domine en Amérique, est impuissant à remplir le cœur de l'homme. Il ne sait pas lui donner la certitude de son avenir. Celui-ci quitte une secte pour en suivre une autre; celui-là imagine une nouvelle croyance; la plupart courent à ce qui est nouveau, dans l'espoir d'y trouver l'appui qui manque à leur foi; c'est en vain : la nuit continue toujours à les envelopper.

Le droit de libre examen règne par toute l'Union. Les conséquences dont il était gros étonneraient fort aujourd'hui, ce me semble, ceux qui jadis le professèrent les premiers; même Luther, qui écrivit contre Carlostadt; même Calvin, qui fit brûler Servet. Il a marché plus vite en Amérique que partout ailleurs; sous le régime républicain que sous l'ancien régime colonial; dans les nouveaux États de l'ouest que dans les vieux États de l'est et du sud. Les *libres penseurs* (!) pullulent parmi les populations des vallées de l'Ohio et du Mississipi. Là naissent les théories les plus étranges, les pratiques les plus bizarres; là sont les *Mormons*, les *Trembleurs*, les *Campbelistes*; les *Méthodistes* y ont leurs bruyants *meetings*; Robert Owen y fonda New-Harmony, et les fouriéristes y eurent plus d'un phalanstère. Tout y est possible, tout s'y fait, parce qu'il n'y a jamais eu ni autorité ni tradition.

Les états de l'est et du sud n'ont pas subi en vain l'influence européenne avant la révolution; ils ont gardé quelque chose de ce contact. Les mœurs y sont plus calmes, les habitudes plus fixes; mais partout règne une sombre inquiétude, un désir continuel de changement; personne ne reste en place, personne n'est content de son sort. C'est une agitation sans fin dans le monde moral comme dans le monde physique; ils essayent sans cesse de nouveaux systèmes et sont toujours en route; ils se sont personnifiés dans deux inventions éminemment américaines : la vapeur et la télégraphie électrique.

Certes, il faudrait être peu habitué à rapporter les conséquences aux principes pour attribuer cet état de choses à la forme seule du gouvernement. Le gouvernement lui-

même n'est qu'une conséquence d'un principe plus ancien que lui : la *négation de l'autorité*. LE PEUPLE EST TROP GOUVERNÉ[1], voilà la maxime du parti qui a élevé M. Pierce à la présidence. Les théories protestantes contre la suprématie spirituelle ont fini, on le voit, par envahir le temporel. L'indépendance est entrée à leur suite dans la famille aux dépens de l'autorité du père, et dans l'État au préjudice de l'ordre public. Elles exercent une influence énorme sur toute la société, atteignent chaque génération, et s'emparent de l'homme à chaque station importante de la vie.

Il est impossible d'étudier la marche du protestantisme sans se demander d'où il vient. La carte de l'Europe à la main, je le trouve fortement enraciné au sein de presque toute la famille germanique, tandis que les peuples d'origine slave ou romaine lui ont échappé. C'est que le protestantisme était dans les mœurs des Germains bien avant Luther. Tacite avait déjà remarqué leur esprit d'indépendance, leur goût pour l'isolement. L'individu construisait sa demeure au milieu des bois, loin de tout voisin[2]; le

[1] Le *Globe*, de Washington, organe officiel du président Martin Van Buren, portait ces mots, en forme d'épigraphe, à côté de son titre.

[2] L'émigrant allemand est fidèle à ce passé. Il se fait remarquer, entre tous, par son penchant pour la solitude. Il est rare qu'il s'arrête dans les villes ; il s'enfonce dans la grande forêt avec sa famille, bâtit sa cabane bien loin, au bord de quelque torrent ;

guerrier suivait le chef de son choix. La société, au lieu de s'appuyer sur l'autorité, se conservait par la puissance des mœurs.

Cette sorte de souveraineté de l'individu dans les choses matérielles était un acheminement à l'empire que l'auteur de la Réforme lui fit usurper dans le domaine spirituel. Comment expliquer, sans cela, l'immense succès de la révolution religieuse chez tous les peuples de même origine? Elle s'empara presqu'à son début de la plus grande partie de l'Allemagne, de toute la presqu'île du Nord, de la Suisse et de l'Angleterre, tandis qu'elle n'a pu s'établir ni en Espagne, ni en Portugal, ni en Italie. Elle a perdu beaucoup de terrain en France; les provinces qu'elle y a conservées sont, pour la plupart, d'origine germanique.

Ce désir d'indépendance est allé croissant depuis l'émancipation des âmes décrétée dans la Confession d'Augsbourg. Les sectes l'ont entretenu sans relâche, comme si elles savaient d'instinct que leur avenir en dépend. Ses conséquences ont profondément marqué la société américaine.

Les liens de famille sont faibles; j'ai eu déjà l'occasion de le faire remarquer. Les époux peuvent à leur gré faire entrer le divorce dans le ménage. Le père n'a pas d'autorité sur le fils; les mœurs et la loi s'accordent à le [illegible]

d'eau, et passe sa vie à cultiver laborieusement son champ. Cette vie solitaire est l'indépendance absolue, une sorte de protestantisme complet. Les Irlandais, au contraire, ne peuvent supporter l'isolement; ils se fixent dans les villes et travaillent en commun. La même influence de race agit sur les Français. Volney a écrit, à propos de leurs pauvres établissements d'Amérique, qu'ils étaient trop sociables pour réussir dans la solitude.

pouiller. Le fils dit à son père *monsieur;* il n'appartient bien souvent ni à sa religion ni à son parti. Il entend maudire dans son temple celui où son père va prier : ils n'ont presque rien de commun. Le père, de son côté, traite son fils comme un étranger. Si celui-ci gagne de l'argent, il lui fera payer sa place à table et son coin au foyer ; il ne se dépouillera jamais pour aider à son établissement. A son mariage, comme à toutes les autres époques de sa vie, il l'abandonne à ses propres ressources. Il le poussera volontiers à aller chercher fortune ailleurs : au Texas, dans l'Orégon ou en Californie. Ils sont à peu près certains de ne plus se revoir, et ils ont les yeux secs en se séparant, tant ils sont restés moralement étrangers l'un à l'autre.

Les relations de la mère avec la fille sont pires encore. L'opinion publique est toujours pour celle-ci contre celle-là, qui ne pourrait viser à la surveillance sans encourir le blâme général[1]. La mère ne doit pas même songer à accompagner sa fille au bal ou dans ses visites : elle ne serait pas reçue dans le monde où va son enfant. Force lui est donc de se résigner à la voir maîtresse absolue de ses actions, marcher sans guide, sans soutien naturel, régler sa destinée toute seule, bien souvent malgré tous.

La domesticité n'y revêt pas le même caractère qu'en Europe. Le serviteur, s'il est Américain, se comporte comme s'il était l'égal de son maître. Il réclame des égards[2]; il regarde certaines parties du service comme

(1) Les ménages franco-américains sont rarement heureux, parce que le Français ne peut souffrir de ne pas avoir l'entier contrôle de sa famille.

(2) Le maître lui dira sir (monsieur); mais il n'emploiera pas

indignes de lui, en sa qualité d'homme libre. Il n'est nulle part domestique dans l'acception du mot; il y a même des États où il n'en souffre pas la qualification : à la Nouvelle-Orléans, les domestiques libres s'appellent *engagés*.

Une pareille organisation de la famille donne à l'État des membres difficiles à gouverner, forts de leurs droits, ignorants de leurs devoirs, incapables d'aucun sacrifice à l'honneur ou à l'intérêt national. Il n'y a pas un seul emploi gratuit, une seule fonction honorifique dans toute la hiérarchie gouvernementale. Lisez l'histoire de ce peuple : s'est-il jamais dévoué à quelque grand principe d'humanité? A-t-il jamais sacrifié ses intérêts matériels au triomphe d'intérêts plus grands? Il s'est toujours battu pour de l'argent. L'indépendance est née d'une question d'argent : la guerre de 1812 était une guerre au profit des capitaux. Si la France n'avait payé vingt-cinq millions, il aurait sans scrupule et sans remords attaqué la France.

Personne ne veut être soldat ni matelot dans un pays où les assujettissements de la discipline sont regardés comme une sorte d'esclavage déshonorant. L'armée et la marine se recrutent parmi les étrangers, gens sans aveu et sans lendemain, pour la plupart, appelés sous le drapeau par l'appât du salaire. Mais l'élan et l'intrépidité, qui sont les vertus des mercenaires de tous les pays, ne sauraient remplacer toujours le renoncement de soi-même en faveur du grand tout, seule base sur laquelle une armée puisse être organisée. Si les Américains avaient la folie de s'en-

la moindre politesse, car l'Américain appelle ainsi son chien, son cheval et son esclave.

lois, furent forcés d'y rester, de s'y faire une patrie et de doter ainsi la France de véritables colonies.

Il est juste de tenir compte de cette disposition inhérente à la société pour ne pas attribuer l'état relativement stationnaire de nos colonies aux fautes seules de l'administration métropolitaine.

Le gouvernement anglais est le gouvernement colonisateur par excellence. Loin de s'imposer comme le nôtre à ses colonies, il leur reconnaît une indépendance absolue dans le cercle de leurs intérêts locaux. Il est allé jusqu'à abdiquer volontairement une partie de sa souveraineté sur un riche et beau pays, en faveur d'une compagnie célèbre, pour la récompenser d'y avoir créé des marchés toujours ouverts aux produits de la Grande-Bretagne. Elle a gagné au détachement des États-Unis, si cette question de politique commerciale n'était pas doublée d'une question d'amour-propre national, les Anglais pourraient la résoudre sainement : aucune de leurs possessions ne vaut le marché américain.

On ne colonise plus à la façon romaine, pour étendre le territoire, mais pour étendre les relations. Chaque peuple cherchait autrefois à planter son drapeau sur des plages lointaines, afin de réunir sous son ombre un noyau d'hommes rattachés à la métropole par le triple lien du sang, de la langue et des mœurs. On revient de ces préjugés et on comprend que la langue et les habitudes seules donnent à la mère-patrie une influence autrement durable que sa propre administration. Un jour de révolte, la colonie peut briser celle-ci, tandis qu'elle ne pourra pas vivre sans les idées que sa langue lui apportera toutes

faites du dehors, ni sans les objets de consommation dont elle aura contracté le besoin¹.

Les États-Unis sentent leur dépendance, et ils s'en indignent sans pouvoir y échapper. Ce sentiment explique la rudesse de leur gouvernement dans ses relations avec la Grande-Bretagne. Il a nié sans ménagement son droit de visite, ses titres au territoire de l'Orégon et à une partie de l'État du Maine ; il a annexé le Texas malgré lui ; il laissa mettre un officier anglais en jugement par l'État de New-York, sans aucun égard pour la cour de Saint-James, qui déclarait couvrir l'accusé de sa responsabilité. Cette fille, qui bat ainsi sa mère pour se venger de son ascendant, ne traite pas mieux ses bienfaiteurs. Notre pays a lieu de se souvenir des vingt-cinq millions et du message menaçant du président Jackson. L'ingratitude de ce peuple de marchands affligea la France, qui oublia de rire de sa jactance et de ses colonels¹. Si ce gouvernement est sourd à la justice et aveugle au danger, il ne faut pas s'en étonner : rien de moins libre que l'administration d'un peuple libre. Elle doit se jeter, si le peuple l'exige, dans tous les hasards de la politique la plus aventureuse.

¹ Ces idées naissent d'elles-mêmes à la vue de ce qui se passe en Amérique, où l'Angleterre, malgré la déclaration de l'indépendance, règne encore par les idées et les mœurs. La république de Libéria, l'établissement belge du Brésil, les efforts de M. le prince de Solms, au Texas, démontrent que les peuples modernes cherchent plutôt à créer des marchés que des colonies.

Il n'y a pas de pays, y compris l'Espagne, où il y ait autant de colonels qu'aux États-Unis. Ai-je besoin de dire que la plupart [illegible] se servir d'une épée?

Son premier devoir est d'obéir à son souverain impérieux. Une fois sa volonté connue, elle doit l'exécuter sans hésitation ; sa popularité, c'est-à-dire son salut, est à ce prix.

Cette manière brutale de gouverner tient à la fois aux hommes et aux institutions ; elle tient surtout aux hommes qui font fonctionner celles-ci. La faiblesse des liens domestiques, en faisant sortir de bonne heure l'enfant des liens de la famille, le jette dans la vie politique à l'âge où l'on commence en Europe la vie civile. Au Congrès, dans les législatures particulières, à la tribune des *meetings*, partout enfin où il s'agit de diriger le peuple, les jeunes gens sont en majorité. Ils forment la classe active et éminemment éligible ; eux seuls ont assez d'audace et d'ambition pour se poser devant les masses et accepter le périlleux honneur de les conduire. Ils sont à la tête des partis dans chaque comté ; ils forment les clubs ; ils commandent la milice, haranguent le peuple, donnent aux élections l'intérêt, presque le caractère, d'une bataille et d'un accident. Tout se fait par eux et beaucoup pour eux ; ils remplissent les conseils de la nation[1] et donnent à la politique cette façon d'agir cassante et aventureuse, qui a rendu célèbre, et quelque peu ridicule, le nom américain. Leur âge leur permet de suivre les élans du peuple sans se laisser devancer. Des vieillards seraient trop prudents, ils ne pourraient exécuter à la lettre, et à *lettre vue*, le programme toujours changeant des volontés populaires. Ils seraient en arrière de la besogne, ou ils succomberaient sous le faix.

[1] Ceux qui ont vu le Congrès ne peuvent s'empêcher de trouver nos députés bien vieux.

La jeunesse, j'aime à en convenir, est éminemment propre aux affaires. La monarchie et la république lui doivent leurs plus belles époques. Les gouvernements constitutionnels ne pourraient se soutenir sans elle. En Angleterre, où cette vérité est passée dans la pratique, la jeunesse s'occupe de bonne heure des affaires publiques. Beaucoup de parents, à l'exemple de lord Chatham, préparent leurs enfants aux luttes de la tribune et aux difficultés de la diplomatie. La politique, au lieu d'être un résultat d'impressions sans enchaînement, est pour eux une science armée de traditions invariables, remplie d'axiomes inflexibles. Ils apprennent au collége l'histoire philosophique des événements, l'origine, les tendances des partis et le rôle de la Grande-Bretagne dans toutes les questions extérieures. L'intelligence des grandes choses, unie à la solidarité de caste, leur donne cet *esprit de suite*, si dangereux dans la politique anglaise. Il y a en conséquence, de l'autre côté de la Manche, beaucoup d'hommes d'État de vingt ans, initiés à tous les secrets, rompus à toutes les manœuvres des partis, préparés à la vie publique par leurs études, affamés de pouvoir autant que peu soucieux d'argent. Ils sont dispensés par leur fortune de tous les soucis de la vie matérielle; ils n'ont besoin ni d'un emploi ni d'une profession, et peuvent ainsi donner à la politique leur vie entière et leur intelligence dans toute sa verdeur.

En Amérique, il n'en est plus ainsi. Quand un garçon sait lire, écrire et calculer, il sait tout ce qu'il faut savoir, il est apte à tout. Homme politique par accident, il entre, apprenti, au service de l'État à l'âge où aucune leçon ne

sidérables du parti, Calhoun, Benton et Buchanan ; et le peuple de l'Union, fidèle aux mêmes instincts, a donné une immense majorité à M. Polk sur Henri Clay, le candidat des whigs ; à l'homme sans valeur politique, sur l'orateur éprouvé par de glorieux services. Les whigs s'étaient déjà conduits comme les démocrates dans la grande convention tenue par eux dans l'État de l'Ohio en 1840. Ils avaient à choisir entre le même Henri Clay et le général Harrisson, un homme nul, qui avouait sa propre incapacité en donnant d'avance la responsabilité de sa présidence à MM. Clay et Webster ; il fut l'élu de son parti d'abord et du peuple ensuite.

Enfin, pour parler du président actuel, personne ne connaissait M. Pierce avant son élection. Il ne l'en emporta pas moins de la plus belle majorité qui ait jamais été obtenue ; et cependant, il avait pour concurrent le général Scott, la première illustration des États-Unis.

La même remarque pourrait s'appliquer au personnel du congrès et des législatures des États. Le peuple partout affectionne les intelligences qui ne s'élèvent pas trop au-dessus de son niveau. Ceux qui aspirent aux emplois publics sont soigneux de cacher leur capacité et même font souvent parade de leur ignorance. Le premier citoyen du Kentucky se vantait publiquement d'ignorer le latin[1] ; cela

[1] Henri Clay. Voici une note écrite sur lui en 1841 par un Havanais, qui a bien voulu me la communiquer ; je la traduis :
« 24 octobre. Passé la journée avec Henri Clay chez le colonel » Break. M. Clay me paraît un homme d'esprit sans portée ; il » se croit homme d'État parce qu'il a réussi à boucher quelques » trous à l'occasion. Il parle bien, dit-on, et de façon à dominer

nos philosophes qu'il faut chercher les théories d'égalité radicale ; c'est là que Jefferson les a trouvées. Personne n'y avait vu jusqu'alors que des spéculations de publicistes ; Jefferson les introduisit dans la pratique du gouvernement. Il les publiait, le 4 juillet 1776, comme des vérités incontestables et les faisait signer par le congrès assemblé : *We hold these truths to be self evident; that all men are created equal*, etc., etc.

Voilà les premières lignes, tant soit peu roides, de la déclaration de l'indépendance, ce soufflet audacieux donné par Jefferson à la face encore rouge de la vieille Angleterre. Champion de l'égalité, il lutta toute sa vie pour son triomphe; il lutta contre Alexandre Hamilton, contre Aaron Burr, contre Washington lui-même, dont le cœur était rempli de doute et d'inquiétude sur l'avenir de la démocratie. Si Washington fut le père de son pays, Jefferson en fut l'apôtre; l'un lui donna la vie, l'autre lui eût donné la foi, si la foi était une vertu qui pût être connue des Américains.

Il y a bien dans la société quelques individus qui souffrent de cette égalité, les gens de talent, par exemple; mais ils doivent taire leurs griefs et cacher leurs opinions, sous peine d'impopularité. Véhémentement soupçonnés d'aristocratie par leurs égaux politiques, ils ont déjà beaucoup de peine à arriver au pouvoir. Il suffit de parcourir la liste des présidents élus depuis Madison, pour s'assurer que le peuple a toujours invariablement préféré un homme médiocre à un homme de talent. M. Polk, un des derniers présidents, homme inconnu et sans antécédents, a été préféré par les démocrates aux trois hommes les plus con-

sidérables du parti, Calhoun, Benton et Buchanan ; et le peuple de l'Union, fidèle aux mêmes instincts, a donné une immense majorité à M. Polk sur Henri Clay, le candidat des whigs ; à l'homme sans valeur politique, sur l'orateur éprouvé par de glorieux services. Les whigs s'étaient déjà conduits comme les démocrates dans la grande convention tenue par eux dans l'État de l'Ohio en 1840. Ils avaient à choisir entre le même Henri Clay et le général Harrisson, un homme nul, qui avouait sa propre incapacité en donnant d'avance la responsabilité de sa présidence à MM. Clay et Webster : il fut l'élu de son parti d'abord et du peuple ensuite.

Enfin, pour parler du président actuel, personne ne connaissait M. Pierce avant son élection. Il ne l'en emporta pas moins de la plus belle majorité qui ait jamais été obtenue ; et cependant, il avait pour concurrent le général Scott, la première illustration des États-Unis.

La même remarque pourrait s'appliquer au personnel du congrès et des législatures des États. Le peuple partout affectionne les intelligences qui ne s'élèvent pas trop au-dessus de son niveau. Ceux qui aspirent aux emplois publics sont soigneux de cacher leur capacité et même font souvent parade de leur ignorance. Le premier citoyen du Kentucky se vantait publiquement d'ignorer le latin[1] ; cela

[1] Henri Clay. Voici une note écrite sur lui en 1841 par un Havanais, qui a bien voulu me la communiquer ; je la traduis :
« 24 octobre. Passé la journée avec Henri Clay chez le colonel
» Break. M. Clay me paraît un homme d'esprit sans portée ; il
» se croit homme d'État parce qu'il a réussi à boucher quelques
» trous à l'occasion. Il parle bien, dit-on, et de façon à dominer

me rappelle Périclès, qui, au rapport de Plutarque, se cachait des Athéniens pour aller entendre les philosophes.

La puissance et les emplois lucratifs venant du peuple, chacun s'étudie à lui faire sa cour, en se tenant au niveau de ses vices et de ses préjugés. Au Texas, dans le sud et dans l'ouest, les candidats doivent boire outre mesure, un jour d'élection, et boire avec tout le monde. Dans le nord, il est de leur intérêt de mêler l'Écriture sainte à la politique. Partout les ambitieux sont obligés de refléter le peuple, de prendre ses habitudes et surtout les termes de son vocabulaire, en un mot, de descendre jusqu'à son niveau au lieu de l'élever jusqu'à eux, en supposant qu'ils vaillent mieux que lui.

Cette tendance générale est peu encourageante pour l'instruction libérale, le nombre des colléges diminue sensiblement. Les familles riches qui y envoyaient autrefois leurs enfants se voient forcées, dans l'intérêt de leur ave-

» une assemblée délibérante. Je l'ai vu dans un petit cercle, et je
» me suis convaincu qu'il sait au besoin colorer ses discours de
» ce ton vulgaire qui constitue l'éloquence du peuple. La nature
» a fait immensément pour lui; il est déplorable qu'il ne l'ait
» pas davantage secondée. Aucun des admirateurs de Clay ne
» voudra le croire, mais il ne sait ni le latin, ni le grec, ni l'his-
» toire, ni aucune langue vivante, quoiqu'il ait demeuré en France
» comme ministre. Je l'ai entendu maltraiter le président, et le
» mot *locofoco* lui vient souvent à la bouche. Il boit du *whiskey*
» dans les tavernes, quand il y a du monde américain; mais il
» préfère le xérès quand il est en bonne société. Il a une haute
» idée de Louis-Philippe et méprise la révolution et les républi-
» cains français. Je crois qu'il aime à poser et à discourir longue-
» ment. Il s'écoute parler, mais il aime surtout à être écouté. Il
» a une voix magnifiquement timbrée et une haute taille; il sait

[illegible] de [illegible] faire partisans de l'égalité des [illegible] le peuple [illegible] des grandes fortunes et des grandes intelligences; il semble craindre de trouver dans les distinctions accidentelles une sorte d'aristocratie. Il ne reste plus aux riches que deux partis à prendre : s'ils veulent continuer à vivre dans la république, se résigner d'avance à n'avoir aucune place dans les conseils de la nation, et c'est ce qu'ils ont fait presque tous; ou bien renoncer pour leurs enfants aux avantages d'une forte éducation et les envoyer à l'école primaire, afin que les fils [illegible] à [illegible] qu'ils [illegible] à faire. Doit-on s'étonner maintenant si les hommes dont l'éducation s'est faite avant l'époque de l'indépendance sont demeurés supérieurs à [illegible] La démocratie, par [illegible] génies, n'a pas produit un homme [illegible] glorieusement opposé [illegible]

» cela, je crois, car il ne parle guère qu'en se promenant. *Ne pas* » *se mêler des affaires européennes* est sa maxime, et il la pousse » jusqu'à [illegible] » a eu lieu sur l'autre continent. Sa trempe d'esprit est gaie, sa » parole lente et sonore; sa figure a une coupe cadavérique, ses » narines sont larges, ses yeux petits et sans expression, mais en » revanche il a une petite lèvre, qui se relève, quand il parle, » de la manière la plus dédaigneuse. Il est chauve, et les rares » cheveux qu'il possède sont noirs, quoiqu'il ait soixante-quatre » ans. Il porte de gros souliers comme M. Dupin, et un habit » d'élection très-peu élégant. Il se mêle avec le peuple et use vis- » à-vis de lui de la plus insultante familiarité, parlant à chacun, » comme le ferait un roi, de ses affaires personnelles, de sa femme, » qu'il ne connaît pas, de ses enfants, de ses terres, etc. Il se cure » les dents à table, avec son couteau, en présence des dames. »

se développa sous le joug anglais. Le temps et les événements ne lui ont pourtant pas manqué. Elle a eu devant elle près de trois quarts de siècle et de grands intérêts à soutenir; il n'est pas encore sorti de son sein un seul homme qui puisse se comparer à Washington, à Madison, à Jefferson, à Quincy, à Hamilton, à Clinton, au vieil Adams, à Charles Carroll et à tant d'autres. La dernière présidence un peu glorieuse est celle de Jackson, le dernier Anglais révolté qui ait occupé la *Maison-Blanche*[1].

Dans chaque assemblée publique, il y a presque toujours quelque homme du peuple appelé à la tribune, et ce n'est pas le moins écouté. Les présidents et les orateurs du parti whig, à New-York et à Philadelphie, étaient pour la plupart des ouvriers. Quelques mois avant l'élection de M. Polk, les whigs promenèrent sur toute la surface de l'Union deux ouvriers, un cordonnier du Kentucky et un forgeron de l'Ohio, gagés à tant par mois pour haranguer le peuple. Leurs discours, remplis de redites et de lieux communs, étaient plus que médiocres, malgré une certaine hardiesse de style, habituelle aux gens de l'ouest. Et cependant le peuple, pour les entendre, se portait en foule partout où ils passaient, avec le même empressement qu'il eût mis à aller visiter le musée de *Dan Rice*, ou la ménagerie de *Van Amburgh*[2].

[1] *Maison-Blanche*, demeure du président à Washington.

[2] Je tiens le fait suivant d'une personne qui l'a entendu raconter à M. John Swift, ex-maire de Philadelphie. Il se rapporte au forgeron de l'Ohio et servira à peindre le pays.

« Ce forgeron orateur ne put faire son début à Philadelphie

dre, car, certes, je ne suis pas abolitionniste; ils ont introduit un élément nouveau, le fanatisme, dans la lutte poursuivie jusqu'ici contre l'esclavage. Ils veulent vaincre vite, épargner le temps plus que le sang; le pays a été agité sans relâche, la terreur semée au sud, le fanatisme soufflé dans le nord, la haine répandue partout. Qu'importe! *le péché de l'esclavage* doit être puni par la mort du maître, s'il le faut. Le lien fédéral est en danger, le sud s'habitue tous les jours à se séparer du nord, devenu pillard de ses ressources et ennemi de ses institutions. Le protestantisme n'a que faire de ces considérations! Les nègres doivent être les égaux des blancs, et si, pour arriver à ce résultat, il faut détruire la constitution, eh bien! il sacrifiera ce catéchisme national. En attendant ce résultat, le maître vit dans la colère et l'esclave dans la peur. Tout le monde souffre sans profit.

Les prédicateurs protestants confondent l'abolition de l'esclavage avec l'égalité, qui ne peut être accordée qu'après la liberté. Ils soutiennent théoriquement que l'esclave est l'égal du maître, mais en réalité ils ne reconnaissent point l'égalité des deux natures devant Dieu, puisqu'il y a dans chacun de leurs temples une place à part où l'on parque les nègres. Est-ce une inconséquence? est-ce de la mauvaise foi?

Les abolitionnistes s'attaquent maintenant à la constitution. MM. Cassius Clay, Burley, Garrisson, et autres chefs de cette croisade, prêchaient, il y a quelques années, la Bible à la main, la dissolution de l'Union. Ils publièrent par millions d'exemplaires la lettre de l'abolitionniste anglais Th. Clarkson, dans laquelle celui-ci invitait, *au nom de la religion*, les États du nord à se séparer de ceux du sud, et à briser le lien politique qui les unissait entre eux. Vous verrez avant peu ce que cette question amènera d'orages et de bouleversements dans ce pays.

l'œuvre de l'abolition se trouve plus avancée. Au contraire, l'action des prédicants contre les maîtres a provoqué de la part de ceux-ci une réaction fatale aux esclaves. En définitive, ces créatures y ont perdu tout le bien-être matériel qui mettait en danger les droits du propriétaire. Voilà ce que le protestantisme a produit en se mêlant d'intérêts qui ne le regardaient pas !

Il a aussi trouvé le moyen de rendre odieuse *l'association des Américains de naissance* en voulant la diriger. Cette société célèbre, organisant une coalition indigène contre les étrangers, s'était proposé de faire apporter quelques changements aux lois qui réglementaient la naturalisation. Rien de plus impolitique, mais aussi rien de plus légitime. Les États confèrent le droit de cité aux émigrants, après cinq ans de résidence. Il faut le dire, cette facilité des Américains ouvrait la porte à bien des abus. Des masses d'étrangers ignorants sont naturalisés *en fraude de la loi*, à la veille de chaque élection, et envoyés aux *polls*. Ils y vont par milliers, on en charge des bateaux à vapeur. Il y a dans toutes les grandes villes des comités de naturalisation et d'élection chargés de ces sortes d'affaires.

Les *Américains de naissance*, qui revivent aujourd'hui sous le nom de *know-nothing*, voulurent mettre fin à cet état de choses en obligeant l'étranger à vingt et un ans de résidence, avant de lui accorder le droit de suffrage. C'était leur droit ; beaucoup de bons esprits partageaient leurs vues, et des membres du Congrès s'étaient déjà engagés à demander le rappel des lois sur la naturalisation. L'élection du maire de New-York et d'un représen-

tant du peuple à Philadelphie avait prouvé la puissance d'un parti qui s'emparait ainsi à son origine des deux premières villes de la république. Tout semblait lui présager de glorieuses destinées. Eh bien! il a suffi de quelques *ministres* pour gâter un tel début ; l'élément protestant est entré dans la question, l'a absorbée, l'a changée de telle façon qu'il s'est plutôt agi du triomphe de la Bible que du rappel. Les *Américains de naissance* exigeaient d'abord une plus longue résidence de la part des étrangers, avant de leur accorder l'exercice des droits politiques ; les protestants, plus tard, soutinrent qu'il y avait grand danger pour les États à investir de ces droits les catholiques irlandais. Les sujets spirituels du pape ne pouvaient avoir, disaient-ils, aucune liberté. On ne leur épargna aucune injure, aucune calomnie ; on insulta les femmes dans les rues, on frappa publiquement les sœurs de charité, on leur cracha à la face. Il y eut des scènes comme au temps de nos guerres de religion ; des ministres protestants se montrèrent dans les rues, au milieu de gens avinés ; au lieu de faire entendre des paroles de paix, ils criaient partout *anathème contre les papistes*[1]. On doit à ces forcenés les scènes affreuses de Philadelphie, l'incendie de trois églises, d'un collége et de soixante-dix maisons ; la mort d'un grand nombre de citoyens, la ruine de

[1] Toutes les libertés flétrissent aux États-Unis. M. Chambers, ministre presbytérien dont l'église est située dans *Broad street*, à Philadelphie, est un homme renommé pour la virulence de son langage. Un jour, il taxa publiquement d'impiété le président Taylor, le directeur général des postes, M. Wickliff, et tous leurs subordonnés, parce qu'ils laissaient faire le service de la malle

plusieurs familles, et le trouble de toute une grande ville. Le parti des *Américains de naissance* a été écrasé sous les ruines qu'il a faites au nom de la Bible et à la voix de ses prétendus ministres.

Le protestantisme soutient le *pour* et le *contre* : l'égalité en faveur des nègres, le privilége au préjudice des catholiques. L'inconséquence de sa conduite n'étonne personne, dans un pays qui est lui-même tourmenté par l'inconséquence de ses institutions ; où l'on voit l'esclavage en face de la liberté illimitée, l'incapacité politique des Indiens à côté de la *déclaration de l'indépendance*. C'était un crime à Rome de battre de verges un citoyen ; en Amérique, s'il est soldat ou matelot, il est fouetté sans égard pour sa dignité d'homme reconnue par les lois. Il n'y a pas d'avancement pour lui ; le soldat n'arrive jamais à l'épaulette, le matelot garde toute sa vie sa chemise d'uniforme et son chapeau goudronné. Leur aptitude est méconnue, leur mérite nié ; ils doivent obéir au privilége légué par les traditions anglaises, après les victoires de leurs pères contre le privilége !

L'habitude du franc-parler enlève à la vie de relation

[illegible]

le saint jour du dimanche. Dans le même sermon, il injuria violemment un journaliste, M. Chandler, et traita de misérable empoisonneur un cabaretier voisin de son église, parce qu'au lieu de tenir une *maison de tempérance*, il persistait à vendre des liqueurs à ses habitués. Il attaqua de cette manière, sans précautions ni paraboles, une foule de personnes, en appliquant à chacune d'elles son nom, suivi le plus souvent d'une *riche* épithète.

Je ne crois pas que les choses aient changé depuis la présidence de M. Polk, époque à laquelle il faut rapporter une partie des faits consignés dans ce chapitre.

une grande partie de ses agréments. Il règne un ton déplorable dans les salons. La perfidie, d'homme à homme, ce vice qu'on devrait laisser aux esclaves, y est fort répandue, et, sur ce point, les *Yankees* pourraient en revendre même aux Italiens.

Je n'exagère ni ne suppose rien. Je dis ce que j'ai vu et entendu, non pas à la façon des voyageurs anglais qui, de parti pris, adressent des injures aux Américains, parce que cet article se vend bien aux boutiquiers de Londres; non pas non plus à la manière des écrivains français qui ont pris en tout la contre-partie des jugements anglais. Monarchistes ou républicains, tous nous ont offert la constitution des États-Unis pour modèle, tous ont proclamé merveilleuses ses entreprises industrielles et financières. Malheureusement, la crise de 1837, suivie de la ruine de tous les établissements basés sur le crédit, s'est chargée de réfuter leurs livres.

Il serait temps de voir finir, des deux côtés de la Manche, cet industrialisme littéraire, qui, en plein dix-neuvième siècle, malgré la facilité des communications, entretient l'ignorance de l'Europe sur ce pays.

Il est juste de dire qu'on a attribué l'essor des États-Unis à la liberté. C'est l'opinion qui traîne partout; mais

on s'est bien gardé de sortir de cette assertion générale, qui dispense de connaître ce pays autrement que par les *Revues*, et derrière laquelle on pouvait se réfugier pour organiser un système d'attaque et faire peur aux divers gouvernements qui se sont succédé depuis trente ans.

Il fallait dire, pour ne tromper personne, que la liberté aux États-Unis est le sacrifice continuel de la société à l'individu. Chacun est libre d'y exercer son industrie sans autorisation, sa profession sans diplôme [1], son métier sans apprentissage ni livret, de se livrer à toutes les cultures sans crainte des régies, à tous les commerces sans les charges des octrois. Toutes les branches y sont exploitées: le planteur virginien a des haras d'esclaves pour approvisionner les marchés de la Nouvelle-Orléans; au nord et à l'ouest, il y a des bateaux à vapeur et des chemins de fer sans police et sans règlements, qui déciment la population plus que la fièvre jaune et le choléra; il y a partout des banques voleuses et banqueroutières, des maisons de commerce sans garanties; la fraude peut s'établir effrontément derrière un comptoir, s'afficher dans un prospectus. Le gouvernement n'a rien à dire tant que personne ne se plaint: *le peuple serait trop gouverné*! Bien mieux! tout New-York a connu une femme, la Restell, qui fit pratique d'avortements, qui l'annonça dans les journaux en donnant son adresse à ses clients, comme eût pu le faire un médecin. L'avocat général fut instruit de ces faits, et il se tut, il laissa faire, parce qu'il n'y eût pas

[1] La Louisiane est, je crois, le seul État où les médecins soient obligés d'être pourvus d'un diplôme.

de réclamation, et que l'intérêt de la société était seul en jeu. D'ailleurs il n'est pas dans les habitudes du pays de poursuivre d'*office* : la loi n'en fait pas un devoir à ses représentants.

Un planteur, je pourrais dire son nom et la paroisse qu'il habite, tua, il y a quelques années, à coups de fusil, deux voyageurs qui avaient pris dans son champ quelques cannes à sucre pour se désaltérer. Le crime eut lieu en plein jour ; le sang coula en présence de plusieurs témoins : l'assassin n'en resta pas moins impuni. La justice criminelle de l'État n'intervint pas, parce que personne ne prit assez d'intérêt aux pauvres étrangers pour faire un *affidavit* contre un homme de la localité.

Dans une autre paroisse du même État, trois hommes se réunirent pour attirer dans un piége un homme qu'ils n'aimaient pas et l'assommer. Celui-ci était également étranger ; mais les meurtriers étaient enfants du pays : personne ne les inquiéta.

L'organisation politique du pays comporte le silence des avocats généraux sur de pareils faits. Soumis dans beaucoup d'États à l'élection populaire, dans les autres à la nomination des gouverneurs, ils doivent éviter partout de se faire des ennemis. La justice criminelle y ressemble à une vengeance ; force leur est de s'abriter derrière celui qui a provoqué la poursuite, de lui en laisser toute la responsabilité. La loi, son esprit, les institutions, la pratique du gouvernement, tout condamne l'intervention officieuse des magistrats dans les actes des citoyens : l'individu triomphe de la société, l'autorité est vaincue par la liberté !

Cela n'est rien encore. *Avec un nombre de crimes triple*, les condamnations sont aussi rares en Amérique qu'elles sont fréquentes en France. La loi commune entoure le prévenu de précautions multipliées. D'abord le jury l'avertit de ne rien dire qui puisse aggraver sa position, de nier, s'il le juge à propos, les charges qui lui sont imputées, de ne répondre à toutes les questions qu'autant qu'il pourra le faire sans se compromettre. Les témoins, de leur côté, peuvent légalement refuser de déposer sur certaines circonstances du procès, si leur témoignage devait les incriminer. Puis les jurés décident du fait et du droit, sans que le juge se permette de leur poser aucune question. *L'accusé est* ou *n'est pas coupable*, telle est la formule consacrée du verdict. Enfin, la loi exige l'unanimité du jury pour la condamnation ; il est vrai qu'elle la prescrit aussi pour l'acquittement ; mais il est rare que le prévenu, renvoyé devant un second jury, ne soit pas acquitté.

L'intérêt de la communauté est peu de chose, comme on voit. C'est le citoyen accusé qui est protégé, défendu contre tous et contre lui-même. J'ai entendu des gens dire que la société, s'exposant ainsi plutôt que d'exposer un de ses membres, ne faisait que son devoir !

L'esprit dissolvant du protestantisme devait entrer dans la loi criminelle comme il était déjà entré dans la loi politique, afin de s'emparer entièrement de l'homme dans toutes ses relations avec la société. La loi civile elle-même a été forcée de subir son influence. On pourrait dire, à la rigueur, qu'elle est abolie par les jurys. Ceci paraîtra incroyable à nombre de gens : les jurys décident des affaires

purement civiles et commerciales, de la lettre de change et du mur mitoyen. Les difficultés qui entourent les questions de droit, et qui arrêtent si souvent nos plus savants magistrats, sont tranchées par eux sans la moindre hésitation, comme si le droit de libre examen, qu'ils s'attribuent aussi dans ces sortes d'affaires, pouvait leur donner les connaissances spéciales du juge. Que deviennent alors l'autorité de la doctrine et la tradition des arrêts? Attendez, la loi va tomber dans l'absurde; elle exige que le jury soit unanime sur la solution d'un point de droit, souvent très-épineux, tandis qu'*en appel* devant la cour suprême, jugeant sans jury, elle ne demande que la majorité des opinions!

Les formes de la justice en France sont lentes et dispendieuses, mais nous n'avons rien à envier à cet égard aux États-Unis, où l'affaire la plus minime oblige assez souvent le juge à tenir le jury sous clef toute une semaine, pour en obtenir un verdict. Heureux lorsqu'il n'est pas forcé, par leur désaccord, d'appeler un autre jury devant lequel l'affaire doive être instruite et plaidée de nouveau! Encore si ce jugement, si longuement et si chèrement acheté, pouvait décider les parties à s'en tenir là! Mais le bon sens de ces douze hommes est si rarement d'accord avec le texte de la loi, que le plaideur malheureux a tout à gagner à tenter un appel.

Disons un mot de l'opinion publique.

Cette puissance, qui régit encore l'Europe, commence à

s'émousse aux États-Unis, ou plutôt elle est tombée dans le commerce. Loin de prêter l'oreille au cri public, les journaux n'écoutent que les riches qui viennent leur proposer de se vendre. Dans un district du sud, j'ai vu un journal démocrate livrer ses vingt-quatre colonnes à un manifeste whig, qui lui avait été payé d'avance, il est vrai. Les convictions sont calculées à leur rapport. Rien n'est plus facile, avec de l'argent, que de faire *mousser* un homme, une idée, une entreprise ou même une chimère. Les hommes supérieurs de ce pays méprisent une opinion publique qu'il est si facile de conquérir et de diriger. Livrée à elle-même, elle va au plus habile et non au plus honorable. C'est la conséquence des idées répandues parmi ce peuple : *Il vaut mieux être un coquin et réussir, que d'être un honnête homme et végéter.* Deux avocats, dans l'est, publièrent l'un contre l'autre, durant un mois, des placards, qu'ils faisaient afficher et distribuer par la ville, où ils se traitaient réciproquement d'infâmes, d'hommes sans courage et sans honneur! Ils ne se battirent pas ; en France ils seraient tombés sous le mépris public : dans leur pays ils continuèrent à être reçus partout et à avoir une clientèle. Pour qu'il y ait une opinion, il faut qu'il y ait une conscience publique, or, c'est là ce qui manque aux populations des États-Unis. Un acte vil et scandaleux sera jugé tel chez nous de toutes parts; là-bas, il passera inaperçu, ou, si l'on en parle, ce sera pour demander si son auteur en a retiré un beau profit.

IX

Tout cela prouve une chose, c'est que le sens moral manque au peuple américain, ce qu'il faut attribuer chez lui à l'absence de tous principes. Le protestantisme, sous prétexte de libre examen, n'y a rien laissé debout. Religion de fantaisie et non de sentiment, il se prête à tous les caprices de l'individu, flatte ses passions, exploite ses intérêts... le dogme vient ensuite. Et quel dogme? Quelque chose de sec et de froid, qui laisse l'âme plus inquiète et plus incertaine. Le plus grand malheur des États-Unis, c'est qu'ils soient livrés à cette multitude de sectes qui, loin de chercher à y répandre l'espérance, la charité et le patriotisme, n'y soufflent que le doute, l'ignorance et la vanité. Et l'on voudrait m'obliger à dire que ce peuple, parce qu'il a plusieurs milliers de lieues de télégraphes électriques et de chemins de fer, un commerce et des ressources immenses, est un grand peuple! qu'il a un avenir merveilleux et des destinées splendides!... Comme s'il suffisait, pour vivre, d'avoir des fourneaux sans cesse allumés et des greniers toujours remplis! Non, non! Là où il n'y a pas de famille, il n'y a pas de société; là où il n'y a pas d'enthousiasme, d'orgueil, de dévouement, d'esprit de justice, il n'y a pas d'avenir! Les États-Unis n'existent que dans le commerce; si quelque chose peut les faire monter au rang de nation, ce sera le retour de la foi parmi eux. Or, il n'y a qu'une religion dans le monde capable de l'y ramener : c'est le catholicisme!...

LES

FRANÇAIS EN AMÉRIQUE

L'antipode du caractère français, c'est le caractère américain.

C'est probablement parce que les extrêmes se touchent, qu'il n'y a point d'étrangers qui s'américanisent aussi vite que les Français.

Dès qu'il peut s'orienter par lui-même aux États-Unis, ce qu'un Français cherche le plus à éviter, c'est un autre Français.

Les Suisses, les Belges, les Irlandais, les Allemands, les Portugais, fussent-ils établis depuis cinquante ans en Amérique, éprouvent néanmoins de temps à autre le besoin de se réunir pour causer de leur patrie, de leurs familles, de leurs affaires, et savoir s'il n'y aurait pas parmi eux quelque compatriote à soulager.

Non-seulement le Français vit en dehors des hommes et des choses de son pays, mais il est même hostile à tout ce qui lui rappelle sa nationalité.

Il est vrai que, d'après la nouvelle politique, l'amour de la patrie n'est qu'un préjugé.

A ce compte-là, le Français d'Amérique est un être supérieur, car tous les pays de la terre, y compris le sien, sont égaux devant... son indifférence.

III

Quelle qu'ait été la position d'un Français dans sa patrie, s'il arrive en Amérique privé de toute fortune, il doit être résigné, ou mieux, résolu à tout. S'appelât-il Montmorency, Lamartine ou Girardin, il ne saurait échapper aux plus difficiles commencements. Le plus simple épicier croira le favoriser beaucoup en lui offrant dans sa boutique la place de garçon, car, là-bas, naissance illustre, caractère élevé, talent réel, sont comptés pour zéro s'ils ne sont pas accompagnés d'un capital. Mais il faut dire que le travail *à tous les degrés*, qu'il se rapporte à la confection des chaussures ou aux opérations de banque, y est en honneur... pourvu qu'il réussisse. Désignés sous le titre générique d'*affaires*, tous les métiers comme toutes les industries se valent à nombre égal de dollars. Ce qui fait la noblesse ou la vulgarité des diverses occupations, ce n'est pas, comme en Europe, l'objet auquel elles s'appliquent, mais bien le plus ou moins de puissance *productive* dont elles sont l'occasion. Un marchand de cirage ayant un compte ouvert à la Banque passera *partout* avant un avocat de réputation ou un docteur habile qu'a

ruinés une fausse spéculation, et un emballeur parvenu aura infiniment plus de chance pour la place de maire ou de gouverneur qu'un homme politique ayant mangé sa fortune au service de son parti.

III

Tout cela serait magnifique si on cherchait ainsi à rendre hommage au travail qui a su produire et à l'intelligence qui sait conserver ; si, dans le succès, on voulait toujours trouver la part de l'activité, de la patience et de l'honneur. Malheureusement, plus que partout ailleurs, le but règne en maître aux États-Unis. L'homme ENRICHI *par la mise en feu* de sa maison ou par *trois ou quatre faillites* est traité d'HONORABLE par toutes les bouches, et a le droit d'appeler *rascal* (coquin) le marchand consciencieux dont il a dévoré la fortune.

Qu'est-ce que cela prouve? Que même dans ce pays, où l'esprit d'égalité est plus développé que dans aucun autre au monde, le besoin d'une aristocratie se fait sentir. Seulement, au lieu de la placer dans le courage, le talent, la probité, le dévouement à la chose publique, on en décore le succès : le succès par le vol, le succès par l'agiotage, le succès par le parjure, le succès par l'assassinat... comme le succès par le travail, le succès par l'intelligence... Mal-

heur au peuple qui a le sens moral assez perverti pour en arriver à ces fatales confusions, pour expliquer les moyens par le but et placer les faits au-dessus des principes! Sa puissance, qui n'est fondée que sur un concours inespéré de hasards heureux, est une puissance artificielle; son repos, qui ne provient que du concert des égoïsmes particuliers, peut finir à toute heure; il vend, il achète, il trafique, il bat monnaie à toute vapeur. Tout à coup l'équilibre des intérêts se rompt, les ambitions individuelles se heurtent, les antagonismes s'établissent; il croit que ce n'est qu'une crise..., c'est la vérité qui se fait jour au prix d'une révolution.

V

Il y a donc une aristocratie aux États-Unis; aristocratie de suif et de morue, plus hautaine, plus impitoyable que ne le fut jamais la vieille aristocratie d'Europe. Aux jours mêmes où celle-ci fut le plus puissante, elle avait, qui lui servaient de frein et l'excitaient à la grandeur, à l'héroïsme, à la générosité, l'orgueil de ses noms, l'héritage illustre de toute une longue suite d'aïeux, la responsabilité de ses actes devant le monde entier... Mais les *princes* américains, par quoi pourraient-ils être *obligés*? Par leur passé? ils ont *poussé* en une seule saison; par leur famille? c'est un mot qu'ils ne connaissent pas; par leur cœur? ils prétendent que c'est une *marchandise* inconnue dans le commerce. Comme on le voit, c'est une aristocratie effrayante, car elle ne doit compte de ses actes qu'à

elle-même, seule condition qui soit nécessaire pour amener partout la plus oppressive tyrannie.

Ce mot, échappé à un Anglais établi à New-York : *J'aimerais mieux être le laquais d'un grand seigneur d'Europe que le premier commis d'un parvenu américain,* semble avoir été dit pour compléter cette digression.

Dès son arrivée aux États-Unis, si le Français pauvre diable n'a pas le bon esprit de se jeter dans le commerce, garçon dans une boutique ou commis dans un magasin, c'est un malheur pour lui ; car tout le temps qu'il passera loin de ce tourbillon d'affaires au sein duquel se trame la vie américaine, sera un temps irréparablement perdu pour sa fortune.

C'est cependant la faute que commettent la plupart des Français qui émigrent dans le Nouveau-Monde. La cause en est de ce qu'on ne dit pas assez chez nous que l'Amérique est un champ tout de spéculation, qu'on y vit non pour se reposer et jouir, mais pour produire et amasser, que l'art, qui ne s'attache qu'à de douces ou brillantes abstractions, n'a que faire dans un pays imprégné de réalité ; que tout ce qui n'a pas un but immédiat et palpable y tombe sous le dédain général ; qu'un Byron y serait jugé inutile ; qu'un Donizetti s'y verrait préférer un maçon qu'un Vernet y mourrait de faim. Que le talent, le génie,

là-bas, consiste non à inventer des méthodes d'enseignement, à publier des journaux littéraires, à remuer un monde d'art ou de pensée, mais à amasser, *n'importe par quel métier*, une petite somme; puis à trouver une branche où cette petite somme puisse être doublée, triplée, quintuplée, centuplée! Car l'existence doit être une progression constante vers un chiffre de fortune prévu. *Prévu* d'abord, oui; les étrangers se promettent, en commençant, de s'arrêter à une certaine réalisation de capital; puis, à mesure qu'ils grandissent, ils prennent goût à cette vie d'escomptes, de courtages, de commissions, de profits, et finissent par faire comme les Américains, qui, arrivés même au chiffre de SOIXANTE MILLIONS, n'en continuent pas moins de se lever à cinq heures, de monter en omnibus et de se rendre de grand matin derrière leur comptoir, où ils brocantent, mesurent, calculent, sûrement pour le plaisir de brocanter, mesurer, calculer. Combien de fois ai-je entendu de jeunes gens qui avaient dissipé leur patrimoine en France, et qui *par suite* travaillaient dans New-York, s'écrier, en parlant d'un de ces Crésus : « Cinquante-neuf millions de moins dans la fortune de cet homme n'amèneraient pas la plus légère différence dans sa manière de vivre : quel dommage que la Providence ne nous choisisse pas pour faire fructifier cet excédant! » Je comprends leurs regrets, mais je crois néanmoins que ce qui est doit être. Si la fortune n'allait qu'aux mains généreuses, il y aurait d'heureux trop de gens à la fois, et probablement la société n'est pas mûre encore pour une aussi large distribution de bonheur. D'ailleurs, comme il y a des crapauds dans les fossés, il faut des cuistres dans le

monde. Toute chose est utile ici-bas, et les avares mêmes, j'en suis sûre, servent les desseins de Dieu!...

VII

En Louisiane, le Français est maître d'école. Sans même savoir beaucoup d'anglais, il obtient dans les campagnes un district qui lui rapporte par an une somme fixe. Sa classe est ouverte de quatre à six heures par jour ; il fait suivre à ses élèves des méthodes de *fantaisie* ; donne deux jours de congé par semaine, et, avec des classes particulières pour les noirs, le secrétariat du trésorier de la paroissse... élève souvent son revenu au chiffre de six mille francs. En somme, il n'est pas trop malheureux... quand il est payé.

A New-York il est professeur. Le taux de ses leçons varie de cinq à dix francs l'heure. Mais il n'y a pour lui de bons que les premiers mois de l'année ; et alors même la concurrence est si formidable qu'il parvient à peine *à ajuster les deux bouts.*

Ou bien il est journaliste ; mais cette voie-là est encore plus décevante. Après quelques mois d'essai, il s'aperçoit du manque universel de sympathie et il liquide après avoir dissipé un capital qui souvent n'était pas le sien.

Ou bien encore il est docteur. S'il ne parle pas l'anglais, il ne peut être médecin que de ses compatriotes, et ce ne sont pas là toujours d'avantageux clients. Dans le cas contraire, il lui faut essuyer mille avanies de la part des doc-

teurs *natifs*, invariablement moins instruits et moins capables que lui.

Je n'ai vu réussir aux États-Unis que le Français homme d'affaires (j'ai observé que sous ce nom on devait comprendre l'ouvrier comme le négociant). C'est tout simple : dans un pays qui vit de faits et non d'idées, de substances et non d'abstractions, le succès doit appartenir aux plus positifs.

VIII

Le Français parvenu à la fortune ne songe plus à retourner dans son pays. Il est devenu par la naturalisation citoyen américain ; il s'est fait à cette vie de trafic, d'égoïsme et d'indifférence qui est la part constante de ses nouveaux compatriotes. Il boit à toutes les *barres*, il ne manque jamais de s'asseoir les pieds plus haut que la tête, il cabale pour ou contre les *whigs*, il *court* lui-même pour une place quelconque, il prononce des discours où il glorifie sa patrie d'adoption au détriment de sa patrie natale, il dédaigne de parler le langage de sa mère ; si un parent de France ayant passé comme lui en Amérique, mais n'y ayant éprouvé que des revers, s'adresse à lui, c'est avec dureté qu'il répond : Ne comptez pas sur moi ; enfin, le Français en lui a complétement disparu... tant mieux : que la France en un jour ne peut-elle perdre ainsi les sujets indignes de vivre sous son ciel !...

Je résume ce chapitre.

Il ne se passera pas dix ans aux États-Unis sans qu'il y éclate une révolution.

Tout l'annonce déjà : la vénalité des emplois publics, l'empressement des électeurs à vendre leurs votes, la haine profonde des protestants contre les catholiques, l'extrême irritation des États libres contre les États à esclaves, la puissance de l'émigration, la ligue des natifs (parti des *know-nothings*) contre les étrangers, sans parler d'une foule de lois et coutumes étranges qui agissent moins apparemment, mais aussi invinciblement, tout fait prévoir une dissolution prochaine dans ce grand corps, amalgame monstrueux de principes opposés et d'intérêts divers.

Maintenant, que deviendra l'influence française dans ce bouleversement ?

Après être demeurée longtemps comme morte dans le cœur glacé des créoles de la Louisiane et de quelques États du sud et de l'ouest, elle renaîtra tout à coup plus jeune, plus vivace et plus brillante, par l'apparition sur le champ nouveau de l'élément franco-canadien !

Oui, la France sait-elle qu'au nord même de ces États-Unis, vit et s'agite toute une grande population française dont le cœur bat à l'unisson du sien, qui pleure de joie à ses triomphes et qui gémit de ses malheurs, qui s'enthousiasme pour ses poëtes, pour ses guerriers, pour ses ora-

teurs, et qui couvre d'applaudissements unanimes le plus faible écho venu de ses rives ?

Le Canada ! Je ne chercherai pas à expliquer ici par quel miracle de religieux patriotisme ses enfants ont su conserver vibrante et forte la vieille fibre de leur nationalité. J'ai à longuement parler de lui. Je ne veux qu'indiquer en passant la mission providentielle qui semble devoir lui être dévolue comme une récompense de son attachement à notre patrie.

Dans quelques années, après une suspension inévitable de l'émigration, la partie étrangère aura, sinon disparu, du moins se sera brisée et disséminée sur la vaste surface de l'Union. De cette diversité de races et de langages qui s'y aperçoit aujourd'hui, une seule langue et un seul type survivront : la langue et le type américains. Je me trompe : à côté d'eux, en Louisiane, se continueront encore la langue et le type français. Eh bien ! c'est alors qu'une révolution prévue viendra jeter dans la balance près d'un million de Canadiens ardents, dont le cri sympathique ira réveiller et ressusciter même les moindres tronçons de l'influence française épars sur le sol américain.

X

Grâce à l'esprit nouveau qu'ils souffleront partout, la recomposition des États-Unis se fera au profit de la civilisation, de la morale et de la paix publiques. C'est du moins le seul moyen que je voie, que j'espère, que je désire, pour régulariser leur révolution. Si quelque homme

d'État, par hasard mon lecteur, n'était pas de mon avis, qu'il veuille bien s'empresser de donner le sien ; car, en conscience, on ne doit pas, on ne peut pas laisser passer plus avant cette société difforme, qui n'aspire à mettre le pied en Europe que pour changer nos monuments en entrepôts et élever sur nos places publiques quatre murs nus, au milieu desquels un long *révérend* à cravate blanche viendrait chaque jour nous lire la Bible, livre auguste, sans doute, mais auquel ni vous ni moi nous ne pardonnerons jamais d'avoir inspiré et même fait naître le sensible *Oncle Tom*.

LE CANADA

LETTRE A MONSIEUR DE LA ROCHEFOUCAULD

DUC DE DOUDEAUVILLE

Je suis sûre d'avance de vous être agréable, à vous, monsieur le duc, dont l'esprit et le cœur sont si éminemment français, en venant vous parler des Canadiens et du Canada; de ce peuple sympathique et bon, qui nourrit avec tant d'amour pieux le souvenir de la première patrie, et qui murmure souvent avec tristesse : « Il y a longtemps que la France nous croit morts et enterrés ; on lui dirait que nous sommes ressuscités qu'elle n'y croirait pas ! » de ce pays généreux que notre indifférence fait souffrir, mais ne peut détacher, et qui, tout récemment encore, alors qu'il se sait oublié, vient de faire remettre au gouvernement, par les mains de l'ambassadeur d'Angleterre, la somme de deux cent cinquante mille francs pour sa part de secours à notre brave armée d'Orient.

Certes, quand on a voyagé longtemps à travers la grande Union, cette république modèle où les assassins sont protégés et où les voleurs ne sont pas poursuivis; où, sous

prétexte de liberté, une multitude inintelligente oppresse les partis les plus généreux, et où les intelligences les plus élevées en sont réduites à se faire les esclaves des passions populaires; il est doux d'arriver et de s'asseoir au foyer de cette industrieuse et paisible population canadienne, incontestablement plus libre et plus heureuse, à l'ombre de ses royales institutions, que ces fiers citoyens qui l'avoisinent et qui sont obligés sans cesse, *to secure their own individuality*, de marcher avec un pistolet ou un poignard dans leur poche...

Lorsqu'on entre dans le bas Canada par le chemin de fer du Vermont, on est frappé d'abord de la différence des physionomies. Au lieu de ces visages durs, ténébreux et *cuits* qu'offrent généralement les Américains, ce sont des figures ouvertes, franches, où brille surtout une affectueuse cordialité.

Quoi d'étonnant! Les Canadiens ne descendent-ils pas de la nation la plus affable et la plus chevaleresque du monde? A force d'énergie, d'éloquence et de bravoure, ils sont parvenus à conserver intactes leurs lois, leur religion, leurs coutumes, leur langue, toutes choses qui, disent-ils eux-mêmes, bien plus que le sol natal, forment la patrie; ils ont même plus fait que de se conserver, ils se sont accrus au delà de toute proportion connue. De 65,000 environ, qu'ils étaient au temps de la conquête (1760), ils sont montés, par le fait des seules naissances, — l'émigration en leur faveur ayant été nulle et l'addition de l'élément étranger, insignifiante, — au chiffre à peine croyable de 800,000 âmes!

Mais, — et c'est là une chose que vous apprécierez, mon-

sieur le duc, — si les Canadiens sont Français par le type et le cœur, ils le sont surtout par le caractère. Braves et fidèles, ils sont sur le champ de bataille de précieux amis comme de terribles adversaires. Sans les Canadiens, les Anglais, à l'heure qu'il est, n'auraient plus même un pied-à-terre dans l'Amérique du nord. Ce peuple, qui tient à la fois du soldat et du laboureur, ces deux natures les plus sympathiques qui soient dans le monde, est éminemment loyal et hospitalier : plus encore peut-être que sa langue, ces vertus trahissent sa nationalité.

Si les Canadiens commandent notre estime et notre admiration, le Canada par lui-même attire nos regrets. Quelle perte pour la France que celle de ce pays, le plus pittoresque et le plus accidenté de la terre ! C'est là que le Saint-Laurent, fleuve incomparablement plus beau d'aspect que le Mississipi, roule ses eaux profondes à travers une longue succession d'îles riantes, de vallées fertiles, de montagnes à la croupe bleue, de promontoires et de caps imposants. Là, de quelque côté que vous tourniez vos pas, vous entendez le bruit d'une cataracte, que ce soit celle de la Chaudière, de Sainte-Anne, du Rideau, de Shawanagenne, de Montmorency ou du Niagara ! Là, davantage peut-être qu'en Écosse, les lacs semblent enveloppés de mystère et de silence : il est impossible que, sous leur onde calme et pure, il ne se cache pas des fées puissantes ou gracieuses, prêtes à répondre à l'appel naïf du génie. Là les horizons sont splendides et les champs d'une fécondité supérieure à celle même de l'Ohio ; les rivières, les réservoirs naturels, les plus petits filets d'eau nourrissent une quantité prodigieuse de poissons fins de

toute espèce ; en un mot, en ce pays, la nature a prodigué, dans les trois règnes, ses merveilles, ses richesses et ses magnificences ; il y a dans le Canada des sources qui surpassent en propriétés médicinales les plus célèbres sources de l'Europe.

Montréal, qui est la première ville du pays pour la population (65,000 habitants et 8,500 maisons), semble aspirer à en devenir la capitale par le nombre, l'élégance et la beauté de ses monuments publics. L'église de Notre-Dame, commencée en 1824 et ouverte au culte public en 1829, est la plus vaste de l'Amérique. Sa longueur est de 255 pieds sur 134 de large. La hauteur des principales tours est de 220 pieds ; celle de la croisée du maître autel, de 64 sur 32 d'ouverture. Douze mille personnes peuvent facilement trouver place dans cette basilique. Dans la tour du nord-est se trouve placée la plus grande cloche du Nouveau-Monde ; elle pèse 29,400 livres.

Le Palais de Justice et le marché Bon-Secours (celui-ci a coûté un million et demi) feraient l'orgueil en Europe d'une ville même de premier rang. La machine à eau, la Bourse, l'Hôtel des Postes, plusieurs colléges et instituts, deux hôpitaux, ainsi qu'une foule d'autres édifices religieux ou profanes, sont un double succès pour l'idée utile ou pieuse qui en a conçu le plan, et pour l'art qui l'a presque toujours si harmonieusement réalisé.

On chercherait en vain, dans tous les États-Unis, une ville dont les quais pussent avec avantage être opposés à ceux de Montréal.

Le pont Victoria, qui doit traverser le Saint-Laurent et relier la pointe Saint-Charles à la rive sud, aura une lon-

gueur de 2,400 mètres ; il ne doit pas coûter moins de 38 millions de francs.

La place Jacques-Cartier, le Champ-de-Mars et la place d'Armes sont d'agréables centres, fréquentés à certaines heures par la population.

Les environs de Montréal sont délicieux. Côtes-des-Neiges, charmant village bâti sur la montagne qui domine la ville, sert de but à presque toutes les promenades que font en calèche les natifs et les étrangers.

De Montréal à Québec, le bateau à vapeur emploie ordinairement dix heures. A mesure que l'on descend le Saint-Laurent, l'aspect du pays s'agrandit, les sites deviennent plus attachants ou plus grandioses, les horizons plus montueux ou plus incertains ; instinctivement on pressent une nature extraordinaire et des points de vue magiques ou effrayants.

Et en effet, lorsque vous arrivez devant la capitale du Canada, un cri s'échappe, comme malgré vous, de votre poitrine. Québec n'est pas une ville, a fort heureusement dit M. Marmier, c'est un nid d'aigle suspendu au haut d'un grand rocher qui tombe presque à pic du côté du Saint-Laurent. A mesure que le bateau à vapeur évolutionne pour prendre terre, la ligne des fortifications se déroule, et le sommet des principaux édifices s'aperçoit, reluisant au soleil comme des pointes d'argent[1], tandis que votre œil, suivant le fleuve, reste ébloui aux perspectives immenses et bleues que forment ensemble les îles, le ciel, les montagnes, la lumière et les forêts !...

[1] En Canada, les toitures sont faites de zinc, à cause de la neige.

La population de Québec est de 45,000 âmes. La forme de ses rues et de ses maisons rappelle tout à fait nos vieilles villes normandes. Les édifices sont loin d'égaler ceux de Montréal ; mais, en revanche, Québec est considérée comme la ville du Canada dont le séjour est le plus agréable, eu égard à ses délicieux alentours et à son admirable position, qui ne le cède en grandeur ni en poésie à celles de Naples ou de Constantinople.

La terrasse Durham, construite à la place même où existait autrefois le vieux château Saint-Louis, domine la basse ville. On y jouit d'une magnifique vue du fleuve et de la campagne.

Le Jardin public est consacré par un monument qu'on y a élevé à la mémoire des généraux anglais et français, Wolfe et Montcalm, tous deux morts en combattant.

Les *remparts* sont la plus belle promenade de la ville. L'œil embrasse, de ce point, la plus belle et la plus riante scène du Nouveau-Monde.

J'ai visité les *fortifications*, et ce qui m'a ravi, ce ne sont pas des travaux auxquels je n'ai rien compris, — travaux qu'on dit pourtant les plus beaux de ce genre qui soient sur le continent américain [1], — c'est la situation merveilleuse de la citadelle, bâtie sur la partie la plus élevée du *cap Diamant*. Ce coin de terre, d'où l'on découvre, de toutes parts, les tableaux les plus enchanteurs, vaut pour moi davantage, — j'en demande pardon aux

[1] Vauban avait donné un plan pour fortifier Québec. Les Anglais, après la conquête, trouvèrent ce plan et s'empressèrent de le réaliser.

mines de Vauban, que tous les grands travaux militaires qui défendent Québec.

La vieille capitale du Canada renferme un hôpital de marine et deux hôpitaux civils, dont l'un fut fondé en 1637 par la duchesse d'Aiguillon. L'Université et le couvent des Ursulines possèdent des tableaux de grande valeur. L'hôpital des aliénés, bâti à Beauport, à une petite lieue de la ville, est dans un site ravissant; aussi ne suis-je pas étonnée des résultats heureux et souvent inespérés qu'on y a obtenus.

Quand on a quelques jours à rester à Québec, on va visiter, dans les environs, les plaines d'Abraham, où fut livrée la célèbre bataille qui décida du sort du Canada; c'est là que tombèrent le général Wolfe et le marquis de Montcalm; la chute de Montmorency, ayant une hauteur de 250 pieds sur 60 de large; le village de Lorette, habité par les derniers descendants des Hurons, tribu vaillante qui vivra dans l'histoire de l'Amérique; le lac Saint-Charles et le lac Beauport, qui sont renommés pour leurs truites autant que pour la beauté de leurs aspects; enfin l'île d'Orléans, qui est large de deux lieues et longue de six, et qui produit, avec l'île de Montréal, le meilleur fruit du Bas-Canada.

Mais la partie la plus goûtée, à Québec, c'est une excursion au Saguenay, rivière qui tombe dans le Saint-Laurent, à environ quarante-six lieues au-dessous du cap Diamant. Le Saguenay présente, il faut le dire, l'un des plus imposants spectacles qui soient dans les deux mondes; il coule entre deux murs de rochers qui s'élèvent, sans cesse, perpendiculairement, de mille à quinze cents pieds

Le plus grand de nos vaisseaux de ligne pourrait, sans danger, suivre étroitement les bords. La baie de Ha-ha, à seize lieues de son embouchure, contiendrait la plus large flotte de navires de guerre. On n'a pas trouvé de fond au Saguenay, dans les dernières lieues de son parcours.

Après ces détails purement topographiques, monsieur le duc, le bilan du commerce canadien, le tableau des richesses et des ressources du pays, et surtout la liste des avantages qu'il offre à l'émigration européenne, prendraient ici naturellement leur place. Mais les documents qui m'avaient été promis là-bas, et dont je comptais me servir pour appeler l'attention des hommes pratiques sur une contrée où l'émigrant français trouverait, avec le langage, les mœurs, la religion, les lois et les physionomies de la patrie, une propriété et un bien-être large et sûr, ayant été oubliés ou retardés, je me vois obligée d'abandonner, pour aujourd'hui, la partie la plus sérieuse de mon travail. J'espère pouvoir la reprendre sous peu; et c'est alors avec bonheur que j'indiquerai du doigt, à mes compatriotes malheureux, cette féconde et généreuse terre où les attendent tant de vives et brûlantes sympathies, où ils ne pourront dire le nom de la France sans voir les yeux se mouiller de larmes ou les regards s'allumer au souvenir!...

Je n'ai point décrit le haut Canada. Cette partie, qui est toute anglaise, est également riche, industrieuse, elle marche à pas de géant vers le plus fécond avenir; mais la France a peu, ou même n'a point de place dans les traditions de son peuple. Le vrai, le vieux Canada, celui enfin qui nous intéresse, commence un peu au-dessus de

Montréal et suit les campagnes situées sur les deux côtés du fleuve jusqu'à la mer.

Quand on a peint les femmes et les jeunes gens, et qu'on a fait connaître l'esprit d'un pays, on a presque écrit son histoire et son avenir; je vais brièvement essayer cette tâche à l'égard du Canada; elle me serait aisée, monsieur le duc, si j'avais l'harmonieux et facile pinceau qui a coloré et fini *Esquisses et Portraits*.

La société, à Montréal et à Québec, est élégante, douce et polie. Il règne dans la physionomie des femmes un air d'affectuosité qui plaît et qui attache. Elles ont l'esprit aimable et vif, la conversation gaie, le jugement sûr. Plusieurs d'entre elles sont même richement et hautement douées; elles n'en sont pas moins modestes et simples, et loin de rêver, comme les ridicules penseurs femelles des États-Unis, de révolutions et de *meetings* bloomeristes, elles s'enferment dans leurs devoirs de mères de famille; elles s'appliquent à former leurs enfants, qui doivent être les hommes de l'avenir, et elles savent que c'est faire ainsi davantage pour le bonheur du monde que d'aller devant toute une assemblée porter des pantalons et vociférer contre la Loi et le Devoir.

Les manières générales sont affables et enjouées. Les hommes, au lieu de fuir la société des femmes, comme dans les salons de la Louisiane, la recherchent au contraire et se montrent galants, sans être fades, et empressés, sans être obséquieux.

On se voit beaucoup dans les sociétés canadiennes. L'hiver, pour elles, est la saison la plus agréable de l'année. Tandis que le Saint-Laurent lui-même gèle quelquefois de

plusieurs pieds, l'intérieur des maisons, qui est chauffé avec le plus grand soin et dont les moindres ouvertures sont comme calfeutrées, jouit d'une température printanière : personne là-bas ne souffre du froid.

L'éducation commence à se développer dans toutes les classes du pays. Les jésuites y ont des colléges qui prospèrent. Les jeunes gens de Montréal, pleins d'une noble émulation et désirant parmi eux stimuler le goût des lettres, se sont cotisés et ont fondé un Institut; ceux de Québec en ont fait autant. Et voilà qu'après quelques saisons, les uns et les autres possèdent déjà une grande bibliothèque. Il est vrai qu'ils ont fait des miracles de dévouement et de sacrifice. J'admire ces tentatives qui prouvent de hautes et généreuses aspirations. Les joies de l'intelligence sont les plus complètes qui soient dans le monde : penser, c'est vivre; savoir penser, c'est être heureux !

Si j'avais un ami dans les coulisses du gouvernement, je lui dirais :

« Frappez à la porte de tous les ministères jusqu'à ce qu'on vous ait accordé un encouragement pour les instituts de Québec et de Montréal; sollicitez quelques volumes pour ces courageuses associations qui, loin d'oublier leur première nationalité, cherchent par tous les moyens à la faire revivre et refleurir. Un peuple qui vient d'envoyer à nos soldats douze mille cinq cents louis mérite bien qu'on envoie quelques livres en retour à ses deux instituts, fondés au profit de l'influence française. Si ce n'est pas par reconnaissance, que ce soit du moins par calcul : la France ne doit pas rayonner à demi ! »

La jeunesse canadienne est enthousiaste; elle est avide

de connaître tout ce qui se publie chez nous et qui se rapporte à la poésie, à l'histoire et à l'éloquence. Elle se passionne pour toute idée qu'elle croit légitime et ne recule devant aucun sacrifice pour la faire triompher ; mais ses moyens sont toujours honorables ! c'est surtout l'esprit de probité enraciné dans le cœur de ses fils qui a sauvé et qui sauvera le Canada des tentatives envahissantes de la république américaine.

Il ne faut, en effet, qu'étudier ces deux peuples pour deviner qu'un abîme les séparera toujours.

Les religions innombrables qui règnent aux États-Unis, loin d'y réveiller l'esprit de secte, ont amené de toutes parts la lassitude et le dégoût. Chaque jour on y bâtit de nouvelles églises qui ont, chacune, un dogme à part. Ne sachant auquel entendre, l'Américain a fini par laisser faire. Il nourrit la plus grande indifférence pour tout ce qui touche aux intérêts moraux ou religieux ! Et cependant, chose qui ne laissera pas de surprendre, il affiche en toute occasion le respect le plus profond pour son Église ; car il ne serait jamais élu à aucune charge publique, s'il n'était pas religieux, *d'une façon quelconque.*

La conquête a amené aussi en Canada une foule d'Églises nouvelles ; mais les Canadiens se sont enfermés dans le giron de la vieille Église catholique, et ont sans cesse défendu la religion comme le langage et les coutumes qu'ils tenaient de leurs pères.

Les conséquences sont naturelles !

Soit comme peuple ou comme individu, l'Américain sacrifie à la doctrine de l'intérêt personnel ; le Canadien à celle du Devoir.

Tout ce qui voudrait gêner la marche du premier, il le proclame injuste et passe par-dessus.

Il y a pour le second une Conscience qui parle toujours plus haut que les circonstances, le caprice ou même la nécessité.

Celui-là marche aux lueurs incertaines de ses locomotives, lueurs qu'il prend pour une grande aurore; il paraît énergique, il n'est que fiévreux; il semble intelligent, il n'est que cupide; il ignore l'Espérance comme le Sacrifice; voilà pourquoi il est sans lendemain; là où il n'y a pas d'âme, il n'y a pas d'avenir!

Celui-ci, qui fait partie de la grande famille française et qui partage ses destinées, suit une colonne lumineuse. Il croit, c'est là ce qui fait son calme; les peuples qui ont la foi sont des peuples prédestinés.

Syracuse et Carthage, qui s'appuyaient sur des chiffres, et qui avaient pour elles toutes les ressources d'une grande science ou d'un vaste commerce, sont tombées ou ont même disparu, tandis que Rome, qui puisait surtout sa force dans l'idée, est devenue le phare des nations!

Le peuple américain représente un fait et non un principe; or, les faits passent; il n'y a que les principes qui demeurent et élèvent de fortes et glorieuses institutions.

La jeunesse canadienne est libérale; je me trompe, elle est conservatrice, car elle veut le maintien de l'ordre de choses actuel, auquel elle doit une liberté incomparablement plus grande que celle de l'Angleterre et des États-Unis. Quelques-uns, il est vrai, désirent l'annexion; mais c'est un feu de vingt ans; un peu plus mûrs, ils comprendront bien vite que ce serait le plus grand malheur qui pût arriver à leur pays.

Le journalisme, à Québec et à Montréal, compte des écrivains d'un grand et beau talent. M. J. Cauchon, dont la feuille est l'organe du parti religieux, est un homme de résolution et d'initiative, qui a rendu d'éminents services à son parti ; sa phrase est vive et puissante. Il aime la lutte ; c'est son tempérament, autant que sa manière de voir, qui l'a porté à l'opposition.

M. E. Parent, qui, en 1831, fonda *le Canadien*, et qui a donné pour devise à tous ses travaux : *Nos institutions, notre langue et nos lois !* est une haute et belle intelligence. Il écrit avec verve, esprit et finesse. Plusieurs discours qu'il a prononcés devant l'institut de Québec, brillent par une grande profondeur de vues. Il est aimé de tous les partis.

Enfin, M. Daoust, qui rédige la feuille libérale de Montréal, est un esprit d'élite qui a su se faire une place à part dans le journalisme canadien. Son style est plein de feu et de poésie ; les plus grands succès l'attendent dans la carrière où il est entré.

La littérature, quoique née seulement d'hier dans le pays, compte cependant plusieurs œuvres remarquables. *La Ruche*, éditée aujourd'hui par un de nos compatriotes, M. Émile Chevalier, est une publication soignée qui, par l'émulation qu'elle a fait naître, a produit une foule d'articles d'une grande portée d'esprit ou de jugement. Nul doute qu'une œuvre originale ne vienne bientôt fonder la littérature canadienne.

Vous le voyez, monsieur le duc, aucun élément de richesse et de grandeur ne manque au Canada. Le sol y est fertile, la population forte et brave ; la société est agréable,

les femmes sont charmantes et spirituelles, les jeunes gens intelligents et ambitieux. Grâce aux soins éclairés de l'administration, le pays se couvre de canaux, de télégraphes électriques et de chemins de fer. Tout, enfin, semble s'y préparer pour un ordre de choses puissant et mystérieux.

Durant mon séjour à Québec, j'ai entendu souvent exprimer l'espoir que M. de Lamartine viendrait faire une excursion dans le pays. Si c'est, en effet, l'intention de l'illustre poëte, tant mieux, mille fois! et je m'en félicite, pour ma part, comme d'une grande bonne fortune pour le Canada. Une voix comme la sienne est toujours écoutée. Lorsque la France saura par lui tout ce qu'il y a de vénération et d'amour pour elle dans le cœur des Canadiens, elle se reprochera de les avoir si longtemps oubliés. M. de Lamartine, qui apporte dans tous ses travaux une haute préoccupation sociale, ne pourra manquer de reconnaître quel bien immense découlerait, pour nos pauvres compatriotes, d'une émigration au Canada sur une large échelle... et il la conseillera! Les deux pays peuvent lui devoir, par là, une source de grande prospérité.

Puisse ce jour venir prochainement! Puissent les Canadiens bientôt n'avoir plus sujet de dire : « Il y a longtemps que la France nous croit morts et enterrés; on lui dirait que nous sommes ressuscités, qu'elle n'y croirait pas! » C'est là mon vœu; c'est là surtout le vôtre, monsieur le duc, vous dont l'âme comprend si bien tous les sentiments nobles et généreux.

FIN

TABLE

TABLE

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE
JACCOTTET, BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS.

UN FRANC LE VOLUME

BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE

format in-18 imprimé avec caractères neufs sur beau papier satiné.

Édition contenant 500,000 lettres au moins, valeur de deux volumes in-8

Jamais le besoin de lire n'a été plus développé qu'en ce temps-ci. On lit tout autant et même plus que par le passé, seulement les [illegible] de lecture sont changées. Donc quelque chose de [illegible]

Ce qui paralyse la librairie française, — pourquoi ne pas le dire tout [illegible] — c'est la timidité des éditeurs.

On se défie du public, et l'on croit être fort audacieux en tirant un [illegible] 1,500 exemplaires. Qu'en arrive-t-il? Que, pour couvrir les frais d'édition, les droits d'auteur, les remises aux libraires, et [illegible]

compte, un bénéfice suffisant, [illegible] cher ce qu'on aurait pu donner à *deux tiers meilleur marché* avec un tirage plus considérable. C'est aussi évident qu'incontestable.

Partant de ce principe, les fondateurs de la *Bibliothèque Nouvelle* viennent hardiment faire, pour les produits littéraires, ce qui se fait pour tous les autres produits industriels, ce qui s'est fait, — et l'on sait avec quel bonheur, — pour les grands journaux, par exemple.

Donner beaucoup, donner à bon marché, tout est là aujourd'hui, c'est vingt fois prouvé.

Les volumes de la *Bibliothèque Nouvelle* seront, du premier coup, tirés à 10,000 exemplaires, et le prix en sera uniforme, accessible à tous : **un franc seulement.**

Quelques considérations sont nécessaires pour expliquer cette tentative.

La librairie a affaire :

Aux auteurs,
Aux libraires,
Au public.

Prouver que libraires, auteurs et public ont tout à gagner à cette combinaison, c'est prouver que le problème est résolu.

AVANTAGES OFFERTS AUX LIBRAIRES.

A part quelques libraires des grandes villes qui connaissent tout ce qui s'édite à Paris, le plus grand nombre des libraires de provinces restreint ses demandes, par crainte de nouveautés onéreuses et d'une vente difficile. Au prix de **un franc**, cette crainte n'existera plus. Les acheteurs augmenteront en proportion directe de l'abaissement des prix, l'écoulement sera prompt, le bénéfice immédiat.

AVANTAGES OFFERTS AUX AUTEURS.

Le bénéfice que peut rapporter un volume n'est pas la seule chose qu'un auteur demande à l'édition. Ce qu'il lui faut surtout, pour sa réputation, pour la juste satisfaction de son amour-propre, c'est d'être acheté par le plus grand nombre possible de lecteurs.

En vendant son œuvre à 10,000 exemplaires *au moins*, la *Bibliothèque Nouvelle* lui procure toute l'expansion qu'il est en droit de demander. Sans diminuer en rien son bénéfice légitime, elle étend son action, en même temps que la juste popularité qu'elle lui donne.

AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC.

Quant aux avantages que la *Bibliothèque Nouvelle* offre au public, ils sont tellement visibles, qu'il suffira de les énoncer.

Grâce à elle, le lecteur de province et de l'étranger est assimilé au lecteur parisien. Du fond de la France, comme à Paris même, il pourra suivre le mouvement littéraire de son époque; son libraire ne craindra plus d'acheter des livres d'un placement douteux, et lui-même, vu l'abaissement des prix, en achètera davantage.

A Paris, comme en province, le public payera un franc seulement ce que jusqu'à ce jour, chez n'importe quel éditeur, il a payé 3 fr., 3 fr. 50 et 5 fr.

Il trouvera dans un format élégant, imprimé sur beau papier, avec des caractères neufs, la matière de ces volumes dits *Charpentier* qui ont eu, jusqu'à ce jour, une faveur méritée malgré leur prix relativement élevé.

Quelques rapprochements, donnés ici comme exemples, sur trois volumes pris dans différentes librairies, montreront éloquemment la vérité de cette assertion :

[illegible], *Histoire d'une Servante*, dont plusieurs éditions ont été épuisées, et qui [illegible] de 3 fr. 1 fr.

STENDHAL (Henri Beyle). *Le Rouge et le Noir*, *la Chartreuse de Parme*, etc., qui viennent d'être réédités avec un si grand succès en volumes de plus de 300 pages, partout vendus 3 fr. 1 fr.

GÉRARD (Jules). — La *Chasse au lion et les chasses de l'Algérie*, par le célèbre *tueur de lions*, est en vente au prix de 7 fr. 50 c. La Bibliothèque Nouvelle, donnant en plus [illegible] saisissantes gravures dessinées par GUSTAVE DORÉ, le plus populaire des illustrateurs contemporains! . . . 1 fr.

On pourrait multiplier ces citations; mais à quoi bon?

Les éditeurs de la *Bibliothèque Nouvelle*, loin de s'en défier, ont la plus grande confiance dans l'intelligence des lecteurs français. Ils fondent le succès de leur entreprise sur l'accueil qu'ils attendent du public, des auteurs et des libraires.

Plus de 200 volumes seront publiés dans le courant de la première année. Ils comprendront non-seulement les auteurs contemporains les plus en vogue, mais la plupart des chefs-d'œuvre des morts glorieux dont il n'est permis à personne d'ignorer les œuvres. Les littératures étrangères fourniront aussi leur contingent, scrupuleusement choisi.

OUVRAGES PARUS

(MARS 1855.)

A. DE LAMARTINE.

GENEVIÈVE. — HISTOIRE D'UNE SERVANTE, 1 vol. de 384 pages. 1 fr.

Ce livre est à la fois une bonne action et un chef-d'œuvre. Dans toute famille digne de ce nom, il doit passer des mains du maître dans celles des serviteurs.

Mme E. DE GIRARDIN. — J. SANDEAU. — MÉRY. — TH. GAUTIER.

LA CROIX DE BERNY, 1 vol. de 320 pages. 1 fr.

La Croix de Berny est une joute littéraire des plus brillantes. Mme de Girardin, Méry, Théophile Gautier et Jules Sandeau y rompent des lances comme des preux. A qui la victoire? C'est au public à juger. Le livre n'en est pas moins une œuvre unique en son genre, qui a pris date, et dont l'intérêt ne vieillira pas.

LE COMTE DE RAOUSSET-BOULBON.

UNE CONVERSION, 1 vol. de 284 pages. 1 fr.

L'intérêt qui s'est attaché à ce livre n'est pas dû seul à la vie aventurière et à la fin héroïque de l'auteur. C'est aussi une œuvre littéraire remarquable par le style, par la composition, et qui a le plus légitime succès.

Mme LAFARGE (née Marie Capelle).

HEURES DE PRISON, 1 vol. de 320 pages. 1 fr.

La première édition de ce livre, tirée à 3,000 exemplaires, s'est rapidement et complétement épuisée. Marie Capelle raconte dans ces pages [illegible] sa vie de réclusion et de silence avec une mélancolie si touchante, avec de tels cris de l'âme, que les cœurs les plus prévenus s'émeuvent à ces plaintes douces.

STENDHAL (Henry Beyle).

LE ROUGE ET LE NOIR, 1 vol. de 500 pages. 1 fr.

On rend enfin aujourd'hui à Stendhal toute la justice qu'il mérite. *Le Rouge et le Noir* est, de l'aveu de tous, son chef-d'œuvre.

PHILARÈTE CHASLES

(Professeur au Collége de France).

SOUVENIRS D'UN MÉDECIN (de Samuel Warren), 1 vol. de 320 pag. 1 fr.

M. Philarète Chasles a rendu aux lettres les plus grands services par ses travaux consciencieux et élégants sur la littérature étrangère. Le livre de Samuel Warren, en passant par la plume de M. Chasles, n'a rien perdu de son intérêt piquant, de ses révélations curieuses, qui en font une merveille d'analyse psychologique et d'humour de bon aloi.

ALEXANDRE DUMAS FILS.

Diane de Lys, 1 vol. de 320 pages. . . . . 1 fr.

L'immense succès de la pièce de M. Dumas fils nous dispense de dire ce qu'est cette œuvre. Telle pièce, tel roman. M. Dumas fils porte vaillamment un nom illustre, et sa jeune gloire marche hardiment à côté de la gloire de son père.

AMÉDÉE ACHARD.

La Robe de Nessus, 1 vol. de 320 pages. . . . . 1 fr.

La place de M. Amédée Achard est faite aujourd'hui, et elle est des plus honorables. *La Robe de Nessus*, son dernier roman, est une étude de mœurs parisiennes piquante de détails et vive d'allures.

DE SESENOFF.

La Vérité sur l'empereur Nicolas, 1 vol. de 320 pages. 1 fr.

Un Russe seul pouvait écrire ce livre, plein de détails inconnus, tout intimes, qui peint d'une façon si vraie, si saisissante et si complète, ce czar redouté qui a si longtemps intimidé l'Europe entière.

Mme ROGER DE BEAUVOIR.

Confidences de Mlle Mars, 1 vol. de 320 pages. . . . . 1 fr.

Si quelque chose peut remplacer les *Mémoires de Mademoiselle Mars*, c'est à coup sûr ces confidences faites par la grande artiste à son amie, dans l'intimité de la vie dramatique et avec la liberté des conversations de foyers.

ARNOULD FRÉMY.

Les Maitresses parisiennes, 1 vol. de 320 pages. . . . 1 fr.

Tous les grands écrivains de ce temps se sont préoccupés de l'existence singulière et des mœurs du monde interlope. A son tour, M. Arnould Frémy, sans le déchirer violemment, soulever le voile mystérieux ; il peint avec une vérité implacable ces périodes de splendeurs, de misères, d'amours vrais et frelatés, et sait tirer un haut enseignement de cette peinture en apparence frivole.

THÉOPHILE GAUTIER.

Théatre de Poche, 1 vol. . . . . 1 fr.

M. Th. Gautier a fait aussi du théâtre, mais à sa manière, plutôt en fantaisiste qu'en dramatiste de métier. C'est une curieuse légende qu'*Une larme du diable*, espèce de *mystère* ciselé comme un bijou du moyen âge ; la *Fausse conversion* rappelle un peu les proverbes d'Alfred de Musset, les meilleurs s'entend. Quant au *Tricorne enchanté*, l'écho de la salle des Variétés murmure encore des bravos frénétiques qui accueillirent cette désopilante pochade, remplie de bastonnades, de mots verts et de joyeux rire rabelaisien.

JULES GÉRARD.

(Le tueur de lions.)

La Chasse au Lion, 1 vol. de 300 pages, orné de 12 saisissantes gravures par **Gustave Doré**. . . . . 1 fr.

Ce livre, pour n'être pas écrit par un homme littérateur, n'en est pas moins des plus remarquables. M. Jules Gérard est aussi émouvant conteur que chas-

seur intrépide. Douze vignettes, dessinées au crayon de Gustave Doré, illustrent brillamment les principaux exploits de l'Hercule moderne.

LE COMTE RUFFINI,
Ancien ambassadeur de Sardaigne.

Lorenzo Benoni. — Mémoires d'un Conspirateur, 1 volume de 400 pages. . . . . 1 fr.

Les Mémoires du comte Ruffini, ancien ambassadeur de Sardaigne, qui viennent de remuer l'Italie entière, pourraient aussi être s'intituler la *Confession d'un conspirateur*. M. Ruffini a conspiré de tout temps et à tout âge, au collége, au séminaire, à l'université, et son nom se trouve mêlé à tous les événements qui ont agité l'Italie dans ces dernières années. Aujourd'hui, désillusionné, lassé, désespéré, pour ainsi dire, il raconte, sous le pseudonyme de *Lorenzo Benoni*, l'histoire émouvante de ces luttes cachées et persistantes. Des pseudonymes transparents voilent à peine les individualités vivantes, — *Fantasio*, entre autres, pour *J. Mazzini*, — et l'on retrouve avec un sentiment singulier, dans les conspirateurs des grandes scènes publiques, les collégiens mutins et les étudiants révoltés des premières pages du livre.

MARIE FONTENAY (Mme Manoël de Grandfort).

L'Autre Monde, 1 vol. . . . . 1 fr.

La société américaine est, à juste titre, une des grandes préoccupations de la vieille Europe; on est avide de détails intimes sur cette civilisation étrange, féconde en miracles, contradiction vivante de nos mœurs et de nos traditions. — Mme Marie Fontenay revient des États-Unis. Rien de plus curieux que le livre qu'elle en rapporte: mœurs, religions, politique, tout a trouvé place dans ces pages élégantes. Ce n'est pas une prédicante comme Mme Beecher Stowe; loin de là: c'est un observateur toujours fidèle, parfois ironique, qui nous apprend ce qu'il faut penser de l'*Oncle Tom* et de ce bloomérisme tant raillé par nos petits journaux.

JULES SANDEAU.

Un Héritage, 1 vol. . . . . 1 fr.

M. Jules Sandeau se complaît dans les récits familiers, drames intimes, où l'étude du cœur humain l'emporte sur les préoccupations romanesques. *Un Héritage* est un de ces récits. Jamais son talent simple et élégant ne s'est trouvé plus à l'aise que dans la peinture de ces mœurs allemandes, douces et bizarres à la fois, riches en types, et si bien faites pour tenter un conteur curieux.

(Un catalogue des ouvrages parus sera publié chaque mois.)

PARIS. — TYP. DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46.

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15.

GAVARNI

ŒUVRES NOUVELLES

PROSPECTUS.

Gavarni n'est pas un de ces artistes paresseux qui tournent autour d'un succès ou d'une forme consacrée. Il a au plus haut degré, ce qui fait l'artiste véritable : l'activité, l'inquiétude; il ne s'arrête pas, il cherche sans cesse, et prouve sa virtualité par la variété de ses tentatives. Il se rajeunit et se renouvelle; il grandit réellement, et, avec plus de force, de sérieux et de maturité, il a conservé cette grâce, cette élégance, ce sentiment fin, ce goût sûr, qui lui ont valu une réputation si brillante et si méritée.

Il est aujourd'hui dans la verdeur de son talent, plein de sève et d'audace, riche de résultats, riche aussi de promesses. Ce n'est plus seulement un crayon délicat et charmant, effleurant les vices, les travers, les sottises de ce temps-ci, l'Homère ironique du bal de l'Opéra, l'historio-

graphe piquant du Débardeur et du monde interlope, c'est un moraliste véritable, sceptique et doux, parfois railleur, parfois attristé, qui entre dans le fond des choses et écrit sa *Comédie humaine* sur nature.

Paris appartient par excellence à Gavarni ; c'est sa chose, son domaine ; — il en connaît à fond tous les ridicules, toutes les petitesses, tous les mensonges ; — il sait ce que valent ses joies et ses douleurs ; — il déshabille ses élégances et montre à nu ses vanités. Folles filles, faux gentilshommes, gens du bel air, bourgeois et bourgeoises, vieux récrépis, vieillards précoces, splendeur et misère, pile et face, tout lui est familier, tout est à lui ! Il fait rayonner la jeunesse, petiller l'esprit, éclater l'opulence, de cette même main souple et sûre qui n'hésitera pas tout à l'heure devant les plus hideuses réalités. Et ce qui étonne le plus dans cette œuvre brillante, dans cette improvisation de chaque jour, c'est la merveilleuse variété de ses types ; — pas une répétition, pas un lieu commun, pas un vulgarisme ; — rien qui ne soit un caractère, un tempérament, ou l'une des mille nuances de l'âge, de la fortune, des conditions sociales, de ses personnages. Je défie l'épicier le plus vulgaire de prendre pour une grande dame cette lorette hautaine, malgré sa toilette exquise, ses grands airs, ses cachemires et son laquais galonné. Vous reconnaissez d'emblée le monsieur qui a vingt mille livres de rentes et le cuistre qui singe le gentilhomme avec deux cents francs par mois.

Voilà ce qui fait la profonde originalité de Gavarni, ce qui donne à ses œuvres un cachet si personnel, ce qui le place si haut et tout à fait à part, ce qui défie la concur-

rence, décourage les imitateurs, et les condamne au débardeur à perpétuité.

Le Manteau d'Arlequin, l'École des Pierrots et la Foire aux Amours, relient en quelque sorte l'ancien Gavarni au nouveau. C'est le dernier chant de cette joyeuse épopée carnavalesque qui fit sa fortune, mais déjà on pressent l'homme qui va nous occuper tout entier. L'observation s'est étendue, la raillerie est plus vive, et sa morale narquoise fait pressentir la satire. Nous entrons de plain-pied dans cette vie parisienne, que personne ne put encore écrire et dont il a fixé mille aspects au vol du crayon.

Feuilletez la série des Partageuses; voici, en quelques tableaux, ce monde étrange des femmes *élégantes*, avec ses misères, ses insolences, ses prodigalités et ses retours amers; quels enseignements, et quelle ironie!

Vêtue d'une robe de grisette, dans sa petite chambre au septième étage, les pieds sur sa chaufferette, Paméla, Célestine ou Zoé, — celle qu'il vous plaira, — songe assise la tête dans ses mains. C'est son « *dernier jour de mansarde*, » demain elle aura quitté cette humble retraite, que sa gaieté rendait joyeuse; demain elle aura des robes magnifiques, un coupé élégant, trois domestiques, un appartement somptueux, un hôtel peut-être!... Quel rêve!... Ce n'est point un rêve, le *protecteur*, homme grave et mûr, a donné des ordres en conséquence, et demain est venu, et le rêve est réalisé. Voyons maintenant les personnages du drame.

Voici le *père*, un bonhomme vulgaire et bête, cocher de fiacre, portier ou petit marchand, probe peut-être, mais sans grand sens moral; — la *mère*, sèche, avide et prête

à toutes les complicités; — le *frère*, petit misérable, paresseux et glouton, enchanté de fumer pour rien de vrai panatelas, et qui se fera tout au plus marchand de contremarques. Voici *Arthur*, — saluons-le, — il dure tout le temps de la pièce; — il était avant, il sera pendant, et peut-être après, — ceci est plus rare.

Paméla se jette à corps perdu dans cette vie dévorante, s'étourdit, s'enivre, se gorge et gaspille; — petit à petit. elle perd tout ce qui lui restait de bonnes qualités et elle devient d'une *facilité* effrayante. Le protecteur en voit de belles! Un soir, il arrive à l'improviste et la surprend en tête à tête avec l'*oiseau de passage*, — un beau garçon, chevelu, étranger, poëte ou peintre. — Il se fâche, mais Paméla, qui n'est plus timide dès longtemps, crie plus fort que lui : « *Plus je te vois, plus je t'aime !* » et l'homme au gros ventre, aux breloques retentissantes, de répondre avec une ironie accablante : « *Ne plus m'aimer, Paméla ?-mais c'est un luxe que vos moyens ne vous permettent pas !* »

Il est rare que Paméla ne réfléchisse pas à ces cruelles paroles. Selon qu'elle sait le faible des gens, elle redevient souple, soumise, câline, ou redouble d'insolence et de dureté. Elle grattera le front chauve du vieux corrompu, et lui dira avec tendresse : « *Et vous, garnement, si l'on vous redemandait toutes les illusions qu'on vous a données?* » — Elle niera avec aplomb, la main dans le sac, et criera hardiment : « *J'ai la charité, monsieur le marquis, ayez la foi!* » Elle s'en tirera toujours, soyez-en sûr, et le soir, chez une *amie intime*, étendue sur un divan, au milieu des rires et de la fumée des cigares, elle

dira : « *Ma chère, les hommes... c'est farce!... toujours la même chanson!... une femme à soi seul! toqués!... toqués!...* »

Ainsi va-t-elle, — qui peut dire combien de temps? — Les années passent, le cœur se dessèche, la cupidité seule grandit, et, quand une *novice* la prendra pour confidente de ses premières amours, elle répondra, comme un vieux sceptique qu'elle est devenue : « *Ah! je te prie de croire que l'homme qui me rendra rêveuse pourra se vanter d'être un fameux lapin!* »

Mais voici le moment terrible, inévitable : — Paméla passe de mode, ses cheveux s'éclaircissent, elle a deux dents fausses, et sa maison est lourde : « *Ah! dit-elle, si j'avais un cheval de moins! — Ou un gentilhomme de plus!* » dit Arthur. Elle vend le cheval, cherche en vain le gentilhomme, et, de chute en chute, de désastre en désastre, de ruine en ruine, la voilà passée à l'état de LORETTE VIEILLIE.

Personne ne sait ce que deviennent ces femmes brillantes, enviées, dont tout le monde a répété le nom, et qui disparaissent un beau jour, comme elles sont venues. Gavarni s'en est inquiété; il a voulu savoir, et il sait.

Aussi, n'a-t-il garde de les marier avec le marguillier traditionnel ou le conseiller de préfecture inventés par les vaudevillistes en quête d'un dénoûment. Il écrit une histoire vraie, où la fantaisie n'a rien à voir. C'est un réaliste, que le réalisme n'effraye pas, quelque repoussant qu'il puisse être.

Flétrie, ravagée, demi-nue, se drapant encore, par un reste d'habitude, dans ses haillons hideux, la *lorette vieillie* se lamente, accroupie sur ses talons. « *Les poëtes, de*

mon temps, m'ont couronnée de roses, et ce matin, je n'ai pas eu une goutte... et pas de tabac pour mon pauvre nez... Mon dernier caprice m'a cassé, mais hélas! Et plus rien à mettre au clou! »

Il faut prendre un parti cependant, faire quelque chose, se créer une industrie, à peine de mourir de faim. Que choisira la malheureuse? Un de ces mille métiers sans nom qui pullulent dans Paris. Si elle échappe au proxénétisme avoué, elle fera des ménages de garçon, tripotera dans une gargote de cochers, tirera les cartes, vendra des *chimiques*, ou bien, une boîte à son bras, courra la ville en chantant tristement : « *A présent, je vends du plaisir pour les dames!* » Et encore, celles-là sont les courageuses! Combien tomberont plus bas! Combien vivront de vol ou de mendicité! « *Mon charitable monsieur, que Dieu garde vos fils de mes filles!* » Et combien de ces pauvresses, qui, à la porte des églises les jours de fête, ou des grands hôtels les soirs de gala, se pressent pour voir passer les belles dames en implorant une aumône, qui pourraient dire avec la même amertume que Paméla sexagénaire : « *J'ai eu ma loge à l'Opéra!* »

A côté des *lorettes vieillies*, se place tout naturellement une série non moins remarquable, les INVALIDES DU SENTIMENT. Ici le cadre du tableau est moins navrant, l'opulence est en général restée, mais à quoi bon? quand « *le cœur a vieilli* », que les dents sont tombées, et qu'un bonnet de soie noire retient un gazon sur le crâne. Regardez cette procession lamentable : « *Werther* » est cacochyme, et « *Desgrieux* » a la goutte; « *les deux Edmond* » s'en vont cahin-caha, rivalisant aujourd'hui

de rhumatismes. — Il faut voir la tournure de ce pauvre « *mauvais sujet de Philibert,* » au café Tuncy où seul il vient encore. — Il faut voir surtout cet homme appelé par trois générations le « *bel Adolphe !* » aujourd'hui obèse et déhanché. — Et *Antony ?* — Et *René ?* — Et cet Arthur quelconque, « *toujours étonnant !* » dit la légende, avec sa belle chevelure noire et sa moustache juvénile sur une face de parchemin racorni ? J'en passe, comme on pense.

L'HISTOIRE DE POLITIQUE mérite une attention toute particulière. Ici, le tic, la manie, les répétitions banales, les points de vue incroyables, les aberrations, les sottises, le chauvinisme, les niaiseries, et tout ce qui fait le bagage des lecteurs de journaux français, est saisi sur le vif, pris au vol, pour ainsi dire, avec un rare bonheur. Du haut en bas de l'échelle sociale, chacun politique à sa façon. Les vieilles femmes s'en mêlent ; madame Faizandé se préoccupe des Cosaques qui approchent, et la douairière répond aigrement à la vieille demoiselle de compagnie, qui ne s'en relèvera pas : « *Permettez-moi de vous faire observer, mademoiselle de Falbacieux, que tout ça n'explique pas notre conduite à Rome !* »

Au café, des gens lisent : « (*Journal bleu*). *Rien ne peut donner une idée de l'enthousiasme avec lequel ces généreuses paroles ont été accueillies.* — (*Journal jaune*). *A ce discours prononcé dans le plus morne silence, chacun semblait frappé d'un douloureux étonnement ;* » la querelle ne se fait pas attendre, on s'injurie, comme de raison : « *Vous n'êtes qu'un abonné !* — *Vous... en êtes un, autre !* »

Sous la tonnelle d'un cabaret, hors barrière, entre deux verres de vin, un ouvrier politique épate un bourgeois qui ne sait que lui répondre : « *La Pologne, voyez-vous, ne nous pardonnera jamais notre ingratitude.* » — « *Eh bien ! touchez-y donc à la Prusse !* » s'écrie un second sous la tonnelle voisine. Cette tonnelle reviendra souvent servir de cadre au tableau, et je crois parfaitement inutile de dire pourquoi. Je recommande, entre toutes, cette admirable esquisse de la politique de *Polyte*, un misérable qui a dû tromper de corps la malheureuse qui trinque avec lui et qui boit à même son argent. Entraînée sans doute par le vin bu, la pauvre créature s'enhardit jusqu'à lui dire : « *Cette profession-là, vois-tu, Polyte, ça n'est point ici vilain, c'est dégoûtant !* — *Quelque chose de propre, que t'es point de cueillir !* » répond l'infâme avec une expression cynique et brutale qui fait frémir et que je renonce à traduire. La politique féroce des gens sans aveu se manifeste par des propos sinistres et des personnages qui donnent le frisson. La politique bourgeoise entre dans les ménages pour le désespoir des ménagères ; au village même, le pauvre maire est aux prises avec elle, et reste muet devant la philosophie audacieuse du mendiant raisonneur. Je renonce à citer, l'espace va me manquer, et je n'ai pas dit un mot d'une partie très-importante de cette œuvre : les PROPOS DE THOMAS VIRELOQUE, les ANDROGYNES et les BOHÈMES.

C'est ici que le contraste avec la *première manière* est le plus frappant. Ces études hardies de la misère et du vice dans leurs profondeurs abjectes, ce soin, cette recherche, qui prouvent une observation patiente et obstinée, étonnent tout d'abord ceux qui viennent de par-

courir les pages élégantes et légèrement railleuses sur lesquelles nous nous sommes un moment arrêtés. Thomas Vireloque, c'est le scepticisme en guenilles, l'ironie en haillons, le désenchantement sarcastique, le persiflage athée de toutes les vanités humaines. Il est vieux, il est pauvre, il est borgne, boiteux peut-être, et n'a pas l'air d'y prendre garde. Il vit sans rien faire, et a dès longtemps renoncé [illegible]. Sans ambition, sans croyance, appuyé sur son bâton, il regarde passer le monde avec une gaieté décrépite qui sait ce que valent les femmes, et qui peut dire à jour fixe quand finissent les [illegible] éternelles. « *L'homme est le chef-d'œuvre de la création* », lui dit un réformateur quelconque. « *Qui a dit ça?* — *L'homme* », répond Vireloque. S'il rencontre un ivrogne couché sur le dos dans le ruisseau, ce railleur étrange le regarde avec complaisance et le montre aux gens qui passent: « *Sa Majesté le roi des animaux* ». Des gamins se battent pour une toupie: « *La Misère conte* [illegible] », dit Vireloque, « [illegible] *histoires pour* [illegible] ». Il rencontre des collégiens en promenade, il leur parle, il les questionne, puis à son tour il les enseigne: « *L'histoire ancienne, mes agneaux,* [illegible] *blagues; c'est la nouvelle.* » Passe une vache qui le regarde de son grand œil hébété. « *Belle créature!* dit Vireloque, *et pas de corset!* » Et ainsi de suite, tant qu'il chemine. C'est Thomas Vireloque qui rappelle les funèbres peintures du moyen âge, où la mort décharnée montre sa tête hideuse, partout où s'épanouissent l'amour, la jeunesse et la beauté, [illegible] de la danse macabre, qui mène en riant la

ronde symbolique des rois, des empereurs, des papes, des abbés, c'est-à-dire des puissants et des riches de la terre. C'est une œuvre toute philosophique, d'une manière violente et heurtée, d'une tristesse profonde et d'une profonde amertume.

Les Études d'Androgynes sont saisissantes et cruelles. « *On sort du bal* » un être informe, assis sur une borne, appuyé sur un balai usé, vêtu d'une casaque dépenaillée, chaussé d'affreuses bottes, regarde stupidement passer les toilettes splendides et les équipages armoriés. C'est en vain que vous cherchez à deviner à quel sexe appartient cette masse hybride de vêtements masculins et féminins, — le sexe en effet a disparu. La femme ne se révèle que dans ces cheveux sordides, retenus par un morceau de mouchoir sale, et surmonté des débris d'un chapeau d'homme. La femme! et elle n'est « *pas bégueule* » allez! elle n'a garde de dire « *qu'elle n'aime pas le trois-six* »

Les Bohèmes, Sur le chemin de Toulon, ont aussi ce parti pris de vérité crue, et ici se place tout naturellement une observation que je crois vraie. Dans ces études on sent la trace du long séjour que Gavarni a fait à Londres; l'effroyable misère anglaise a laissé à l'artiste une impression profonde qui reflue sur ses masques parisiens. Sans nier la vérité cruelle de ses peintures, je crois la misère parisienne moins typique, moins sordidement abjecte. On rencontre de ces androgynes à coup sûr, mais ce n'est pas une chose commune, pour ainsi dire, comme à Londres. Ce qui est profondément vrai, général, ce que tout le monde a vu, c'est ce type de bohêmes *sans profession*,

c'est ce *pâle voyou* qu'a chanté Barbier, et qui n'a jamais été peint d'une façon plus fière et plus vive.

Nous voici revenus dans le Paris des boulevards, des théâtres, des artistes, source inépuisable où Gavarni ne se lasse pas de puiser. LES MARIS LE FONT TOUJOURS RIRE, et il a raison, écoutez plutôt : « *Mon cher, votre femme est charmante! — Mon cher, la vôtre est mieux!* » Je regrette de ne signaler que cette esquisse en courant; la série des PARENTS TERRIBLES est extrêmement remarquable; le PIANO est convenablement flagellé et expie les fadeurs qu'il accompagna de tout temps. J'ai déjà dépassé le cadre qu'on m'avait réservé, mais je ne puis renoncer cependant à signaler le « *dîner d'un protecteur des animaux,* » dans LES ANGLAIS CHEZ EUX, et, dans HISTOIRE D'EN DIRE DEUX, ce superbe cancan chez la portière : « *Voyons, madame Majesté, entre nous, est-ce que mosieur, si le respectait, n'aurait pas dû fiche une tolée à madame?* »

Une autre fois, si l'occasion m'en est offerte, je compléterai cette étude trop rapide d'une œuvre en tous points si sérieuse et vraiment unique, et nous verrons en détail CE QUI SE FAIT DANS LES MEILLEURES SOCIÉTÉS, comment les PETITS MORDENT, et la MANIÈRE DE VOIR DES VOYAGEURS.

HENRY DE LA MADELENE.

Les ŒUVRES NOUVELLES DE GAVARNI sont réunies en Albums de DIX lithographies, formant séries, impri-

mées avec le plus grand soin par Lemercier, sur 1/4 colombier vélin.

LES SÉRIES SUIVANTES SONT EN VENTE :

Les Partageuses (3 Albums).
Les Maris me font toujours rire (2 Albums).
Le Manteau d'Arlequin.
L'École des Pierrots.
Les Lorettes vieillies (2 Albums).
Histoire de politiquer (3 Albums).
Les Propos de Thomas Vireloque.
Les Anglais chez eux (2 Albums).
Les Invalides du sentiment (2 Alb.)
Les Parents terribles.
La Foire aux Amours.
Les Bohêmes.
Piano !
Histoire d'en dire deux.
Manière de voir des Voyageurs.
Études d'Androgynes.
Les Petits mordent.
Ce qui se fait dans les meilleures sociétés.

PRIX DE CHAQUE ALBUM : 5 FRANCS.

Paris. — Typographie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

